

Émile Blémont

À quoi tient l'Amour ?

BeQ

Émile Blémont

À quoi tient l'Amour ?

Contes de France et d'Amérique

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 802 : version 1.0

À quoi tient l'Amour ?

Édition de référence :
Paris, Alphonse Lemerre, Éditeur, 1893.
Deuxième édition.

L'auteur du présent volume s'est décidé, sur les demandes réitérées qui lui ont été faites, à rassembler les petits romans et les esquisses de mœurs qu'il avait éparpillés dans les journaux et les revues au cours de sa vie littéraire.

Plusieurs de ces pages remontent à un temps presque oublié déjà ; s'il en a daté quelques-unes, c'est tout simplement pour ne point tomber sous le reproche d'y avoir imité les confrères qui, au contraire, en ont pu profiter.

I

À quoi tient l'amour ?

Lucile Fraisier

I

Vers le commencement de juillet 1870, après une journée de soleil sans nuages, la petite ville picarde de Verval-sur-Orle, si calme et si riante, s'ouvrait à l'air tiède du crépuscule, où déjà flottait une caressante fraîcheur. Et, tandis que les flammes du couchant s'éteignaient en lentes dégradations de lumière, en vastes nappes orangées, en glacis d'un vert tendre et limpide, en fines ombres violettes, la lune montait à l'orient dans l'éther pur, baignant d'une sereine blancheur les coteaux boisés, les champs de blé et de seigle, les prairies, les jardins, les maisons à demi cachées dans le feuillage. Des souffles apportaient de la forêt prochaine l'odeur des troènes fleuris, et, sur l'eau vive miroitant parmi les branches, faisaient bruire les saules nains et

les hauts peupliers, jusqu'aux rampes du pont de pierre qui, là-bas, s'arquait, massif et brun, entre les deux rives, un peu en aval du confluent de l'Orle et de la Sorelle.

Tout, dans cette bourgade champêtre, respirait la paix, l'harmonie, la confiance, la fécondité. Le ciel se mêlait à la terre dans une intimité mystérieuse ; et l'âme épanouie de ce pays généreux palpitait avec douceur sous l'immense et léger dôme d'azur.

Mais la sérénité de cet admirable soir ne semblait pas avoir la moindre influence sur François Rouillon, qui, seul, préoccupé, insensible à l'arôme des lys, indifférent au charme de l'obscurité transparente et de la lumière lactée, allait et venait silencieusement, entre les plates-bandes et sous les tilleuls de son jardin, sans pouvoir apaiser la fièvre qui le brûlait. C'était un homme de moyenne taille, qui devait avoir de trente-cinq à quarante ans, bien bâti, robuste, la poitrine ample, les épaules carrées, le cou gros et court, la tête ronde comme un boulet, les traits énergiques, l'air intelligent

mais dur, le front large mais bas, avec des yeux de braise ardente sous un fouillis de sourcils épais et de cheveux d'un brun roux qui bouclaient naturellement.

Il avait dîné à la hâte, s'était rasé soigneusement, avait changé de vêtements en prêtant une attention inaccoutumée à sa toilette ; puis, au moment de sortir, avait hésité, était descendu au jardin, et là, depuis un quart d'heure, marchait au hasard. Soit commencement de lassitude, soit redoublement d'anxiété, il s'arrêta près des vitrages de la petite serre, sous la verdure délicate des jasmins étoilés. Un moment il resta immobile. Il leva machinalement les yeux vers la lune, d'où tombait cette splendeur pâle qui éclairait le paysage comme une aube, ramena ses regards vers la terre, aperçut près de là un banc de bois, s'y assit et s'absorba dans ses pensées.

Mais voici que, tout d'un coup, derrière les espaliers et les haies, du côté de l'église, monta gaiement vers le ciel, en fusées claires, parmi les cris de joie et les éclats de rire, un chœur de fraîches voix enfantines chantant la vieille ronde

du Moulin :

Meunier, tu dors !

Ton moulin, ton moulin, va trop vite.

Meunier, tu dors !

Ton moulin, ton moulin va trop fort.

« Parbleu ! fit notre homme en relevant la tête, ces enfants ont l'air de s'adresser à moi, bien que je ne sois meunier que par aventure. Ils ont raison. Je dors, je rêve, quand je devrais agir. Assez réfléchi ! Je ne vis plus. Me voilà le jouet d'une femme. Et le diable sait ce qu'il y a de terrible dans le bon petit cœur de la plus ingénue ! Le doute me devient intolérable. Dès ce soir, il me faut une réponse décisive. Quoi qu'il arrive, au moins serai-je fixé ! Si c'est non, j'en prendrai mon parti, et j'arracherai vite cette mauvaise herbe qui m'envahit tout entier. Mais, bah ! j'aurai Lucile. Je les tiens tous. Allons. »

II

Il regagna rapidement la maison, sortit, descendit la Grand-Rue vers la place de la Mairie, et, d'un pas sûr, entra dans la boutique située à gauche, au coin de la rue et de la place.

Au-dessus de la devanture, par le clair de lune, on pouvait lire cette enseigne ambitieuse :

MAGASIN DE NOUVEAUTÉS

et plus bas, ce nom :

CONSTANT FRAISIER

Pas de lumière dans la boutique ni dans l'arrière-boutique. Tout au fond, brûlait simplement une petite lampe de cuisine, et l'on distinguait à peine, derrière les mannequins à confections, les pièces d'étoffes rangées dans les casiers ou empilées sur le bout des comptoirs.

« Eh ! la patronne ! appela le visiteur d'une voix sonore et familière. La maison est-elle abandonnée ? »

Une femme parut dans la pénombre.

« Ah ! c'est vous, monsieur Rouillon. Entrez donc par ici. Nous prenons le frais en plein air. Il fait si beau !

– Bonsoir, madame Fraisier, dit Rouillon, la suivant. On dévaliserait votre magasin sans danger. »

Il pénétra, avec elle, dans une cour formant terrasse, d'où l'on dominait la campagne et d'où l'on pouvait descendre, par un escalier de quelques marches, au jardinet allongé jusqu'à la rivière.

Entre les vieux murs tapissés de lierre, de vigne vierge et de chèvrefeuille, sous les dernières lueurs du jour, une jeune fille jouait au volant avec une fillette. En apercevant le nouveau venu, elles s'arrêtèrent.

« Continuez, je vous prie, mademoiselle Lucile ! dit-il à la plus grande. Ce jeu est

charmant. »

Et, soulevant la plus petite pour l'embrasser au front, il ajouta :

« Tu n'as pas peur de moi, n'est-ce pas, Linette ? Combien aviez-vous de points ? demanda-t-il en s'avancant vers Lucile, qui, instinctivement, évitait son regard. Je vous ai interrompues. C'est moi qui ai fait tomber le volant. Reprenez où vous en étiez, sans décompter !

– Y pensez-vous, monsieur Rouillon, fit leur mère. Linette a déjà joué plus d'une heure. Elle est lasse, elle devient maladroite. D'ailleurs, au clair de lune, on n'y voit pas comme en plein jour ; et il est grand temps de se retirer.

– Fraisier est au café ?

– Il doit y être.

– J'ai à lui parler.

– Linette, va chercher ton père. Monsieur Rouillon, asseyez-vous ; il sera ici dans deux minutes. »

Linette sortit en courant.

III

« Je les tiens ! » disait Rouillon tout à l'heure.

Hélas ! oui, il tenait la famille Fraisier. C'était un fort habile homme que maître François Rouillon. À vingt-quatre ans, ayant perdu en quelques mois sa mère et son père, il était resté seul à la tête de la maison, une tannerie qui, bon an, mal an, rapportait simplement de quoi vivre. Il s'était mis à la besogne sans fainéantise et avait rapidement amélioré la situation. Sur quoi, attiré par une jolie figure et une jolie dot, il avait demandé en mariage la fille d'un commerçant parisien qui, chaque année, passait une partie de l'été à Verval, d'où la famille était originaire.

La demande ne fut pas agréée. Rouillon en eut un dépit furieux. Il jura qu'on ne l'y prendrait plus ; il se promit de rester célibataire jusqu'à sa dernière heure. Il raconta, du reste, que c'était lui qui n'avait pas voulu de la demoiselle ; et il répandit les plus méchants bruits contre cette dédaigneuse héritière, à laquelle il finit par rendre

le séjour de Verval absolument impossible.

Alors, on le vit courir les fêtes de campagne, buvant sec, jouant gros jeu, cueillant les amours faciles chez les filles mal gardées. À ce train-là, il négligea sa maison, fit des dettes.

À deux doigts de la ruine, il s'arrêta, trop égoïste et trop matois pour compromettre irréparablement son avenir. Et puis, cette existence de Lovelace campagnard commençait à l'ennuyer. Il se rangea, étonna les gens par son acharnement au travail, par son âpreté au gain, par ses progrès méthodiques et incessants. Il étendit considérablement ses relations, voyagea, vint à Paris, observa les manœuvres des adroits spéculateurs, suivit leur exemple, avec une extrême prudence d'abord, et bientôt avec une hardiesse avisée. Pas une bonne opération ne s'offrait dans le pays, qu'il ne la fît ou ne tentât de la faire. Pour presque rien, il acheta une brasserie toute neuve, superbement montée par un homme intelligent mais sans ordre, qui s'était trouvé vite au bout de son rouleau. Le moulin de la Sorelle tomba de semblable façon entre ses

mains. Pour le moulin et la brasserie, comme pour la tannerie héréditaire, il sut dresser d'excellents contremaîtres ; et tout prospérait sous sa haute direction, sans lui donner grand souci.

N'ayant plus guère de plaisir à courir la pretantaine, il prit le parti de domestiquer l'amour. Despotique et sensuel, en guise de maîtresses il eut des servantes, une blonde cette année-ci, une brune cette année-là, congédiant sans tarder celle qui se montrait farouche, et ne gardant celle qui s'apprivoisait que juste le temps de satisfaire sa fantaisie pour elle.

Un tel manège ne pouvait durer sans quelques inconvénients. Il y eut d'assez scabreuses histoires ; il y eut même un véritable scandale.

Une grande et belle fille aux sourcils noirs, Madeleine Cibre, devint enceinte à son service. Elle se crut des droits, prit des airs de femme légitime. Il la renvoya brutalement. Déshonorée, reniée, chassée comme une voleuse, elle retourna à pied dans son pays, un village des environs.

Elle ne put aller jusque-là. Brisée de fatigue et

de douleur, elle tomba sur le chemin, où elle faillit être écrasée par la voiture du percepteur, M. Dufriche, qui revenait chez lui, à la Villa des Roses, un peu au-dessus de Verval.

Le percepteur était un brave homme. Il la releva, la ramena, la recueillit par pitié dans sa maison.

Madeleine y accoucha d'un enfant mort, et pensa mourir elle-même.

Les gens de Verval n'ont pas la moindre sentimentalité. Pourtant, son malheur la rendit sympathique à tous. Elle était bonne ouvrière, très courageuse, très probe. M^{me} Dufriche finit par lui donner chez elle un emploi régulier, et Rouillon fut quelque temps regardé comme un monstre. Il ne broncha pas. Aux gens assez hardis pour lui marquer leur désapprobation, il répondit :

« Avait-elle un certificat de chasteté quand je l'ai engagée ? L'enfant est-il nécessairement de moi ? Si elle a été avec l'un, elle a pu aller avec l'autre. Je ne me mêle pas de vos affaires ; et je vous conseille, dans votre intérêt, de ne pas vous

mêler des miennes. »

IV

Il avait eu d'autres raisons, qu'il ne disait pas, pour agir avec cette âpreté féroce.

Madeleine était devenue un obstacle à des projets nouvellement formés. Sans le vouloir ni le savoir, Lucile Fraisier avait fait le miracle de remuer jusqu'au fond du cœur cet intraitable égoïste.

En passant, en voisinant, par une pente insensible, il s'était laissé aller au charme pur et pénétrant de la délicate jeune fille, hier encore une enfant sans conséquence. Et maintenant, il l'aimait comme un fou, cette petite blonde de dix-neuf ans, si simple et si gracieuse, et qu'un rien paraît admirablement, et que, chaque jour, à toute heure, il voyait là, gaie, sereine, familière, vaillante, répandant avec douceur autour d'elle un rayonnement d'espérance, un parfum de

paradis.

Il ne se lassait pas de la regarder, assise près du comptoir, les paupières baissées sur son ouvrage. Relevait-elle les yeux, il pouvait à peine soutenir la clarté de ce regard jeune, qui le déconcertait, qui l'éblouissait, comme l'aurore éblouit une bête nocturne.

Dès qu'elle n'était plus là, il retrouvait, d'ailleurs, toute sa lucidité.

À loisir, avec science et amour, il avait préparé le filet où il devait prendre cette précieuse demoiselle.

Une profonde habileté n'était pas nécessaire. Constant Fraisier, beau parleur, joueur passionné, tempérament flâneur et frivole, menait ses affaires d'une façon déplorable. Sa femme et sa fille faisaient merveille ; mais lui, ce panier percé, il avait toujours besoin d'argent.

Rouillon vint à son aide, par hasard, en bon garçon, pour l'obliger, entre deux petits verres et deux carambolages.

Il lui prêta d'abord quelques billets de cent francs ; puis, sans trop se faire prier, mais en prenant les meilleures garanties, quelques billets de mille francs.

Bref, il avait actuellement entre ses mains les destinées de la famille.

Il pouvait, en un clin d'œil, poursuivre, exécuter, ruiner son débiteur. Et sous le sentiment sérieux qui le rendait parfois si timide et si gauche, il éprouvait, à se sentir maître de la situation, un plaisir cruel de chat jouant avec la souris.

V

Le café n'était pas loin. Au bout de quelques minutes, Linette ramena son père.

« Vous avez à me parler, Rouillon ? » dit Fraisier, visiblement inquiet.

« Rassurez-vous, mon ami ! fit rondement le visiteur. Je viens avec les meilleures intentions du monde. »

Lucile se retirait, emmenant sa petite sœur par la main.

« Je vais coucher Linette », dit-elle à sa mère.

Elle salua Rouillon. Il eut le plus vif désir de la retenir. Ne valait-il pas mieux parler immédiatement devant elle, dissiper d'un seul coup toute incertitude, emporter l'affaire d'assaut ?

Mais, sous son regard limpide, il sentit un trouble étrange le paralyser ; il bégaya : « Mademoiselle... Mademoiselle !... », ne put ajouter une syllabe et la laissa partir.

Il eut vite repris son aplomb ; et, pour sa revanche, sans préambule, sans ambages, d'une voix brève, avec autorité, en homme sûr de n'avoir à craindre aucune contradiction, il demanda à Fraisier la main de Lucile.

Malgré son air d'indifférence et sa disparition hâtive, Lucile ne s'était pas trompée sur le but de

cette visite mystérieuse. En pareil cas, la fille la plus innocente devient très perspicace. Aussitôt sa sœur déshabillée et couchée, elle descendit l'escalier à tâtons, s'avança sur la pointe des pieds dans l'ombre, et, prête à fuir dès la moindre alerte, écouta.

« Je suis très honoré de votre demande, répondait son père à Rouillon, très honoré et très heureux, mon ami ! Si tout dépendait de moi, ce serait déjà conclu, vous n'en doutez pas. Mais je ne puis engager Lucile sans son aveu ; je la préviendrai, je la consulterai. Il faut observer les formes. Les femmes y sont très sensibles.

– Eh bien ! consultez-la tout de suite.

– Quel amoureux vous faites ! Vous menez ça comme une charge de cavalerie.

– Je ne plaisante pas.

– Je l'espère bien. Mais voyons ! puis-je l'interroger là, devant vous, ce soir même, brusquement, crûment, sans répit ni pudeur ?

– Pourquoi différer ? Le temps n'est pas seulement de l'argent ; c'est aussi du bonheur. La

vie est-elle si longue, qu'on doive en perdre la meilleure part à se morfondre dans l'attente ?

– Rouillon, ami Rouillon, un peu de mansuétude, un peu de patience ! N'allez pas plus vite que les violons. Écoutez, je connais Lucile. Il ne faut pas l'effaroucher. Ce que j'en dis, c'est pour votre bien.

– Soit ! fit Rouillon, réfléchissant que Fraisier avait grand intérêt au mariage, y aiderait de tout son pouvoir et serait pour lui un excellent avocat. Je me résigne. Quand reviendrai-je ?

– Dimanche, après déjeuner, si vous êtes libre.

– C'est convenu. »

Rouillon se leva. Mais il semblait ne pouvoir s'en aller. Il parla d'une nouvelle entreprise qu'il avait en vue. Il se plaignit des bruits de guerre, si désastreux pour le commerce ! Il n'en finissait plus, faisant un pas pour s'en aller, s'arrêtant et renouant la conversation.

VI

Lucile était remontée, toute tremblante, près de Linette, qui déjà dormait dans sa couchette blanche. Elle passa dans la chambre voisine et s'accouda, soucieuse, à la fenêtre ouverte sur la rue.

Bientôt elle tressaillit. Un pas ferme et sonore ébranlait le pavé. Dans la partie du chemin éclairée par la lune, un jeune homme s'avancait rapidement, le visage levé vers Lucile. Il l'avait aperçue de loin ; et elle reconnut vite cette allure franche, cette figure énergique et cordiale, cette fine moustache brune. Un nom lui vint sur les lèvres : André ! En même temps, une inspiration lui traversa l'esprit.

« Chut ! » fit-elle, un doigt devant les lèvres, au moment où il arrivait sous la fenêtre et se disposait à lui adresser la parole.

Elle ajouta tout bas, penchée sur la barre d'appui :

« Attendez un peu, là, dans l'ombre ! »

Elle s'assura que son père et Rouillon causaient encore dans la cour, chercha sur l'étagère, y trouva un bout de papier, un crayon, et hâtivement écrivit ces mots :

« Dans une heure, sans qu'on vous voie, venez au jardin ; et attendez-nous près de la rivière, sous les charmilles. Ma mère et moi, nous vous y rejoindrons. C'est très grave. »

Elle plia le papier, souffla la lumière, revint à la fenêtre, puis, personne ne les observant, laissa tomber le petit billet dans la rue et fit signe au jeune homme, dès qu'il l'eut ramassé, de s'éloigner sans retard.

Il était temps. À peine avait-il disparu, qu'elle entendit le bruit des pas et des voix au rez-de-chaussée. Rouillon se décidait à prendre congé. Elle le regarda s'éloigner à son tour. Quand elle l'eut vu, de loin, rentrer chez lui, elle ralluma son bougeoir et redescendit l'escalier.

VII

« Ah ! te voilà maintenant, fit son père ; je gage que tu sais pourquoi l'ami Rouillon est venu.

– C'est vrai. Je m'en doutais. J'ai écouté, j'ai entendu.

– Cela simplifie tout. Hein ! quel brave garçon ! Comme il t'aime ! Sa voix tremblait. Il n'est pas commode avec tout le monde, ce gaillard-là ; mais toi, tu feras de lui ce que tu voudras. Sais-tu qu'il a plus de deux cent mille francs, tandis que nous n'avons que des dettes ? Heureusement notre plus gros créancier, c'est lui. Quand Linette m'a annoncé tout à l'heure qu'il avait à me parler, j'ai eu froid dans le dos. D'un trait de plume, il peut nous mettre sur le pavé.

– Vous me conseillez donc de l'épouser, et vous pensez que je n'y aurai aucune répugnance ?

– Dame ! c'est un parti superbe, inespéré ; et que pourrais-tu lui reprocher, Lucile ? répondit

Fraisier avec volubilité, comme s'il éprouvait inconsciemment le besoin de pallier à ses propres yeux ce qu'il y avait d'égoïste et d'un peu vil dans sa pensée et dans sa conduite.

– Ce que je lui reproche, père, je vais vous le dire. C'est qu'il vous a prêté de l'argent pour vous tenir en son pouvoir, pour vous ôter la faculté de lui refuser ma main, pour me contraindre d'être à lui. Prétendez-vous qu'il n'ait pas fait ce calcul ? Je sens, je suis sûre qu'il l'a fait. Eh bien ! c'est lâche. Je ne puis aimer un tel homme. Fût-il vingt fois plus riche, il ne me serait pas moins odieux.

– Comment ? tu lui fais mauvais gré de m'avoir aidé, et tu lui fais un crime de t'adorer ! Lucile, c'est de la folie. Tu ne le connais pas. On t'aura dit du mal de lui. On le jalouse, à cause de sa fortune rapide. Mais François Rouillon est un honnête homme, je te l'affirme ; et il n'est point du tout un homme à mépriser. Tu reviendras à de meilleurs sentiments sur son compte. Il faut être juste, au moins.

– Père, j'ai toujours respecté vos volontés.

Pardonnez-moi si je résiste aujourd'hui. Il y va de toute ma vie. Quel que puisse être le caractère de M. Rouillon, j'ai pour lui une antipathie insurmontable. Il me rendrait malheureuse, et je ne le rendrais pas heureux. Ce mariage ne doit pas se faire. »

Fraisier était anéanti. Qu'allaient-ils devenir tous ? Que dirait, que ferait Rouillon ?

« Malheureuse ! s'écria le pauvre homme, tu veux donc notre ruine ! »

M^{me} Fraisier intervint :

« Constant, laisse Lucile s'expliquer avec moi. Tu vois bien qu'elle est énervée ce soir. Demain, nous causerons tous les trois à tête reposée. »

Fraisier se leva sans répondre et se mit à marcher de long en large, désorienté, furieux, perplexe. Puis, machinalement, il alla fermer le magasin, sortit en ruminant des projets confus ; et bientôt il se retrouvait au café, où on l'attendait pour finir et régler une partie interrompue. Le démon du jeu reprit possession de ce faible cerveau.

« Sa mère lui fera entendre raison », se dit-il.
Et il remit au lendemain les affaires sérieuses.

VIII

« Ma pauvre Lucile ! » fit douloureusement M^{me} Fraisier, en embrassant sa fille, quand il les eut laissées seules.

Sous ses bandeaux plats de cheveux grisonnants, M^{me} Fraisier était restée la femme tendre et un peu romanesque, qui naguère avait passionnément aimé son mari. N'ayant pu le tenir longtemps en haute estime, délaissée, ruinée par lui, elle ne vivait plus maintenant que pour ses deux enfants.

« Sois tranquille, mère ! lui répondit Lucile ; je saurai me défendre. »

Et l'entraînant doucement au jardin, baigné des calmes rayons blancs, la jeune fille s'achemina avec elle vers la rivière, par l'allée du

milieu, entre les poiriers en quenouille, les ifs sombres et les hautes bordures de buis.

« Il ne faut pas désespérer, reprit-elle. Quelqu'un nous attend, là, sous les charmilles, qui nous donnera, j'en suis sûre, bon conseil et bon secours.

– Qui ? André ?

– Oui. J'ai pu le prévenir tout à l'heure, comme il passait devant la maison.

– Tu ne crains pas ?...

– Avec toi et avec lui, mère, que puis-je craindre ? Nous n'avons fait et ne ferons rien de mal. Tu sais comment, André et moi, nous nous aimons. En ta présence, avec ton assentiment, nous nous sommes engagés l'un envers l'autre, loyalement, pieusement, pour toujours. Nous resterons fidèles à notre parole, quoi qu'on fasse contre nous. C'est notre droit, c'est notre devoir. Regarde, voici André ! »

Le jeune homme était devant elles.

« Un malheur vous est-il arrivé ? leur dit-il précipitamment.

– Il est arrivé, affirma Lucile, ce qui devait arriver tôt ou tard. François Rouillon a demandé ma main.

– Ah !... c'est grave, en effet. Savez-vous exactement ce que M. Fraasier lui doit ?

– Nous lui devons vingt mille francs, fit M^{me} Fraasier.

– Vingt mille francs ! Je ne croyais pas la somme aussi forte. J'ai vendu mes terres un bon prix ; mais, avec tout l'argent que j'ai pu réunir, je reste loin de compte. Il est vrai que la liquidation de votre magasin produirait quelque chose. Vous êtes décidés à céder le fond, n'est-ce pas ?

– Il faudra bien que mon mari s'y résigne. Nous perdons de l'argent chaque année. Mais nous n'avons pas d'acquéreur, et une vente forcée serait désastreuse. Pour que la cession nous donne à peu près de quoi désintéresser M. Rouillon, il est indispensable qu'elle ait lieu dans de bonnes conditions. Nous irions vivre alors avec mes parents. Au moins, l'héritage de mon père ne serait pas compromis d'avance. Je

voudrais sauver cela pour mes deux filles. Comment faire ? Comment gagner du temps ? M. Rouillon doit revenir dimanche ; il exigera une réponse définitive. Un refus ferait immédiatement éclater l'orage.

– Mère, je suis incapable de ruser avec lui. Si je lui laissais la moindre espérance, je me croirais inexcusable.

– Lucile a raison, madame. Elle doit rester en dehors de cette affaire.

– Croyez-vous que ce soit possible ?

– Si vous ne trouvez rien de mieux, dites qu'elle est trop jeune pour se marier maintenant.

– Il ne se paiera point d'une semblable défaite.

– Opposez donc la question de santé. Le docteur Farel vous est dévoué. Confiez-vous à lui. Qu'il ajourne le mariage à six mois, à un an ! Que peut objecter Rouillon ? D'ici là, nous aviserons.

– C'est encore le moyen le plus simple et le plus sûr, dit M^{me} Fraisier.

– Et jusqu’à nouvel ordre, ajouta vivement Lucile, que personne, même mon père, surtout mon père, ne se doute que je refuse M. Rouillon pour André ! Mon père pourrait nous trahir sans le vouloir, sans y prendre garde. Et M. Rouillon est capable de tout. Il me fait peur. »

Un instant, ils restèrent tous les trois silencieux et pensifs. Onze heures sonnèrent dans la nuit claire et paisible, au vieux clocher dont le double pignon brun se dessinait non loin d’eux, sous la blancheur du ciel. Il fallut se séparer. André regagna le bord de la rivière, se retourna pour envoyer un dernier baiser à Lucile et disparut dans la feuillée.

« Jamais je n’accepterai M. Rouillon, j’aimerais mieux mourir ! » répétait Lucile à sa mère en revenant vers la maison, tandis qu’une brise légère inclinait la pointe effilée des grands ifs.

IX

Le dimanche suivant, quand Rouillon revint, Lucile était absente. M^{me} Dufriche, cousine de sa mère, l'avait invitée, ainsi que Linette, à passer la journée à la Villa des Roses. Le soir, M. et M^{me} Fraisier devaient y dîner avec leurs deux filles, pour fêter le cinquantième anniversaire du percepteur.

Fraisier, la mort dans l'âme, reçut Rouillon avec une physionomie souriante. Afin de chasser les idées noires, il but en sa compagnie quelques gouttes d'un généreux cognac. Il semblait n'avoir à lui dire que les choses les plus agréables.

Il lui fit les plus chaleureux témoignages d'estime et d'amitié. Il parlait déjà comme un beau-père. Pas l'ombre d'une difficulté à l'horizon. C'était parfaitement entendu, convenu. Seulement, insinua-t-il, en dorant ses paroles d'un gros rire amical, seulement Rouillon était trop pressé. Il fallait patienter un peu. Lucile avait une santé si délicate ! Tout l'hiver et tout le

printemps, elle avait dû se soigner, prendre des toniques. Et le docteur ne voulait pas la marier avant la vingtième année. On avait beau dire, il restait inexorable, le terrible docteur !

Ainsi le pauvre Fraisier défilait, avec le plus gracieux naturel, tout son chapelet de phrases soigneusement préparées, atténuant bien vite la moindre expression dangereuse, mettant une conviction persuasive en tout ce qu'il disait, s'arrêtant parfois une seconde pour juger de l'effet produit, guettant un mot, un geste de Rouillon, puis reprenant son petit discours d'un air dégagé, mais avec une anxiété profonde. Rouillon, devenu tout d'un coup très pâle, le laissa parler jusqu'à épuisement total de son éloquence familière. Il y eut alors un silence gênant.

« Avez-vous fait part de ma demande à M^{lle} Lucile ? dit enfin Rouillon d'une voix sèche.

– Non. Sa mère avait des scrupules et a voulu, tout d'abord, consulter le docteur. Après quoi, nous avons cru préférable de ne rien dire à Lucile pour le moment. Nous devons la ménager. Pour

vous, c'est quelques mois à attendre ; voilà tout. Il ne faut pas nous en vouloir. »

Rouillon baissa la tête.

« J'aurais dû, l'autre soir, parler devant elle, fit-il tout bas.

– Venez nous voir quand il vous plaira, s'écria Fraisier avec empressement ; et parlez-lui à votre guise ! Je m'en rapporte à vous. Mais je vous conseille de ne rien brusquer. Allez doucement. Elle vous saura gré de votre réserve et de vos attentions.

– C'est juste, répondit Rouillon ; je verrai ce que je dois faire. Adieu. »

Et tandis que Fraisier lui prodiguait les bonnes paroles, il s'en alla lentement, les yeux troubles, la tête lourde.

Au bout d'une vingtaine de pas, il se souvint qu'il avait encore dans sa poche un petit bracelet d'or, dont il devait faire cadeau à Lucile. Superstitieusement, il s'imagina que, s'il le gardait, ce serait un mauvais signe. Vite, il rebroussa chemin. Trouvant la porte du magasin

fermée, il prit une ruelle latérale qui menait au jardin. Sur le point d'entrer, il s'arrêta. M. et M^{me} Fraisier, absorbés par une vive altercation, ne l'avaient pas entendu, ne le voyaient pas.

« C'est toi qui lui montes la tête contre Rouillon, disait Fraisier avec colère.

– Lucile l'a pris en aversion, répliquait sa femme. Je n'y puis absolument rien. Elle ne veut pas entendre parler de lui. Ce mariage ne se fera jamais. Arrangeons-nous en conséquence. »

Rouillon chancela, comme sous un coup de massue. Blême, la sueur froide au front, il s'appuya contre le mur et resta une minute anéanti. Puis, dans un obscur sentiment de honte, de douleur et de rage, à pas de loup, sans faire de bruit, il s'éloigna.

X

Arrivé chez lui, il se laissa choir sur un siège ; et pendant plus d'une heure, il n'eut la force ni de

bouger, ni de penser. Sur lui pesait une lassitude étrange, un abattement morne, un désespoir noir. Il avait l'instinct confus d'un écroulement dans sa destinée et l'obscur pressentiment d'un avenir sinistre.

« Elle ne m'aime pas ! elle ne m'aimera jamais ! » fit-il d'une voix sourde, en se dressant tout d'un coup, comme si un éclair venait de traverser l'ombre orageuse qui l'enveloppait.

Il retomba, hagard. Les pensées maintenant se pressaient, se heurtaient tumultueusement sous son crâne. Pourquoi Lucile ne l'aimait-elle pas ? Pourquoi cette aversion contre lui ?

Elle devait en aimer un autre. Qui ?

Plusieurs figures se levèrent presque simultanément dans sa mémoire. Ses soupçons finirent par se concentrer sur trois jeunes gens. Ceux-ci revenaient toujours le hanter, semblaient effacer les autres. Et, pesant toutes leurs chances, fouillant avidement le passé, il faisait une investigation minutieuse dans ses souvenirs. Tel incident, d'abord négligé, l'obsédait à cette heure. Tel détail, jusqu'alors insignifiant, prenait

une singulière importance. Rien de décisif, cependant ; rien de précis, rien de sûr.

Voyons ! était-ce Prosper Dufriche, le fils de ce percepteur qui naguère avait recueilli Madeleine Cibre, et chez qui, justement, Lucile passait la journée présente ? Quelle élégance hardie avait ce fier et robuste gaillard, sous son brillant uniforme d'officier, avec sa moustache gauloise, ses yeux clairs, son profil aquilin ! Et ce dimanche-là, ne se trouvait-il pas à Verval, pour l'anniversaire de son père ? Mais sa garnison était à plus de quarante lieues ; et le lieutenant ne séjournait à la Villa des Roses que fort peu de temps, à de longs intervalles.

D'autre part, que penser de Jean Savourny, l'instituteur ? Veuf depuis dix-huit mois, ce mélancolique personnage, maigre, brun, barbu, dont le regard noir avait un éclat et une douceur bizarres, était toujours fourré chez les Fraisier, avec sa petite fille, une amie de Linette. Son air intelligent, sa voix musicale, ses façons étranges, pouvaient séduire un cœur naïf et romanesque.

Il y avait aussi Victor Moussemond, le fils de

l'huissier, un petit monsieur fat et pédant, qui devait plus tard succéder à son père, et qu'on appelait familièrement Toto Mousse. Le monocle à l'œil, l'allure insolente, le teint fleuri, la lèvre gourmande et toujours rasée de frais, Toto se vantait volontiers d'un tas de bonnes fortunes et posait pour le type qui ne trouve pas de cruelles. Il habitait en face du magasin de nouveautés, et n'épargnait rien pour fasciner sa petite voisine, qu'il poursuivait ostensiblement de ses galanteries triomphales.

Rouillon ne pouvait écarter ces trois figures. C'était une hallucination, une possession. Certainement, il devait sa déconvenue à l'un de ces trois hommes. Il en était convaincu. Conviction violente, passionnée, impérieuse, absolue. Il voulut les revoir réellement, les observer de ses yeux. Il ne s'y tromperait pas, il saurait vite la vérité.

Dans ce but, il sortit. Il réussit à les rencontrer tous les trois. Il eut le courage de les aborder. Il leur parla, les fit parler. Mais il rentra sans avoir acquis une certitude, et vainement se creusa la

tête toute la nuit.

Il n'avait pas songé un seul instant à André Jorre, le maître bourrelier, qui, revenu de Paris depuis deux ans, était établi en haut du bourg, devant les hêtres, dans la maison aux trois marches, où il vivait tranquillement avec son père infirme, sa bonne vieille mère et son jeune frère Paul. Ce discret travailleur se montrait peu, ne faisait guère parler de lui, et s'était bien gardé de compromettre Lucile.

XI

Rouillon n'eut pas le loisir de poursuivre longtemps son enquête.

Le 15 juillet, la guerre était déclarée entre la France et la Prusse. Les catastrophes se précipitèrent. L'Empire croula. Paris fut bloqué. Les Allemands pénétrèrent jusqu'au cœur de la France.

Dès les premiers chocs sur la frontière, on en avait cruellement senti le contrecoup à Verval. Quelques jours après la bataille de Reichshoffen, M. et M^{me} Dufriche ramenaient chez eux leur fils Prosper, grièvement blessé dans la mêlée. Un soldat dévoué avait pu l'emporter à travers un déluge de mitraille.

Aux époques tragiques, les caractères s'accroissent naturellement avec un singulier relief, comme sous l'influence de réactifs violents. Chacun, dans la petite ville, fut surexcité par les désastres. Celui-ci levait au ciel des bras désespérés, et vingt fois par jour déclarait tout perdu ; celui-là, sous une gravité triste, gardait l'espoir et la vigueur, comme un arbre toujours vert sous la neige et le vent glacé. Toto Mousse, pour qui son père avait à grand-peine trouvé un remplaçant payé au poids de l'or, ne songeait plus, oh ! plus du tout, à la bagatelle ; tremblant la peur, il restait nuit et jour terré chez lui, comme un lièvre au gîte.

Tous les hommes valides étaient partis. André Jorre, ancien soldat, avait été rappelé sous les

drapeaux.

Un soir, par un ciel étoilé, dans les charmilles du jardin, il fit ses adieux à Lucile. Elle ne put, entre sa mère et lui, se défendre de pleurer.

« André, lui dit-elle à travers ses larmes, en lui donnant un petit nécessaire arrangé par elle et où elle avait glissé son portrait, André, faites votre devoir, tout votre devoir ! Autrement, nous ne serions pas dignes d'être heureux. Mais pensez un peu à moi, qui penserai toujours à vous. »

Rouillon, âgé de trente-sept ans, n'avait pas été atteint par la loi de recrutement. Il s'était promis, d'ailleurs, puisqu'il était adjoint au maire, d'en profiter pour ne se laisser imposer d'aucune façon le service militaire.

Il n'avait pas plus renoncé aux affaires qu'à la conquête de Lucile. Sa passion pour M^{lle} Fraisier, si profonde qu'elle fut, avait laissé intact son instinct commercial. Ayant flairé les événements longtemps à l'avance et prévu une hausse énorme sur les cuirs, il avait fait des achats de tous les côtés avant la déclaration de guerre ; maintenant il réalisait de superbes bénéfices.

Cela l'occupait, lui fournissait une diversion utile, mais n'apaisait point sa méchante humeur. La proclamation de la République le rendit furieux.

Cette guerre, qu'on voulait continuer malgré tout, lui semblait inepte et désolante. Il n'y avait plus d'armée. Comment résister aux innombrables envahisseurs ? Pourrait-on les empêcher de mettre toute la France au pillage ?

Bientôt ils seraient à Verval. Et alors, quel gâchis ! Plus de sécurité pour les gens ni pour les biens !

Ah ! comme il rabrouait les exaltés ; comme il se gênait peu pour les traiter publiquement de fous !

Et comme il rabattait le caquet démocratique de Constant Fraisier, qui prêchait la lutte à outrance !

XII

L'ennemi, cependant, gagnait chaque jour du terrain. Le 2 octobre, Verval eut une première alerte. Des troupes allemandes apparurent au loin, dans la plaine, par grandes masses noires ; et l'on vit les uhlands chevaucher de l'autre côté de l'eau. Mais on avait fait sauter le pont, et ce jour-là ils durent se borner à une promenade platonique.

Le surlendemain, un détachement d'infanterie occupa le hameau de Saint-Maxin, à droite de la Sorelle. Deux hommes, d'abord, traversèrent la rivière sur un arbre creux, et reconnurent l'endroit. Puis, ils firent un radeau sur lequel passèrent une quarantaine de soldats ; et cette avant-garde s'établit dans une ferme, à l'angle formé par le confluent de la Sorelle et de l'Orle, afin de rétablir le pont, tant bien que mal, au plus vite.

Personne ne bougeait dans le bourg. Nul ne songeait à la défense ; et les voitures où l'on avait entassé les armes de la garde nationale étaient

déjà parties. Une compagnie de francs-tireurs les ramena. Le capitaine s'installa à la mairie, convoqua les autorités, déclara qu'il fallait résister, débusquer les Allemands de leur poste avancé. Il fit appel aux hommes de bonne volonté, distribua les fusils. Vainement le maire et quelques conseillers municipaux protestèrent de tout leur pouvoir ; vainement se démena François Rouillon qui, sachant la méthode des Prussiens, redoutait les conséquences d'une pareille équipée.

« Les voilà bien, criait-il, ces bandits de francs-tireurs ! Ils sacrifient tout, parce qu'ils n'ont rien à perdre. Ils ruineraient vingt départements pour faire parler d'eux. »

Les trembleurs eurent beau dire ; ils ne purent obtenir qu'on se tînt tranquille. On attaqua au milieu de la nuit. L'ennemi, surpris, eut plusieurs hommes tués ou blessés et se retira précipitamment sur la rive droite, abandonnant ses travaux, qui furent anéantis.

L'enthousiasme causé par ce succès dura peu. On apprit la capitulation de Neuville-le-Fort. Les

francs-tireurs gagnèrent les bois à la hâte, et bientôt un corps d'armée allemand, arrivant par la rive gauche de l'Orle, ouvrit sur Verval un bombardement préliminaire qui fit crouler le clocher et alluma plusieurs incendies. Puis des cavaliers verts et rouges, au casque à chenille, prirent possession de la place.

Comme Rouillon remontait de la cave où il s'était réfugié, il s'entendit appeler de la rue. Il s'avança sur le seuil et vit trois cavaliers ennemis, arrêtés devant sa maison.

« Me reconnaissez-vous ? lui dit l'un d'eux en riant. Eh ! eh ! j'ai travaillé ici pour le roi de Prusse. »

En effet, sous l'uniforme des chevau-légers bavarois, Rouillon reconnut un ancien employé du chemin de fer, Karl Stein, qui avait passé plusieurs années dans le pays.

« Marche ! lui cria cet homme, changeant subitement de façons. Tu seras notre otage. C'est la guerre. »

Il lui mit le pistolet sur la tempe ; et les deux

autres cavaliers, l'empoignant chacun par un bras, l'entraînèrent au trot de leurs montures.

XIII

L'infanterie allemande s'était cantonnée hors du bourg. Le chef avait établi son quartier général chez les Dufriche, à la Villa des Roses.

C'est là que fût mené Rouillon. On le poussa, les mains liées, dans la salle à manger, où plusieurs officiers étaient attablés autour d'un déjeuner copieux. Une femme les servait, Madeleine Cibre.

« Elle m'aura dénoncé ! » pensa-t-il, en fixant sur elle un regard haineux.

Le plus âgé des officiers, celui qui paraissait le chef, se retourna à demi pour considérer le prisonnier.

« Qui êtes-vous ? lui dit-il.

– François Rouillon.

– Vous êtes adjoint au maire, vous êtes un des plus riches contribuables. Votre devoir était de prévenir les actes de rébellion et de brigandage commis contre nous, l’autre nuit, dans votre commune. Vous en serez personnellement responsable, si les coupables ne nous sont pas livrés.

– Les coupables ! mais ce sont les francs-tireurs. Ils ont quitté Verval. Je ne puis vous en livrer un seul, moi !

– Vous dites tous la même chose ici ; vous vous êtes entendus pour nous tromper. Vous mentez, comme le maire et les deux notables que je viens de faire enfermer dans le pavillon du jardin. Vos francs-tireurs, nous ne les avons pas vus. Ce sont les habitants qui ont tiré sur nous. D’ailleurs, quels que fussent les rebelles, il fallait les empêcher d’agir.

– Ah ! j’ai bien fait tout ce que j’ai pu pour cela, je vous le jure !

– Toujours le même système ! Mais je ne veux pas qu’on se moque de nous. Il importe que paysans et bourgeois perdent tout espoir de nous

résister impunément. Nous avons eu trois hommes hors de combat. Si vous persistez tous dans votre silence, trois d'entre vous seront exécutés. Trois autres iront en prison au delà du Rhin. Vingt maisons seront brûlées. Je vous accorde un quart d'heure pour réfléchir. Allez. »

On emmenait déjà Rouillon. Mais il avait beaucoup réfléchi en quelques minutes.

« Mon commandant, dit-il à voix basse après s'être assuré d'un coup d'œil que Madeleine n'était plus là, ne pourrais-je vous parler un moment en particulier.

– Pourquoi ?

– Pour ne pas être entendu par tout le monde.

– Soit ! Passez dans la pièce voisine ; je vous y rejoindrai tout à l'heure. »

Le chef fit un signe aux soldats, leur adressa quelques mots en allemand, et Rouillon fut conduit dans un salon attenant à la salle à manger.

On l'y laissa seul, en attendant la fin du repas. Il put y poursuivre tranquillement ses réflexions.

Il n'entendait pas le moins du monde payer de sa vie, ou simplement de sa fortune et de sa liberté, l'absurde agression des enragés qui avaient agi malgré ses remontrances. N'était-il pas innocent ? À tout prix, il fallait se tirer de cette mésaventure. Mais comment ? Eh bien ! en détournant l'orage sur d'autres que lui. Chacun pour soi ? On se défend comme on peut.

Alors, qui sacrifier ? Bah, n'importe qui ! Pourtant il fallait faire un choix, donner des noms, et cela méritait quelque attention. Il baissa la tête et songea.

Quand il releva le front, une ironie sinistre luisait dans ses yeux. Ce qu'il cherchait, il l'avait trouvé.

XIV

Le commandant parut, suivi d'un jeune officier. La porte refermée, il se jeta sur le canapé, le cigare aux dents, et fit signe au

prisonnier qu'il l'écoutait.

« Je n'ai pas menti, commença Rouillon d'une voix ferme. Les francs-tireurs ont fait le coup. Toutefois, la commune n'est pas complètement innocente. En cela, vous avez raison.

– Expliquez-vous.

– Le maire et les gens sensés se sont hautement opposés à tout fait de guerre. J'ai dit, moi-même, au capitaine des francs-tireurs, que c'était une lâcheté de compromettre pour rien une ville ouverte. Mais il ne cherchait sans doute qu'une occasion de se mettre en évidence ; et les forcenés l'acclamaient. Que pouvions-nous faire ? Protester et partir. Nous sommes donc rentrés chez nous, et nous n'avons pas vu ceux des habitants qui ont fait partie de l'expédition. Mais je puis, à coup sûr, vous en désigner trois, parce que ces trois-là se sont vantés de leurs exploits.

– Nommez-les.

– Victor Moussemond, le fils de l'huissier ; Jean Savourny, l'instituteur, et Prosper

Dufriche....

– Comment ! le maître de cette maison où nous sommes !

– Non, son fils.

– Son fils ! mais n'avait-il pas été blessé au commencement de la guerre, à Wœrth ? Il garde encore la chambre, nous a-t-on dit ; et c'est à peine s'il peut marcher.

– Il n'est pas aussi faible qu'on le prétend. Il s'est fait conduire jusqu'au bord de la rivière. C'est lui qui, avec le capitaine, a tout dirigé.

– Vous en êtes certain ?

– Je vous l'affirme.

– Bien ! On s'assurera de lui. Vous guiderez mes hommes pour qu'ils arrêtent les deux autres.

– Je vous supplie de m'épargner cette démarche, qui me compromettrait sans nécessité.

– Désignez donc d'une façon précise les personnes et les domiciles. Wilhelm, déliez-lui les mains et donnez-lui de quoi écrire. »

Le jeune officier arracha une feuille de son

carnet, la posa sur le guéridon avec un gros crayon rouge, et délia Rouillon.

« Écrivez ! » dit à ce dernier le commandant.

Rouillon hésitait.

« Soyez tranquille, ricana Wilhelm. Nous ne laissons pas tramer les pièces compromettantes. Cela vous engagera envers nous. Voilà tout.

– Aimez-vous mieux quelques balles dans la tête ? » ajouta le chef.

Rouillon vit qu'il fallait se résigner. Il prit le crayon rouge et écrivit.

« Moussemond et Savourny demeurent-ils tous les deux du même côté ? lui demanda le commandant lorsqu'il eut fini d'écrire.

– Non, ils habitent aux deux extrémités de la ville.

– Wilhelm, afin d'aller plus vite, vous commanderez une escouade pour chacun d'eux. Transcrivez en allemand chaque indication sur une feuille séparée. Vous garderez l'original comme justification. »

Puis, se tournant vers Rouillon :

« Vous êtes libre. Partez ! »

Et comme Rouillon s'en allait :

« Mais j'y pense, Wilhelm, donnez-lui un sauf-conduit. Il se peut qu'il ait besoin de nous, comme il se peut que nous ayons besoin de lui. »

XV

Il n'y avait point dix minutes que Rouillon était parti, et les deux escouades venaient à peine de s'éloigner avec les indications transcrites, quand, à trois cents pas environ de la Villa des Roses, une vive fusillade éclata dans la campagne. Le chef allemand se dressa au bruit, jeta son cigare, ouvrit précipitamment la fenêtre. Wilhelm courut aux nouvelles.

La note écrite par Rouillon était restée sur le guéridon. Un courant d'air l'enleva, et, par la porte béante, l'emporta dans la salle à manger, où

Madeline, demeurée seule, desservait. Elle ramassa instinctivement ce bout de papier, y jeta les yeux, fut stupéfaite d'y reconnaître une écriture qui lui avait été familière, entendit les pas des officiers qui rentraient, cacha la feuille dans son corsage et regagna vite la cuisine.

XVI

La fusillade s'éteignait au loin. L'alerte avait été brève, mais sérieuse. Les francs-tireurs avaient eu l'audace de revenir par le fourré jusqu'à la lisière du bois. De là, à leur aise, ils avaient abattu d'un seul coup une vingtaine d'hommes sous leurs balles. Maintenant, ils se dérobaient sans qu'on pût les poursuivre utilement. On dut se contenter d'envoyer au hasard quelques volées de mitraille dans la forêt.

Ce retour offensif déchaîna la fureur des Allemands.

Le premier moment d'alarme passé, ils

commencèrent le pillage et l'incendie avec une décision impitoyable, avec une sauvagerie savante.

Tous les habitants ne se laissèrent pas dévaliser sans résistance. Il y eut des protestations, des rixes, qui redoublèrent l'acharnement des pillards. Quiconque résistait était lié et cruellement battu.

Un perruquier de soixante ans, vieux soldat d'Afrique, renversa sur le pavé un sous-officier qui avait vidé sa caisse et voulait lui arracher sa montre. On fit le siège de la boutique. Le vieux se défendit avec une énergie désespérée. Il assomma deux des assaillants. À la fin, il succomba. Criblé de coups, lardé par les baïonnettes, il fut pris, traîné, foulé aux pieds dans le ruisseau sanglant. Avec ses rasoirs, on lui coupa le nez, les oreilles, les poignets. Puis on lui creva les yeux, et on le jeta, mort ou moribond, dans les ruines de sa pauvre bicoque, au milieu des flammes.

XVII

Victor Moussemond et l'instituteur avaient été conduits à la Villa des Roses.

M. Dufriche les vit arriver et demanda au commandant ce qu'on leur reprochait.

« Faites descendre votre fils ! lui dit celui-ci pour toute réponse.

– Mon fils ! Vous savez bien qu'il ne peut pas bouger. Il se soutient à peine sur ses béquilles.

– Qu'il vienne immédiatement, ou on ira le chercher. »

Prosper descendit, aidé par son père.

« L'autre nuit, vous avez soulevé contre nous les gens de Verval. Vous avez dirigé l'attaque du pont.

– Moi ! Est-ce possible ? Vous voyez dans quel état je suis. Je n'ai pas quitté la maison une minute.

– Vous ne pouvez guère marcher, c'est vrai ;

mais on vous a conduit.

– Qui vous a dit cela ?

– Je n’ai pas de comptes à vous rendre. Mes renseignements sont sûrs.

– Je vous jure qu’on vous a trompé.

– Prenez vos dernières dispositions ; vous serez fusillé avec ces deux hommes, qui sont coupables comme vous.

– Fusillés ! s’écrièrent avec stupeur Savourny et Moussemond.

– Silence !

– Pitié ! fit M^{me} Dufriche, se jetant, tout en pleurs, aux pieds du commandant. Mon fils n’a rien fait. Ne le tuez pas ! »

Il l’écarta avec impatience.

« La loi militaire est dure ; je le regrette pour vous, madame. Mais il faut des exemples. La France nous a déclaré la guerre et ne veut pas accepter la paix. Que les Français en subissent toutes les conséquences !

– Monsieur, monsieur ! je n’ai pas touché un

fusil de ma vie, dit alors Toto Mousse affolé de terreur, avec des gestes de petit enfant qui supplie. J'ai toujours été pacifique, très pacifique, moi. Tout le monde le sait. Informez-vous. Je me suis fait remplacer pour ne pas me battre. J'aime les Allemands, mon général. Ce n'est pas moi qu'on doit punir. C'est injuste. Qu'on me laisse libre ! Papa vous donnera tout ce que vous voudrez.

– Je ne veux rien de vous.

– Qu'on nous juge, au moins ! » fit Savourny.

Il n'en put dire davantage. Les soldats poussèrent les trois condamnés vers la porte.

M^{me} Dufriche s'attachait aux vêtements de son fils, qui, interdit, stupéfait, s'avancait péniblement.

« Arrêtez ! cria Madeleine qui venait d'entrer.

– Qu'on enferme les femmes ! » dit le chef.

M^{me} Dufriche perdit connaissance. Madeleine résista, fut entraînée et enfermée dans le cellier.

XVIII

L'exécution eut lieu en haut de la côte, parmi les acacias nains d'une sablonnière abandonnée.

Victor Moussemond qui, pendant tout le trajet, n'avait cessé de parler, d'expliquer, d'implorer, eut un accès de colère folle quand il se vit perdu sans recours.

« Imbécile que je suis ! hurlait le pauvre Toto. Dire que j'ai payé un homme pour partir à ma place ! Et dire que cet homme n'attrapera peut-être pas une égratignure, tandis qu'on va me tuer comme un chien ! »

Il se débattit violemment, voulut s'échapper. Il mordit les soldats, qui le frappèrent alors à coups de crosse, à coups de sabre, lui crachèrent à la figure et l'attachèrent contre un arbre en vociférant : *Capout ! capout !*

L'un d'eux, parodiant la Marseillaise, se mit à chanter devant lui :

*Qu'un sang impur abreuve vos sillons,
Tas de cochons !...*

« Ma pauvre mère ! » murmurait Prosper Dufriche.

Et Savourny : « Ma pauvre enfant ! »

Pénétrés du même sentiment, ils ajoutèrent presque ensemble : « Pauvre France ! »

Ils durent creuser eux-mêmes leur fosse.

Pendant ce temps, l'officier qui commandait le peloton lisait tout haut, en latin, dans un bréviaire qu'il avait tiré de sa poche, les prières des agonisants.

« Croyez-vous en Dieu ? dit Prosper à l'instituteur.

– Espérons ! fit celui-ci, les yeux levés vers le ciel. Il est impossible que la fin suprême ne soit pas justice et amour. »

Après l'exécution, les soldats tirèrent au sort les vêtements des morts.

Ils avaient amené là quelques bourgeois

prisonniers, qu'ils voulaient terrifier par le spectacle de cette tuerie. Ils les forcèrent à enterrer les cadavres et à piétiner par-dessus pour niveler le sol.

XIX

Le lendemain, les Allemands quittèrent le pays. Ils emmenaient le maire et deux notables, la corde au cou, avec menace de les fusiller net, si la colonne était inquiétée en traversant les bois.

Plus de trente habitations avaient été incendiées. Onze personnes avaient succombé, entre autres le vieux Moussemond, l'huissier, le père de Victor ; on le retrouva à moitié carbonisé près de son coffre-fort. En partant, l'ennemi tenta de brûler la maison Jorre, d'abord épargnée parce qu'une ambulance y avait été installée ; mais le feu fut éteint, sans dégâts considérables.

La maison Fraisier avait été sauvée par un singulier hasard. Un chirurgien allemand, le

brassard sur la manche, un flacon de pétrole dans la main gauche, un long pinceau dans la main droite, badigeonnait déjà les rayons du magasin, lorsque Constant Fraisier reconnut ce pétroleur pour un camarade de la vingtième année, qui, étudiant en médecine, avait logé à Paris, pendant quelques mois, sur le même palier que lui. En souvenir de l'ancien temps, l'homme au pinceau daigna protéger la famille et les biens de son ci-devant voisin.

Mais Lucile, brisée déjà par le départ d'André, fut, dans cette affreuse journée, assaillie de telles angoisses, qu'elle en tomba gravement malade.

Rouillon venait chaque matin prendre de ses nouvelles. Cette maladie le troublait, l'inquiétait au suprême degré. Il avait peu de remords d'ailleurs, n'ayant tué personne de sa main, et se croyant à l'abri de tout soupçon. Et puis, n'avait-il pas fallu sacrifier trois hommes ? Autant ceux-là que d'autres ! C'était un cas de légitime défense.

Il montrait, en outre, une activité étourdissante. Il faisait fonction de maire ; et ce

n'était pas une sinécure alors, Verval ayant sans cesse à héberger les détachements ennemis qui s'y succédaient régulièrement.

Les chefs descendaient chez Rouillon. Il s'appliquait à les satisfaire. Il admirait leur correction, leur politesse, et même, disait-il, leur sensibilité. Il s'extasiait sur la discipline de leurs soldats. Ah ! ils ne ressemblaient guère à ces chenapans de francs-tireurs !

Il réussit à préserver la commune des réquisitions les plus onéreuses. Par son entremise, à dix lieues à la ronde, les fermiers vendaient leur bétail aux Allemands, et le vendaient un bon prix. Lui, il rachetait pour presque rien les peaux des bestiaux abattus.

Il gagna ainsi de fort jolies sommes et devint très populaire. N'avait-il pas eu cent fois raison de protester contre cette folle attaque du pont, si funeste à la petite ville ? N'était-il pas devenu la providence du pays ? Tout le monde en profitait. L'ennemi, quand on le laissait tranquille, était bon enfant.

On passait devant les ruines des maisons

brûlées, sans plus y faire attention ; et personne n'avait le loisir de songer aux morts.

XX

À l'inquiétude que lui causait la maladie de Lucile, Rouillon sentait parfois se mêler une obscure et farouche satisfaction. Si la jeune fille avait été profondément affectée, c'est que l'homme aimé par elle avait été atteint. Le rival heureux n'existait plus.

À certains moments, Rouillon en avait des accès de joie féroce et comme un redoublement de vitalité. Il ne faisait plus mystère de son amour ; bien au contraire, il l'affichait sans réserve, prenant soin de compromettre Lucile par ses assiduités.

Cependant, l'état de la malade empirait. Allait-elle donc succomber ? Mais alors ce serait lui, Rouillon, qui, par la mort du bien-aimé, l'aurait tuée, elle !

Cette idée maintenant le persécutait. Il en perdit l'appétit et le sommeil. Il fit venir de Neuville un médecin renommé. La jeune fille, que sa mère soignait admirablement, eut enfin une crise salutaire. Elle se trouva hors de danger.

La convalescence fut longue ; et Lucile était encore bien frêle, bien pâle, pendant ce splendide mois de mai, dont le radieux soleil illumina de si tristes choses.

Son rétablissement ne fut complet que le jour où l'on eut des nouvelles d'André. Il écrivait du fond de l'Allemagne. Il était là prisonnier ; là, il avait été, presque en même temps que Lucile, entre la vie et la mort. Une fièvre typhoïde avait failli l'emporter. Il se sentait assez bien maintenant, et il annonçait son prochain retour.

Au commencement de juillet, un an juste après la première démarche, Rouillon repara du mariage à Constant Fraisier. Celui-ci répondit évasièrement. Ses affaires allaient mal. Il était fort embarrassé, entre ce créancier tout-puissant et Lucile, qui, soutenue par sa mère, faisait la sourde oreille aux représentations les plus sages,

aux supplications les plus pathétiques. Il louvoya tant qu'il put. Enfin, la situation n'étant plus tenable, il provoqua une explication directe avec Rouillon.

Celui-ci ne manqua ni d'aplomb ni d'adresse. Lucile, qui ne voulait pas rompre avant le retour d'André, d'abord éluda la question, se plaignit d'être encore faible et souffrante. Il insista, affirmant avec autorité qu'elle était plus forte et plus belle que jamais. Froissée par ces compliments agressifs, offensée par cette insistance impérieuse, elle fut prise d'une irritation fébrile, ne put se contenir plus longtemps, déclara que présentement elle n'avait aucun goût pour le mariage, salua et sortit.

Rouillon revînt chez lui exaspéré. Il résolut d'employer les grands moyens. Il déchaîna les hommes de loi, démasqua toutes ses batteries. Fraisier perdit espoir.

Lucile restait, de son côté, aussi intraitable que Rouillon du sien ; elle attendait André avec impatience.

XXI

Un matin, Fraisier voulut faire une dernière tentative auprès de Rouillon.

« Je n'ai pas pu lui parler ! dit-il en rentrant au magasin. Il ira jusqu'au bout ; il ne nous fera grâce de rien.

– Dois-je me vendre à cet homme ? répliqua Lucile avec énergie. Si nous en sommes là, est-ce ma faute ? »

Mais subitement, elle se dressa, transfigurée, radieuse :

« André ! André ! » s'écria-t-elle.

Et, emportée par un irrésistible élan, elle se jeta dans les bras du jeune homme, qui venait d'apparaître sur le seuil.

« Oui, père, reprit-elle après la première effusion, oui, c'est lui que j'aime. Il nous défendra, il nous sauvera, j'en suis sûre. Je ne crains plus rien maintenant. Mais regardez donc !

Il a la croix ! Il a l'uniforme d'officier ! Oh ! que je suis heureuse ! Il ne nous en avait rien dit dans sa lettre, l'égoïste ! Il voulait voir notre surprise. Vite, il faut nous mettre au courant. »

André dut raconter tout au long, puis répéter et répéter encore, la suite accidentée de ses aventures militaires. Après Sedan, après les tortures subies au funèbre campement de la presque île d'Ige, il avait pu s'échapper, gagner la Belgique. Revenu en France, incorporé à l'armée du Nord, il avait pris part aux batailles de Villers-Bretonneux et de Pont-Noyelles, au combat d'Achier-le-Grand. Il avait été décoré et promu sous-lieutenant le 3 janvier, après la victoire de Bapaume.

Blessé au front et à l'épaule droite devant Saint-Quentin, il était retombé entre les mains de l'ennemi, et il avait été interné dans la Prusse orientale.

À son tour, il voulut savoir tout ce qui s'était passé à Verval en son absence.

« Tranquillisez-vous ! dit-il à Fraisier, en apprenant les dernières manœuvres de Rouillon,

Lucile a raison de ne plus rien craindre. D'après ce que m'a montré ma mère, nous avons une fortune à présent ; et je pourrai bientôt désintéresser cet homme.

– Oui, c'est la vérité, ajouta M^{me} Jorre, qui avait accompagné son fils. Le notaire est venu en personne, hier soir, à la maison, pour m'annoncer que, toutes informations prises, nous héritons des Moussemond. Ce malheureux Victor a été fusillé sur la côte, tandis que son père succombait dans l'incendie. Nous sommes les plus proches, et, je crois, les seuls parents qui leur survivent.

– Ne perdons pas une minute ! reprit André. Monsieur Fraisier, accompagnez-moi chez Rouillon. Nous ne reviendrons pas sans l'avoir vu. Je lui donnerai ma parole, et au besoin ma signature. Il faut que ses poursuites cessent immédiatement.

XXII

Ils rencontrèrent Rouillon devant sa porte. Il rentrait chez lui. Il ne put décliner leur visite et les introduisit dans son bureau. André lui soumit l'état de la situation dressé pour M^{me} Jorre par le notaire et s'offrit comme caution de Fraisier.

« Mais Fraisier ne pourra jamais vous rembourser ! fit Rouillon, étonné au point d'en oublier ses intérêts pécuniaires. Il est insolvable. Pourquoi le garantissez-vous ?

– J'espère être bientôt de sa famille.

– Vous ! Comment ?

– Depuis longtemps, M^{lle} Lucile et moi, nous nous aimons. »

Rouillon devint livide. Un moment, il resta étourdi du coup.

« Ce n'est pas possible ! dit-il enfin d'une voix rauque, les yeux braqués sur le jeune homme avec une expression farouche de stupeur

et de haine. Fraisier, est-ce vrai ? »

Fraisier hochait la tête sans répondre, et, le regard oblique, tournait son chapeau de paille entre ses mains.

« Vous m’avez indignement trompé ! » s’écria Rouillon.

Il s’était levé, le visage menaçant. Fraisier recula.

André allait s’interposer, quand la porte s’ouvrit ; un brigadier de gendarmerie parut.

« Monsieur Rouillon, dit le brigadier, j’ai le regret de vous déclarer que je vous arrête au nom de la loi. Voici le mandat ; veuillez me suivre. »

Rouillon semblait ne pas comprendre. Avait-il bien entendu ? Arrêté, lui ! Pourquoi ?

Le brigadier tendait le papier. Il lut. C’était bien contre lui, François Rouillon, qu’était décerné le mandat.

« Que signifie cela ? demanda-t-il au gendarme.

– Vous êtes prévenu, paraît-il, d’avoir eu des

intelligences avec l'ennemi et d'avoir fait fusiller trois personnes. »

Rouillon chancela, hagard, accablé. Il avait revu tout d'un coup, avec une effroyable intensité, la scène de la Villa des Roses. Là, devant lui, sur le guéridon du salon, elle luisait comme du feu, la liste des trois noms, la liste rouge ; et il croyait tenir encore ce crayon qui lui brûlait les doigts. Il entendait les voix, les cris, les pas, M^{me} Dufriche suppliante, Madeleine entraînée brutalement, puis, sur la route, Victor Moussemond répétant aux soldats : « Je n'ai pas touché un fusil ! J'aime les Allemands, c'est injuste !... »

Ainsi, cette abominable dénonciation, ce triple meurtre, aboutissait à quoi ? Au mariage de Lucile avec André Jorre qu'elle aimait, avec André enrichi par son crime, à lui Rouillon, par ce crime qui maintenant, comme un monstre mal dompté, se retournait contre le criminel pour le mordre au cœur !

Il se sentait défaillir. Par un violent effort, il reprit possession de ses facultés. Était-il donc

perdu sans rémission ? Avait-on des preuves ? C'était invraisemblable. Pourquoi les Prussiens auraient-ils témoigné contre lui ? Ces réflexions rapides lui rendirent un peu de calme.

« Dès que je serai libre, dit-il à Fraisier, nous reparlerons de votre affaire. Excusez-moi ; il faut que j'aie vu ce qu'on me veut. Je n'y comprends rien. »

Puis, s'adressant au brigadier :

« Je vous suis, mon brave. Il doit y avoir méprise ; tout sera vite éclairci. »

XXIII

Les preuves que Rouillon croyait impossibles à produire, étaient acquises contre lui.

Tant que l'ennemi avait occupé Verval, tant que la tranquillité n'avait pas été complètement rétablie, Madeleine Cibre avait gardé son secret. Elle ne se décida pas sans trouble et sans

déchirement à perdre le misérable qu'un moment elle avait aimé ! Mais chaque jour, à toute heure, elle voyait la navrante douleur des braves gens qui l'avaient recueillie, sauvée, et dont le fils unique avait été victime d'une si odieuse lâcheté. Un jour elle ne put se contenir, et dit tout à M. Dufriche. Elle lui remit la pièce décisive. La justice fut saisie.

Devant le Conseil de guerre, François Rouillon eut d'abord une attitude hautaine. Il comptait sur les nombreuses personnes à qui, pendant l'invasion, il avait procuré des affaires si lucratives. Est-ce que tout le monde, sauf les enragés, ne professait pas la plus grande estime pour lui à Verval ? Certes, les témoins à décharge ne lui manqueraient point.

Néant que tout cela ! De la fosse où il la croyait à jamais ensevelie, la vérité se dressa, irrésistible ! Madeleine, lorsqu'il lui eut reproché de le calomnier par vengeance personnelle, l'accabla sans pitié. M. et M^{me} Dufriche firent sur les juges une impression profonde. Maintes circonstances vinrent corroborer l'accusation.

Enfin, un incident décisif dissipa les derniers doutes. Une enfant de dix ans, la fille du jardinier de la Villa des Roses, surprise par l'arrivée des Allemands, s'était réfugiée dans le salon, où, blottie derrière un rideau, elle avait assisté à toute la scène de dénonciation, qu'elle évoqua avec une ingénuité terrible.

Quand elle eut terminé, Rouillon se leva de son banc. La rumeur qui remplissait la salle, s'apaisa. Il se fit un silence solennel.

« C'est vrai, dit-il, je suis un misérable. Condamnez-moi, et qu'on en finisse au plus tôt ! J'aimais une femme qui ne m'aimait pas. J'étais jaloux ; je n'ai pu résister à la tentation de perdre ceux que ma jalousie soupçonnait. Crime absurde et inutile ! Mon rival heureux a survécu ; bientôt il épousera celle pour qui je vais mourir. Voilà mon châtement, le vrai, le seul ! Il est juste. Mais je ne suis pas un traître. Je n'ai rien tramé contre la patrie. Je voudrais n'avoir jamais vécu. »

XXIV

Condamné à mort, il refusa de se pourvoir en grâce.

Quand, aux premières pâleurs de l'aube, on lui annonça que l'heure suprême était venue, il prononça ce seul mot : Enfin !

« Je me repens, dit-il à l'aumônier ; et mon repentir est profond, absolu, résigné. Je ne saurais offrir autre chose au bon Dieu, s'il y a un bon Dieu, ce qui me paraît invraisemblable. N'insistez pas ! Mais vous pouvez me rendre un service. Voudrez-vous remettre, vous-même, ce billet à M^{lle} Fraisier ? Il est ouvert, je vous prie de le lire. Vous verrez que rien n'y est compromettant pour vous ni pour elle. »

La lettre était ainsi conçue :

« J'aurais voulu vous revoir, mademoiselle Lucile, et vous supplier, non de me pardonner, mais d'avoir quelque pitié pour moi.

« Ce qui me désespère, c'est l'exécrable souvenir que je vous laisse.

« Certes, je suis châtié justement. Et pourtant, aimé par vous, j'aurais été un honnête homme. Tout le mal vient de ce que vous n'avez pu m'aimer. Ce n'était pas votre faute, je le sais. Ce n'était pas non plus la mienne.

« Je vous pardonne ce que j'ai souffert, ce que je souffre encore à cause de vous. Jamais vous ne serez aussi heureuse que je suis malheureux.

« Je n'ai que des parents éloignés. Entre eux et moi aucun lien, aucune affection. Je vous lègue toute ma fortune. Acceptez-la pour secourir ceux auxquels j'ai nui, pour réparer autant que possible le mal que j'ai fait. C'est un devoir pour vous.

« Tâchez de m'oublier. Adieu. »

XXV

Il faisait déjà grand jour.

Rouillon monta avec l'aumônier dans une voiture du train des équipages militaires.

Il en descendit sans faiblesse ; et, d'un pas ferme, il alla se placer devant le poteau, préparé au pied d'une des buttes du polygone.

Il ne voulut pas qu'on lui bandât les yeux. Pendant que l'officier d'administration, greffier du Conseil de guerre, lui lisait son jugement, il ôta tranquillement sa jaquette et son gilet. La lecture finie, il embrassa l'aumônier et resta seul devant le peloton d'exécution.

Alors, par cet instinct, si profondément humain, qui entraîne les moribonds à ressaisir et à résumer leur existence entière dans une manifestation suprême, il chercha une idée, un mot, un cri, où exhaler tout son être. Mille souvenirs s'éveillèrent en lui avec une promptitude et une acuité magiques. Il se rappela, pour les avoir entendu citer, pour les avoir lues çà et là, dans les journaux, dans les romans, ou même dans ses petits livres d'écolier, les dernières paroles des condamnés célèbres. Pouvait-il crier comme eux : « Vive le Roi ! »

ou : « Vive la France ! Vive la République ! Vive l'Humanité ! » Non. Il voulait pourtant crier quelque chose ; il le voulait obstinément, passionnément. Dans son entêtement enfantin et tragique, il mettait à le vouloir tout ce qui lui restait de libre volonté. Il n'avait plus qu'une seconde. Il ne trouvait rien. Il vit l'officier donner le signal ; et machinalement alors, avec une précipitation fébrile, il cria d'une voix folle, d'une voix tonnante : « Vive la Mort ! »

XXVI

Vive-la-Mort, tel est le sobriquet funèbre sous lequel se perpétue, à Verval, la mémoire de François Rouillon.

Le petit voiturier, qui récemment me contait cette histoire, m'avait dit en guise de préambule :

« Voulez-vous que je vous fasse connaître l'aventure de Vive-la-Mort ? »

En guise de conclusion, il ajouta :

« Mieux vaut crier : Vive la Vie ! n'est-ce pas, monsieur ? »

Ce brave garçon n'avait pas subi la pire des invasions rudesques, celle de Schopenhauer, de Nietzsche et de Hartmann.

La Revue du Nord, 1891-1892.

Le mariage d'Octave

I

Ma cousine Édith me dédaignait profondément et j'admirais profondément ma cousine Édith. Et, certes, nous méritions bien, elle, cette profonde admiration, moi, ce profond dédain.

Portrait de ma cousine : mignonne à ressusciter Ronsard ; pas plus grande que Cendrillon, mais princesse jusqu'au bout des doigts ; avec des yeux d'un brun doré et un tout petit front de déesse, autour duquel ondulaient, flottaient, volaient de légers cheveux blonds, plus aériens que les spirales de fumée d'une cigarette orientale.

Ma cousine savait merveilleusement s'habiller. Sa mise lui était aussi personnelle que l'éclat de son regard et le rayonnement de son

sourire. Et sous ses toilettes, les plus simples ou les plus splendides, elle s'épanouissait aussi naturellement qu'une noble fleur parmi sa frondaison capricieuse.

II

Telle était ma belle cousine, qui me dédaignait, non sans raison. Moi ? figurez-vous un grand diable très ébouriffé, ni laid ni joli, habillé par le tailleur paternel, à peine sorti de l'âge bête, moitié étudiant, moitié homme, Parisien de la rive gauche, avide de toute science, de tout plaisir, dévergondé au cabaret, et n'osant pas parler à une jeune fille dans un salon. J'idolâtrais follement, frénétiquement, sottement, les femmes en général et en particulier ma cousine Édith ; et comme tous ceux qui idolâtraient follement, frénétiquement, sottement, les femmes en général et leur cousine en particulier, j'étais aussi malheureux que maladroit en amour.

Les femmes n'aiment guère que les hommes qui commencent par s'aimer eux-mêmes. Il faut leur donner l'exemple. Pour ma part, je manquais totalement de cette confiance imperturbable qui fascine les faibles et les ignorants. Puis je ne savais ni bostonner, ni chanter au piano, ni inventer une charade, ni organiser de petits jeux innocents. Une fois, dans un bal, en voulant prendre avec les dents, à cloche-pied (une figure de cotillon me l'imposait, hélas !) un sac de bonbons posé sur un tabouret, il m'était arrivé de glisser et de tomber lourdement, de tout mon long, aux pieds de ma cousine.

Jadis mon oncle avait vaguement parlé d'un mariage possible entre elle et moi ; ma tante avait souri, mais Édith avait fait la moue.

III

Je ne lui inspirais décidément que de la pitié. Je ne l'ignorais pas. J'en vins à me dire : « Mon

bon ami, ta belle cousine n'est point faite pour toi. » Et je me mis à travailler, à m'amuser, comme travaillent et s'amuse les écoliers parisiens. Je n'étais malheureux que de loin en loin, et j'avais pour me consoler d'assez nombreux camarades des deux sexes. Je finis réellement, j'en demande pardon aux personnes sentimentales, par ne plus trop penser à ma cousine. « Ça n'est ni cœur, ni chair, ces petites créatures-là, m'écriais-je ; c'est tout taffetas ! »

Les jours, les mois passèrent. J'obtins mon dernier diplôme. Je pris des vacances, je voyageai. Je revins me faire inscrire comme avocat stagiaire au Palais de Justice. Ma cousine Édith devenait de plus en plus adorable et de plus en plus hautaine. Mais je ne pensais plus, oh ! plus du tout à elle. Cela ne m'empêchait pas d'aller régulièrement, en bon neveu, voir mon oncle et dîner chez ma tante. Mon oncle me battait au billard, ma tante m'humiliait au whist ; et j'étais bien vu dans la maison, sauf par la princesse Tout-Taffetas, par cette inaccessible Édith.

IV

En voyage, à Genève, dans une pension bourgeoise du quai des Eaux-Vives, fréquentée par les touristes de toutes les nations, j'avais fait la connaissance d'un jeune Athénien, répondant au nom sonore de Philippe Sébastopoulos et passant pour archimillionnaire. Ce grand gaillard brun, à la barbe touffue, à la taille athlétique, à la physionomie calme et forte, aux yeux très noirs, très doux et paresseusement passionnés, à la voix singulièrement pénétrante, m'avait pris en affection à table d'hôte, après plusieurs conversations où nous nous étions trouvés du même sentiment et du même avis. Pendant trois semaines, il m'avait entraîné à travers les monts et les lacs, citant des vers d'Homère, et célébrant la beauté des jeunes Anglaises voyageuses. Nous nous étions quittés excellents amis, et nous étions retournés, lui à Londres, chez un grand négociant de la Cité, son compatriote, et moi à Paris, après avoir échangé nos photographies et juré par le

Styx de nous écrire toutes les semaines. Je n'avais jamais reçu depuis lors une ligne de lui, il n'avait jamais reçu un mot de moi.

Mais un matin, comme j'ouvrais ma porte pour aller déjeuner, je tombai soudain dans les bras de Sébastopoulos. Nous criâmes sept fois : Hourra ! Et je lui dis gravement :

« Salut, Philippe aux pieds légers. Par Hercule, sois le bienvenu sous mon toit. Quelles nouvelles m'apportes-tu des charmeresses britanniques ?

– Octave, elles ne me charment plus, ces grandes filles d'Albion à la poitrine plate et aux pieds kilométriques. Elles sont belles et bêtes comme des dahlias. Vive la France ! j'aime à Paris.

– À Paris !

– Oui, je suis ici depuis quinze jours, et depuis quatorze j'idolâtre une créature aussi adorable que peu farouche.

– Qui s'appelle ?

– Noëmi de Riol.

– Oh ! la fine fleur du panier parisien ; une reine du monde où l'on aime vite !

– Il y a treize jours au moins que j'aurais dû me présenter ici. Mais elle m'a fait perdre la tête. Il a fallu pour me rendre la mémoire, que sa petite amie, Céline Orange, vînt tout à l'heure s'inviter à passer la journée avec nous, ayant à se distraire de je ne sais quel chagrin d'amour. « Va chercher un ami, m'a dit Noëmi aussitôt ; je n'aime pas avoir un cavalier pour deux. » Alors j'ai songé à toi, et me voilà. Viens-tu déjeuner sans façons ? »

V

Ce jour-là, justement, j'avais toutes sortes d'affaires très sérieuses ; je n'en trouvai que plus de charme à accepter cette invitation dépouillée d'artifice.

On déjeuna chez Noëmi. On se grisa légèrement. Au dessert, Céline s'épancha dans

mon sein. Noëmi me reprocha de ne pas être assez consolant. Je devins affectueux. « Trop affectueux ! » objecta alors Noëmi. Elle fit atteler ; et fouette, cocher ! Oh ! le beau cocher à fourrures ! À la place de Sébastopoulos, j'aurais été jaloux.

Les roues tournaient, ma tête aussi ; l'église de la Madeleine vint majestueusement à notre rencontre ; de chaque côté les maisons défilaient, les passants fourmillaient. Puis les arbres des Champs-Élysées s'ébranlèrent ; puis l'Arc-de-Triomphe, tel qu'un gigantesque éléphant de pierre, se dressa sur ses hautes jambes massives ; puis les buissons du Bois s'agitèrent devant nos chevaux. Les deux dames bavardaient comme des perruches ; et de temps en temps, à propos de rien, tous les quatre à la fois, nous éclations de rire. Je fumai un londrès exquis. Mais tout à coup j'eus un soubresaut, et la jeune Céline s'écria : « Qu'a-t-il donc ? Est-il malade ? Le voilà pâle comme la vertu. »

J'alléguai un éblouissement. J'avais été brusquement dégrisé. Notre voiture venait de

croiser celle de mon oncle ! Ma tante, en chapeau de velours grenat, m'avait jeté un coup d'œil terrible ; et ma cousine, en rubans bleus, avait promené sur nous un regard de stupéfaction. J'en restai longtemps rêveur.

À dîner, cette vision rapide s'effaça peu à peu de mon esprit. Céline était irrésistible, la petite sainte nitouche, avec ses airs de perversité ingénue. Je me sentis de nouveau grisé. Tout ce que j'avais de drôleries dans la cervelle partit comme un feu d'artifice. On me permit un baiser sur une joue, un baiser sur l'autre joue, un troisième baiser sur les lèvres. Je redevais tendre. Noëmi proposa d'aller au théâtre. Personne ne voulait. Elle tint bon. Était-elle éprise d'un ténor ? On jouait Faust à l'Opéra. Il fallut y aller. La voiture roula dans la nuit sur le pavé des rues ; puis, subitement, nous nous trouvâmes en pleine lumière, dans une loge de face, au milieu d'une assistance silencieuse, qui écoutait avec recueillement le premier duo de Faust et de Méphisto.

VI

« Ayons de la tenue ! » me souffla ce bon Sébastopoulos. Nous nous efforçâmes d'être calmes. Mais en vain. On nous chuta du parterre. Un monsieur faillit me provoquer en duel. L'ouvreuse vint mielleusement nous conseiller d'échanger nos observations un peu moins haut. À l'entracte j'allai chercher des bonbons, et nous nous apaisâmes à les croquer. Céline les trouva si doux, qu'elle n'eut pas honte de me donner un baiser sonore au fond de la loge. On se retourna vers nous ; je m'avançai pour payer d'aplomb et je me mis par contenance à lorgner vaguement.

Fatalité ! Au bout de ma lorgnette, dans une loge peu éloignée de la nôtre, que vois-je ? Est-ce une hallucination ? Je suis gris, ce n'est pas possible. Mais si ! c'est bien eux. Hélas ! oui. Eux ! vous devinez qui. Mon oncle, ma tante, ma fière cousine Édith ! Mon oncle me regarde du coin de l'œil. Ma tante est rouge comme une botte de pivoines ; ma belle cousine semble toute

pensive. Vainement j'écarte l'impitoyable lorgnette. Ils sont là, ils y restent.

Décontenancé, je me rejetai vivement dans l'ombre. Céline, curieuse comme la police et maligne comme la fièvre, devina vite. « Octave a des parents dans la salle ; on a reconnu Octave, nous compromettons Octave. Jeune homme, où siège ta tribu ? »

Et, des yeux, elle fouilla toutes les loges avec la plus scrupuleuse impertinence. Je ne savais comment la modérer. Heureusement la toile se relevait. Siebel chanta ses couplets timides et passionnés :

Dites-lui que je l'aime !...

J'avais envie de pleurer. Cette musique m'énervait. Il me semblait, chose étonnante ! que mon cœur chantait avec Siebel, non pour Céline, mais pour Édith. Je n'osai la regarder, mais son image me hantait.

Tout l'acte me parut divin, de fraîcheur, d'harmonie, de passion.

L'entracte suivant fut terrible ! On me taquina,

on me questionna à outrance. Je voulus filer. Impossible ! Je dus prendre les dames par la douceur et leur faire de fausses révélations.

Vers la fin, une angoisse me saisit : « Si nous allions nous rencontrer dans l'escalier ! »

Je fis tout pour éviter ce qui me semblait le comble de l'opprobre, hâtant d'abord le départ, puis le retardant, et, après la lorgnette, cherchant les gants que préalablement j'avais fait disparaître dans mes poches. Tout fut inutile. Céline prit mon bras, m'entraîna vers le grand escalier, et je me trouvai nez à nez avec ma belle cousine. J'hésitai une seconde. Puis, par une hardiesse qui, à moi-même, me parut étrange, je passai mon chemin, n'ayant de regards que pour ma compagne et affectant des prévenances infinies. Enfin, nous sortîmes du théâtre. Ouf ! je respirai.

Sébastopoulos voulut souper. Je me grisai cette fois si effroyablement qu'on fut obligé de me faire reconduire chez moi.

VII

Je ne me décidai que quinze jours plus tard à retourner chez mon oncle. Ma tante eut une manière de me recevoir qui m'enrhuma du cerveau instantanément. Mais ma cousine eut l'air de ne pas me garder rancune. Je restai à dîner. Ma cousine fut avec moi d'une amabilité singulière. Elle parla joyeusement du bal où elle devait aller le soir même.

Mon oncle était taciturne. Après le repas, il me prit à part et me dit : « Tu mériterais !... Tiens ! tu aurais mieux fait de ne pas revenir... On ne se montre pas comme ça en public. Ma femme est furieuse. »

J'allais me retirer, l'oreille basse, quand Édith vint à moi, riante, coquette, pimpante, et roucoula d'un ton infiniment câlin :

« Est-ce que M. Octave daignera danser avec nous ce soir ?

– Oh ! fit sa mère.

– M. Octave est peut-être engagé ailleurs », reprit la douce créature.

Ma tante était stupéfaite ; mon oncle réfléchit, puis il me dit :

« Viens ! »

Et je les suivis, ayant, moi aussi, une invitation pour ce bal.

Ma cousine semblait ne vouloir valser qu'aux bras de son cousin. Ma tante était de plus en plus ahurie.

Huit jours plus tard, après dîner, Édith ouvrit le piano. Nous étions en famille, nous quatre seulement. Je lui demandai si elle ne chanterait pas. Elle fit une moue gracieuse. J'avais beaucoup étudié la musique depuis quelque temps. Je me mis sur le petit tabouret, devant le clavier blanc et noir. *Faust* me vint par hasard sous les doigts. Édith chanta l'air de Siebel, et je l'accompagnai jusqu'au bout, sans faute, mais non sans émotion :

« Dites-lui que je l'aime !... »

Mon oncle réfléchissait de nouveau, ma tante

n'en revenait pas.

À Noël, je conduisis le cotillon avec Édith.

Au jour de l'an, je me réconciliai avec mon oncle ; au carnaval, avec ma tante.

À la mi-carême, je demandai à ma cousine si elle me détestait toujours comme autrefois. Elle me répondit : « Oh ! bien plus ! » et rougit en riant.

À Pâques, mon oncle me dit : « Farceur ! tu ne mérites pas ton bonheur ! » Et ma tante : « Au moins, vous êtes bien sûr d'aimer Édith ? Vous avez fait de telles folies, Octave ! » Je jurai que j'étais devenu sage.

Au mois de mai, mois des roses, j'épousai ma belle cousine.

Sébastopoulos est secrétaire d'ambassade à Rome.

Noëmi joue la comédie sur je ne sais plus quelle scène subventionnée.

Céline Orange est duchesse de la main gauche.

Et la musique de Gounod sera toujours pour moi la plus belle musique du monde.

La Renaissance artistique et littéraire

26 avril 1873.

La demoiselle du moulin

I

Quand les Allemands investirent Paris, en 1870, ils occupèrent le bourg de Marfleury, sur la petite rivière l'Yvrine, à sept ou huit lieues de la capitale. La garnison s'y renouvela fréquemment pendant les premiers jours du siège. Au bout de quelque temps, on y laissa à demeure un corps d'occupation peu nombreux, sous les ordres d'un résident civil et d'un lieutenant.

Les soldats essayèrent de se familiariser avec les habitants et les habitantes. D'abord, ils apprivoisèrent les petits enfants par leurs caresses et leur apparente bonhomie ; mais ils virent bientôt les enfants même s'écarter d'eux, et, sauf quelques rares exceptions, ils ne rencontrèrent partout qu'un accueil parfaitement glacial. On les voyait errer au bord de l'eau ou sous les grands arbres de la promenade, les pieds symétriquement lourds, le corps roide, la tête droite et carrée sous la casquette de petite tenue, une branche cassée à

la main, un cigare noir à la bouche, et dans les yeux une sorte de lente et machinale rêverie.

Le lieutenant, jeune homme de famille noble, était sérieux, bien fait, suffisamment instruit, avait des manières distinguées et parlait sans accent notre langue. Il s'ennuyait de cette interminable guerre, écrivait le plus de lettres qu'il pouvait, et trouvait encore de nombreux loisirs. Souvent il prenait un bateau et descendait le cours de l'Yvrine en compagnie d'un sous-officier favori, avec lequel il partageait les cigares qu'il se faisait adresser.

Sur l'Yvrine, il y a un moulin. Le meunier était un gros courtaud, tête dans les épaules, cheveux ras et grisonnants, large face, large bouche, teint sanguin sous le hâle, menton empâté, œil à fleur de tête. La famille du meunier se composait simplement de sa femme et de sa fille. Madame la meunière, personne d'une quarantaine d'années, longue et maigre, avait le visage mat, l'œil clair et sec, les lèvres minces, le front étroit, l'air âpre et envieux. Pour la demoiselle du moulin (c'est ainsi qu'on disait

dans le pays), elle ne ressemblait guère à ses parents. Amédine était fraîche comme le mois de mai, belle comme la première rose du printemps et douce comme une petite fauvette. Sous ses fins cheveux blonds, elle avait la grâce et le charme. Sa mère, fort ambitieuse, l'avait mise, à douze ans, dans un couvent de premier ordre ; elle y était restée trois années sans apprendre ni oublier beaucoup de choses, et était revenue, aussi franche, aussi naïve, aussi simplement belle, mais un peu plus songeuse, régner, comme une petite fée, sur l'écume argentée qui sortait de la roue du moulin.

II

Le lieutenant Karl descendit un jour la rivière jusqu'à la prairie du meunier et vit la jeune fille. Il revint souvent, la revit plusieurs fois et se sentit bientôt tout à fait épris d'elle.

D'abord il ne voulut pas se l'avouer. Quand il

ne lui fut plus possible de se cacher son amour, il s'efforça de le vaincre. Tout conquérant qu'il fût, il n'y réussit pas. Les petites boulottes, qui avaient jusque-là brillé dans sa mémoire, pâlirent, s'évanouirent devant les yeux bleus de l'étrangère. C'en était fait : il était amoureux, profondément amoureux.

Il en fut humilié, il en fut irrité. Il songea à enlever Amédine de vive force ; cela lui parut vite absurde. Il tâcha d'oublier, puis il voulut demander un changement de résidence. Mais l'image d'Amédine lui restait au cœur, et il entendait en rêve le son de sa voix fraîche et pure.

Quand la passion eut complètement envahi l'envahisseur, quand elle eut exterminé les souvenirs gênants, les scrupules et les hésitations, il ne pensa plus qu'à une chose, il n'eut plus qu'un but : se faire aimer. Pour s'introduire dans la maison, il déploya une diplomatie digne du premier ministre de son roi. Il fit espionner, espionna lui-même, apprit les habitudes de la famille, sut le caractère du père, celui de la mère,

leurs côtés faibles, se concilia les deux paysans qui travaillaient au moulin, caressa les animaux, échelonna ses progrès et finalement parvint à entrer dans la place.

Le meunier avait une passion, celle de l'argent. La meunière n'était pas moins intéressée que son mari. Elle caressait un idéal : faire de sa fille une dame, une riche et belle dame, qui pût mépriser père et mère.

Les temps qu'on traversait étaient durs, en vérité.

On était singulièrement gêné au moulin ; une mauvaise spéculation avait emporté la plupart des économies de la maison. Les avarices et les ambitions aigries fermentaient au cœur de ces petites gens. Amédine fleurissait sans souci de telles choses, mais parfois, la nuit, elle pleurait, en entendant les coups redoublés des canons du siège.

Karl gagna vite les bonnes grâces du père et de la mère. Il les flatta, leur força la main pour leur faire gagner de l'argent, se montra désolé de la guerre, dit du mal des rois et des empereurs, du

bien de la France et de l'Allemagne, et soupira longuement après une paix loyale et prochaine.

Il devint l'hôte coutumier du moulin. Amédine sentit tout de suite qu'elle était aimée de lui, que c'était pour elle seule qu'il venait. Elle perdit sa gaieté, n'eut pas l'air de comprendre, et ne cessa de se montrer froidement réservée, dédaigneusement distraite.

Elle eut beau faire ; Karl, oisif et déconcerté, s'enfonçait de plus en plus dans son amour. Il avait d'abord songé à un enlèvement, puis à une séduction ; il était absorbé maintenant par une sérieuse et mélancolique rêverie. Amédine restait indifférente.

III

Cependant Paris affamé capitula ; la paix fut signée. Les Allemands durent évacuer Marfleury. Avant de partir, car il fallait absolument partir, Karl ne put résister à la tentation d'ouvrir son

cœur à la jeune fille. Il s'était toujours montré si respectueux envers elle, qu'on ne faisait plus scrupule de les laisser ensemble.

Ils étaient donc seuls dans le pré, sur le bord de l'eau. Karl dit :

« Mademoiselle, nous allons bientôt vous quitter.

– Ah ! fit-elle simplement, avec une intonation qui signifiait : « Plût à Dieu que vous ne fussiez jamais venus ! »

– J'en suis désespéré, reprit-il, après un silence.

– Désespéré d'être victorieux ?

– Comme vous dites cela ! on croirait que c'est moi qui ai déchaîné cette guerre. »

Elle ne répliqua rien.

« Oh ! vous ne nous aimez pas ! »

Nouveau silence.

« Si l'un de nous vous aimait cependant... de tout son cœur... de toute son âme !... Est-ce que vous ne voudriez même pas l'écouter ?

– Si l’un de vous avait ce mauvais goût, il ferait mieux de se taire.

– Pourtant, il faut que je vous parle. Oh ! ne vous éloignez point ; que craignez-vous de moi ? N’entendez-vous pas que ma voix tremble ? C’est que je vous aime ; oui, le mot est dit, je vous aime. »

Elle fit un mouvement d’incrédulité.

« Vous ne le croyez pas, vous ne voulez pas le croire. Hélas ! je quitte demain votre pays. Quand le temps aura commencé à faire oublier les misères de cette lutte funeste, je reviendrai. Je n’aurai plus cet uniforme, qui maintenant vous irrite encore. Je vous reverrai, si vous le permettez. J’aurai l’assentiment de ma famille, et peut-être obtiendrai-je l’assentiment de la vôtre, pour vous aimer. Adieu ; pensez à tout cela. Je ne saurais être heureux que par vous, et pour vous je sacrifierai tout ce qu’un honnête homme peut sacrifier à une femme. »

Amédine le regardait fixement. Elle ne répondit pas un seul mot.

Une rougeur monta au front du jeune homme ; il baissa les yeux, avança un instant sa main comme pour prendre celle d'Amédine et la porter à ses lèvres. Mais il n'osa pas, salua gauchement et partit.

IV

Un an après, il revint ; il vit le meunier et la meunière, il les invita à visiter sa mère qu'il avait amenée à Paris.

Sa mère, devenue veuve à trente ans, était une bonne petite femme, ronde et sentimentale ; elle l'adorait et s'était laissé endoctriner par lui. Karl exposa sa situation de famille et de fortune aux gens du moulin ; cela fait, il leur demanda nettement la main de leur fille, ou du moins l'autorisation de la lui demander, à elle-même. Les bons gens furent ébahis. Il y avait devant eux un titre et des millions. Un peu revenus de leur ébahissement, ils finassèrent ; ils voulurent

se consulter, consulter leur fille, et promirent une réponse dans un court délai.

De retour au moulin, grande conférence entre eux, entre eux deux seuls, bien entendu. Ils réussirent à se convaincre mutuellement qu'il n'y avait aucun mal à prendre pour gendre un honnête Prussien, noble, millionnaire, et résolurent de se faire allouer une petite rente pour pouvoir vivre à Paris sans faire honte à leur fille.

Un reste d'inquiétude les agitait. Que penserait-on dans le pays ? Ils allèrent voir le notaire, un vieux renard toujours rasé de frais et pantalonné de noir. Le notaire entra en extase et demanda à rédiger le contrat. Ils allèrent ensuite chez le maire, épicier en gros et usurier en détail. Le maire s'écria, l'histoire entendue : « Parbleu, vous avez une sacrée chance ; ce n'est pas mon imbécile d'Oscar qui, pendant sa captivité en Silésie, aurait songé à séduire une marquise. En avant les violons ! » Le soir, les deux époux bavardèrent fort tard, et la meunière but même un petit coup de cognac dans le verre du meunier.

Le lendemain, elle prit Amédine à part : « Le

lieutenant Karl est revenu. Tu ne sais pas, fillette ? il est baron et très riche. Sa mère est avec lui à Paris.

– Vous l’avez vu ?

– Oui ; il nous a parlé.

– Ah !

– Tu ne devines pas ce qu’il nous a dit ?

– Peut-être !

– Eh bien, voyons, que devines-tu ?

– Il vous a parlé de moi ?

– Justement !

– Veut-il toujours m’épouser ?

– Plus que jamais. Il demande ta main.

– Je ne l’épouserai pas, ma mère.

– Comment ? Que dis-tu là ?

– Jamais je n’épouserai un Allemand.

– Et pourquoi donc ?

– Parce que je ne puis ; cela me semble défendu. »

Insistance de la mère, dénégations absolues de la fille.

Le père s'en mêla et ne fut pas plus heureux. Karl demanda à voir Amédine.

« Qu'avez-vous contre moi ?

– Rien !

– Croyez-vous que je ne vous aime pas ?

– Je crois que vous m'aimez.

– Croyez-vous ne pouvoir être heureuse avec moi, qui ne pourrai être heureux sans vous ?

– Je ne puis vous épouser.

– À cause de la guerre ?

– Oui. »

Et elle le quitta.

Il courut après elle : « Vous ne pourrez donc jamais me pardonner ? »

Elle tremblait.

« Il m'a semblé, fit-il, que vous étiez bonne et franche ; ayez pitié de moi ! »

Il lui prit la main. Elle leva les yeux ; des

larmes roulaient sous ses paupières.

« Je ne vous ai jamais dit, murmura-t-elle, que je ne vous aimerais jamais ; seulement je ne puis être à vous, je me mépriserais moi-même. Adieu ! »

V

Ce fut tout. Le jeune homme ne put obtenir la moindre promesse, la plus faible espérance.

Amédine resta songeuse, triste. Ses parents dès lors ne cessèrent de lui reprocher amèrement ce qu'ils appelaient ses sottises. Elle avait, disaient-ils, ruiné la famille. Elle fut plusieurs fois demandée en mariage et repoussa toutes les demandes.

Elle dépérissait chaque jour. Elle s'alita. On désespéra de la sauver. Elle mourut.

Le meunier et la meunière n'en restèrent pas moins furieux contre elle. Ils répétaient, quand on

voulait les consoler : « Comprend-on une enfant comme celle-là ! Nous lui avons tout donné, éducation, bien-être, bonnes manières, et elle nous a fait manquer notre fortune. Oh ! les enfants sont ingrats. Elle nous a ruinés, ruinés ! »

Le lieutenant Karl essaya d'oublier. Il se battit en duel pour une danseuse. Il fut tué net.

Par une nuit de neige

I

Ah ! c'était fini, c'était fini. Je lui avais écrit que c'était fini. Je l'avais vue là-bas, devant la grille du parc, dans cette rue large, sous ce ciel d'hiver et ces arbres noirs, s'appuyant, avec les câlineries que prennent les femmes pour ceux qu'elles aiment, au bras de ce jeune homme qui se penchait vers elle, lui parlait, lui souriait.

Et je la détestais. J'aurais voulu qu'elle vît combien je la méprisais. Je lui adressai des paroles méchantes, comme si elle eût été devant moi. Puis vinrent les reproches, et après les reproches les souvenirs d'amour. Ma colère tourna peu à peu en douleur, mes reproches en regrets, mes invectives en sanglots. Mes yeux secs et brûlants se remplirent de larmes. J'étais las comme si l'on m'eût battu. J'avais le cœur

brisé, la tête vide. Je restai seul, muet, dans le funèbre silence de ma chambre froide, sous une invincible torpeur...

Qu'est-ce que j'entends ? On monte, on vient. C'est un frôlement, caressant comme le prélude d'une symphonie ; c'est un bruissement, léger comme un frisson avant l'essor. C'est elle, n'est-ce pas ? C'est elle. On frappe. Oh ! c'est bien elle. Une voix m'appelle doucement. C'est sa voix, sa voix pure et profonde, sa voix divine. Elle entre ; tout mon cœur bondit au-devant de sa beauté. C'est elle, c'est elle ; c'est toi !

C'est la bien-aimée ! Je suis à ses genoux, je couvre ses mains de baisers. Que m'importe le reste du monde ? Elle est là, mon adorée, mon ciel, ma lumière, la fleur chantante de ma vie, l'épanouissement parfumé de mon printemps, le rayon qui fait le jour dans mon âme. La voilà, je l'ai dans mes bras. Je l'aime, je l'aime, je l'enveloppe de mon frémissant amour.

« Pardonne-moi ! » me dit-elle tout bas ; et le murmure de sa voix fraîche tinte entre ses lèvres, comme une source qui chante en glissant sous les

églantiers.

« Te pardonner ! N'es-tu pas mon amour, ma vie, ma beauté ? C'est moi qu'il faut excuser de t'avoir soupçonnée un instant. Tu n'as aimé, tu n'aimes, tu n'aimeras que moi, moi seul. J'ai mal vu ; c'était une autre que toi, qui souriait là-bas, je ne sais où, dans un autre monde, à un étranger, à quelqu'un qui n'est pas de notre race, qui habite un pays inconnu, ne parle pas notre langage, et ne saura jamais où ta douceur me transporte, me berce, me console. Viens, nul ne t'idolâtrera comme moi. Tu ne pourras plus vouloir un autre amour. Tu me fuirais en vain. Tu es mon espoir suprême, et vers toi m'entraîne une éternelle adoration. Ah ! restons ainsi, les yeux dans les yeux, les cœurs confondus, dans le silence de l'extase infinie. »

Elle s'incline vers moi. Je sens ses cheveux dénoués effleurer mon front de leur caresse. La folie me vient ; je veux me lever, l'emporter dans mes bras...

Mais une douleur vague me pénètre. Où suis-je ? Où a-t-elle fui ? Une clarté pâle me baigne.

J'ai la sensation douloureuse d'un noyé, sur la tête duquel roule l'eau glauque et sourde. Non, elle n'est plus ici. Je regarde, je fais un effort, je porte les mains à mon front, à mes yeux. Hélas ! j'ai rêvé. Songes que tout cela ! chimères ! Accablé, je m'étais assoupi ; voilà tout. J'avais oublié ; puis je m'étais souvenu, j'avais regretté, désiré, songé, et j'avais fini par rouler sur le parquet, en voulant saisir une ombre. Je fondis en larmes.

« Ah ! malheureuse, pensais-je alors, non, tu n'es pas ma beauté, mon âme. Tu n'es qu'une femme, faible, fausse, coquette et sensuelle. Je t'avais transformée en déesse, et j'avais fait de mon cœur un temple pour t'adorer. Arrière, idole ! Ce que j'aimais en toi, c'est ce que je mettais de mon âme en ta forme vide et menteuse. Tu as voulu descendre de ton piédestal. C'est bien, adieu. D'autres sont belles, d'autres me laisseront les aimer, les diviniser ; d'autres seront heureuses de rester pour moi les fées du printemps ; et peut-être ne briseront-elles pas si tôt mon rêve et mon bonheur. »

II

Je pleurai, pleurai lâchement. Le jour vint. On frappa à ma porte. Je ne rêvais plus cette fois. La bonne vieille concierge entra, apportant une lettre :

« Mon pauvre ami, ne me reproche rien. Je ne pouvais réellement pas rester avec toi.

« Je me suis privée de tout pendant six mois. Je maigrissais, j'enlaidissais. Je le voyais bien, tu le voyais bien aussi. Nous étions trop pauvres. Tu ne m'aurais plus aimée longtemps.

« Puis, il faut te l'avouer, j'ai un enfant, un petit enfant de deux ans, et je n'avais plus d'argent à donner à ma mère pour l'élever. Ma mère m'a menacée de me le renvoyer à Paris, où il mourrait. Il est si faible, si délicat, le pauvre petit ! Tu ne l'as pas vu, tu ne le connais pas. Pardon.

« Oh ! je ne t'ai pas fait d'infidélité. C'est mon ancien amant que je reprends. C'est lui le

père, comprends-tu ?

« Il m'épousera peut-être. Que veux-tu que je fasse ? Il est riche ; et depuis qu'il m'a quittée, il m'aime davantage.

« Sa famille comptait le marier à une fille laide. C'était arrangé. Il a bien voulu, puis il n'a plus voulu. Il m'a écrit. Je ne lui ai pas répondu d'abord. Il est allé chez Albertine, un jour qu'il savait devoir m'y trouver. Il m'a priée, suppliée ; il m'a parlé de l'enfant. J'ai pleuré tout un jour et toute une nuit. Te rappelles-tu ? Tu me demandais ce que j'avais !

« Je l'ai revu ; il m'a fait parvenir des bijoux, des fleurs, des billets de mille francs ; il a envoyé de l'argent à ma mère. Il m'a tout promis. Hélas ! c'est plus fort que nous.

« Si je t'écris toutes ces choses, entends-tu ? c'est que j'ai confiance en toi, c'est que je sais que tu m'aimes bien. Mais je ne suis plus, je ne puis plus être à toi. N'essaie pas de me revoir. Tu me ferais de la peine ; et tu t'en ferais pour rien. Tiens, je t'embrasse encore une fois comme je t'aime toujours. Je serai souvent triste en pensant

à toi. Adieu, adieu, adieu.

« Ton amie,

« Hélène. »

III

Au moment où j'achevais de lire, Jeanne et André pénétrèrent dans ma chambre, gais comme le matin, fous comme un premier baiser, amoureux, radieux.

« Je vous supplie de me laisser seul, leur dis-je ; je suis souffrant, très souffrant. »

Ils partirent, avec un étonnement mêlé de pitié. Et je m'enfermai, pour être malheureux à mon aise, pour me griser de ma misère, tout seul, le plus longtemps possible.

La douleur, voyez-vous, c'est encore ce qu'il y a de meilleur au monde. C'est vers elle que nous allons tous ; et l'on se repose au fond du désespoir, ainsi que dans la nuit, dans la tombe,

dans le néant.

N'est-ce pas, ô lune qui luisais, pâle et froide
comme le souvenir ? N'est-ce pas, ô source de
blancheur, dont les calmes rayons mouraient sur
cette neige, éphémère comme l'innocence ?

La Strettina

I

Ce printemps-là (bien des printemps ont fleuri depuis lors), Luca de Rosis, le plus séduisant cavalier de la très séduisante ville de Naples, venait de renoncer solennellement à l'amour illégitime. Devant le bienheureux saint Janvier, il avait abjuré les superstitions du plus doux des libertinages, du libertinage qui se chauffe, comme le lacryma-christi, au soleil du Vésuve, et se berce, comme les fleurs de citronnier, aux brises du Pausilippe. Il avait reçu, à la vérité, un délicieux dédommagement en la personne de sa jeune épouse, la noble Francesca, adorable créature dont les galants, les abbés, les musiciens et les rimeurs célébraient sur tous les tons les grands yeux bleus et les beaux cheveux noirs.

À la fin, mais non sans peine, son oncle, le

marquis Michel, lui avait fait accepter ce mariage. Luca avait répudié difficilement la dernière maîtresse dont il s'était épris, la Strettina, une Vénitienne aux splendides torsades de cheveux dorés, au teint pâle et mat, aux yeux bruns comme un rêve d'été. Il avait fallu qu'on lui représentât, et qu'il se représentât cent fois à lui-même, mille et une considérations capitales : le gaspillage presque complet qu'il avait réussi à faire de la fortune de ses défunts père et mère, les scandaleux tapages qui jadis avaient rendu la Strettina célèbre, enfin la fuite des années et l'âge sérieux de trente ans par lequel il venait d'être atteint.

Pour lui faire entendre raison, le bon marquis avait été obligé de revêtir par deux fois son costume le plus sévère. Encore avait-il par deux fois échoué, car ses jambes courtes, son corps obèse et sa grosse tête, ornée d'une bouche fortement lippue et de deux larges yeux gourmands, n'étaient pas précisément faits pour convertir son neveu. La marquise avait dû s'en mêler.

La marquise demeurait fort belle, et, sous ses cheveux argentés, ses traits, un peu las, étaient encore nobles et gracieux. Elle confessa maternellement Luca, l'enjôla par une exquise indulgence, lui montra la fiancée qu'on lui destinait, et le rendit amoureux de la jeune fille.

La veille du mariage, il voulut pourtant revoir une dernière fois sa maîtresse. La marquise le rencontra, devina où il allait et le dissuada de continuer son chemin. Mais elle dut promettre qu'elle ferait parvenir à cette pauvre Strettina plusieurs milliers d'écus d'or et une lettre d'adieu.

Les noces célébrées et les nouveaux époux partis pour leur villa suburbaine, la marquise, avec sa bonne foi accoutumée, songea à s'acquitter de la mission dont Luca l'avait chargée pour la Vénitienne. Elle ne pouvait évidemment ni aller chez la courtisane, ni faire venir cette fille dans sa maison. D'autre part, elle répugnait à envoyer simplement de l'argent par un valet. Elle songea au marquis, lui expliqua la chose et le pria de faire pour le mieux.

II

Le marquis Michel était un galant homme. Jadis, dans l'effervescence de ses jeunes années, il avait eu, ou avait cru avoir, ou avait fait croire qu'il avait, d'assez fréquentes aventures. Il était resté quelque peu mondain, soignait sa mise, se poudrait minutieusement, portait des nuances presque claires, offrait des bonbons aux dames dans une boîte d'or, et, malgré la gravité officielle que lui conférait son titre de surintendant de l'impôt foncier des Deux-Siciles, ne dédaignait pas de faire, en secouant son jabot et en se dandinant sur la pointe des pieds, des plaisanteries anodines, dans lesquelles il mettait juste autant de sel que les petits enfants sur la queue des oiseaux qu'ils veulent attraper.

Le marquis, ayant charge de consoler la belle fille, se gratta la perruque, et délibéra. Sa première idée, la plus simple et la meilleure, celle à laquelle il ne se tint naturellement point, fut d'envoyer le cadeau d'adieu par Gerolamo, son

majordome. Il fit quatre pas, se regarda complaisamment dans un miroir, se trouva bien, introduisit entre les poils noirs qui encombraient ses larges narines quelques grains de tabac parfumé, tapota sur sa tabatière avec ses doigts gras et blancs, et délibéra derechef.

La Strettina était une fille piquante, disait-on. Elle avait fait jaser, elle avait fait sourire, elle avait fait crier. On s'était ruiné, tué pour elle. Elle avait rendu des gens fous. Il devait être intéressant de voir comment cette créature était faite. Eh ! eh ! il y avait longtemps que le marquis n'avait été chez les filles. Comment vivait ce monde-là à présent ? Ce monde-là vit toujours autrement que l'autre ; il est toujours drôle à étudier.

Après mûre délibération, le marquis crut ne devoir point perdre une si belle occasion de faire des observations curieuses. N'était-il pas au-dessus de la médisance ? Au crépuscule, il se parfuma, s'habilla de frais, s'éplucha longuement devant le miroir, prit sa canne et, suivi du petit page Enrico, se dirigea dans l'ombre vers le logis

de la Strettina.

III

Il se fit mystérieusement annoncer. La courtisane était visible. Il traversa plusieurs salles riches et gracieuses, et fut introduit dans un petit salon, discret, coquet, mignon, où tout fleurait la galanterie.

Resté seul, il examina non sans intérêt les tentures et les tableaux. Les tableaux et les tentures représentaient des badinages d'amour. Le marquis Michel se sentit tout ragailardi dans ce milieu gaillard. Il prit des poses plastiques, se balança le torse, frappa sur sa cuisse du revers de sa main droite, et mit sa main gauche devant ses lèvres pour tousser légèrement.

Une petite porte dissimulée dans la boiserie s'ouvrit, et la Strettina parut. Elle semblait sortir d'une fête de Véronèse. Elle était belle, somptueuse et nonchalamment provocante,

comme une sultane d'Orient. Tout respirait en elle l'orgueil de la beauté et l'habitude des plaisirs voluptueux. Le marquis regarda, fut ébloui, baissa les yeux, baissa la tête, salua profondément, resalua plus profondément encore, puis chercha sans succès une formule de compliment.

Elle lui indiqua un siège et s'étendit languissamment sur des coussins de soie rose. Le marquis, un peu encouragé, la contempla, voulut parler, mais resta muet.

« À quelle heureuse fortune dois-je l'honneur d'être visitée ce soir par monsieur le marquis ? » soupira-t-elle.

Le bon gentilhomme toussa et s'agita sur son siège ; enfin une voix rauque, quasi étranglée, réussit à sortir de son gosier :

« Mon neveu... » bégaya-t-il, et il ne put continuer.

« Ah ! j'entends, reprit-elle. Le méchant nous quitte, nous délaisse ; il va conquérir la Toison d'Or, comme un autre Jason, et envoie son bon

oncle pour consoler l'inconsolable Ariane. »

Un éclair brilla dans les yeux du visiteur, et, sa vieille galanterie lui revenant au cœur et sur les lèvres, il répondit en minaudant de tout son être : « Oh ! belle dame, le véritable trésor fabuleux est votre chevelure, et quiconque a un souffle de vie devrait le consacrer à tenter cette conquête. Heureux celui qui vous consolera ! »

La Strettina sourit. Le marquis plaisanta plus galamment, plus familièrement, et rapprocha petit à petit son siège et sa personne de l'attrayante créature. L'esprit de ce gros Céladon musqué se mit à voltiger autour d'elle, comme un lourd papillon de nuit autour de la flamme qui le fascine.

Un quart d'heure après, il avait dit à la Strettina que Luca était un débauché, un ingrat, un vaurien, tandis que lui, marquis Michel, était un marquis fou d'amour, un marquis trop gros et trop gras pour être un muguet de ruelle, mais fort bien en point pour être un ami sûr, constant, éternellement dévoué. Il lui offrit des monceaux de perles, des rivières de diamants, des pyramides

d'or, un palais d'été, un palais d'hiver, puis se laissa tomber pesamment aux petits pieds de la courtisane, qui ne cessait de rire.

Elle le renvoya sans lui permettre ni lui ôter l'espoir, et alla s'accouder à son balcon, dans la nuit bleue. Là elle s'abandonna aux souvenirs. Elle pensa aux folles parties de plaisir, aux nuits d'ivresse où Luca avait été son joyeux compagnon ; elle pensa aux douces rêveries qui succédaient à leurs ardents baisers, comme le clair des étoiles aux incendies du soleil ; elle revit ce cavalier fringant, svelte, brave, irascible, insouciant, beau joueur, plein de sève et de jeunesse. Puis l'oncle grotesque lui traversa la mémoire, avec son costume ridicule, ses manières surannées, ses joues tombantes, et ses yeux de crapaud-volant. Une amertume, un dégoût suprême lui vint, à elle qui si rarement était songeuse ; sa paupière se mouilla, elle versa presque une larme.

IV

C'est dans ces dispositions que la trouva le page Enrico, qui lui apportait une missive du marquis. Aussitôt rentré chez lui, le vieillard avait voulu, dans sa folie sénile, renouveler par lettre ses offres et ses demandes. Elle lut du bout des cils les lignes tremblées du galant Michel, laissa tomber son front dans ses mains et réfléchit.

« La marquise est une belle et noble dame ? dit-elle au page qui attendait.

– Oh ! elle est la plus noble et la meilleure des maîtresses, répondit-il, les yeux baissés.

– Et toi, le plus gracieux et le plus fin des pages ! » ajouta la courtisane en considérant la jolie figure du jeune garçon.

Puis elle écrivit ces mots :

« Madame la marquise,

« L'oncle de l'ingrat qui m'a quittée, vient de m'offrir son cœur et son coffre. J'en rougis pour lui et pour moi ; je voudrais pour vous que cette scène ne se fût jamais jouée. Je suis quelque peu triste et méchante aujourd'hui. Je vous envoie sous ce pli la lettre du marquis, pour que vous puissiez apprécier le style qu'il prend en semblable occasion. Punissez-le comme bon vous semblera ; de mon côté, je le châtierai d'importance, si vous pouvez faire en sorte qu'il se trouve dans trois jours à la représentation de San-Carlino.

« Je suis très humblement

« Votre indigne servante.

« STRETTINA. »

Elle donna le pli cacheté à Enrico.

« Page, dit-elle, jure-moi que tu remettras ce pli à la marquise elle-même ? Embrasse-moi, et si tu veux revenir, je te prends à mon service. Tu

me plais. »

Le page rougit. La Strettina l'embrassa sur les lèvres. Il s'enfuit, et revint bientôt dire qu'il s'était fidèlement acquitté de sa mission.

V

San-Carlino est un petit théâtre de Naples, où jouait alors Pulcinella avec sa troupe. Les comédiens *dell'arte* brodaient là tous les soirs, pour la joie des spectateurs épris de ces marionnettes vivantes et parlantes, des incidents nouveaux sur les vieux canevas. Les intarissables cascates de leur esprit bouffon rafraîchissaient l'antique imbroglio où figurent Diamantine et Cassandre.

La Strettina connaissait fort bien le seigneur Polichinelle, ayant eu pour lui une fantaisie, disait-on. Elle lui livra le marquis Michel. Il le suivit pendant deux jours entiers comme son ombre, et lui déroba complètement sa

personnalité.

La marquise prit soin que l'aristocratie napolitaine emplît le théâtre de San-Carlino au jour dit. Elle s'y fit elle-même conduire par son mélancolique époux, qui attendait toujours une réponse de la courtisane.

Le rideau se leva. Pulcinella parut, marcha, gesticula, parla. Un long éclat de rire courut dans l'assemblée. Pulcinella et le marquis Michel semblaient n'être plus qu'un. On eût dit que le premier de ces personnages avait avalé et digéré le second. Ce composé éminemment burlesque faisait pâmer de gaieté les assistants. Le marquis, assis dans le fond de sa loge à côté de la marquise en loup de satin noir, n'y comprenait rien. Hélas ! il comprit bientôt, quand il vit se dérouler sur les planches sa petite histoire. Pour comble de douleur, la Strettina avait voulu jouer Colombine sous le masque, ce jour-là. Elle sut dire très délicatement son fait au marquis Polichinelle, lui donna, non pas l'espérance, mais une dégelée de coups de bâton, et finalement partit pour Cythère avec le petit page Enrico, à qui elle avait fait

apprendre *ad hoc* un bout de rôle.

Le marquis fut malade toute une semaine. Il se releva guéri pour toujours des amours séniles. Naples s'amusa un mois à ses dépens. Mais il confessa ses torts de si bonne grâce et s'accusa avec tant de bonhomie, qu'on ne lui en voulut pas longtemps et qu'on oublia bientôt l'aventure.

La marquise fit remettre à la Strettina une merveilleuse parure de diamants, avec ces quelques mots :

« Je suis votre obligée ; permettez-moi de vous envoyer ce souvenir. Je vous souhaite d'être toujours belle. »

La vieille au chien noir

I

Nous étions venus à vingt ans de Marseille à Paris, Jean, Marius et moi, tous les trois possédés de grands appétits, de grands espoirs et d'immenses résolutions. Nous voulions tout apprendre, jouir de tout et gouverner le monde, d'abord les femmes, ensuite les hommes.

Pendant les premières années de notre puberté, nous avons vécu, dans les livres ou en imagination, une vie plus longue que celle du docteur Faust ; et nous nous élancions vers la capitale des plaisirs et des études avec plus de désirs que le héros de Goethe. Car il était las de l'étude quand vint Méphistophélès ; et nous, nous étions aussi avides de science que d'amour et de gloire. Nous voulions tout, ne connaissant rien encore.

Nous nous installâmes ensemble dans un coin tranquille du quartier Saint-Germain. La différence de nos caractères nous sépara bientôt. Pourtant, nous étions toujours fraternellement unis ; et nous demeurions à cinq minutes l'un de l'autre.

Jean était poète. Marius s'adonnait aux sciences chimiques et chimériques, naturelles et surnaturelles. Pour moi, je m'étais voué éperdument aux mathématiques et à l'astronomie. Oui, à l'astronomie ! Ces choses me paraissaient si peu avancées, si enfantines encore, et avaient un horizon si vaste, qu'elles m'attiraient avec une sorte de vertige. Je travaillais ferme ; j'étais très timide, surtout à l'égard des femmes, et je vivais comme un reclus, plongé dans la mysticité astrale. Mes deux amis travaillaient beaucoup moins et s'amusaient beaucoup plus. Je finis par les voir seulement de loin en loin. Je savais que Jean, par le charme de la voix, de l'œil et de la poésie, avait fait la conquête d'une ravissante couturière, et que Marius jouissait d'une véritable célébrité dans les bals publics.

II

Un dimanche que je flânais, pensant à Mars et à la Lune, j'aperçus devant moi, en levant les yeux par une échappée de rêverie, Marius, Jean et la jeune couturière, qui, dans un rayon de soleil, s'en allaient, légers, avec des éclats de rire, je ne sais où.

Je marchais lentement, ils n'allaient pas vite non plus : ils suivaient d'assez près une vieille femme, vêtue d'étranges haillons, qui portait sur le doigt un perroquet de cent ans, et traînait au bout d'une ficelle un horrible petit chien noir.

Je sus bientôt la cause de la grande hilarité de mes amis. Jean donnait le bras à sa Jeanne ; et Marius, la canne à la main, voltigeait de l'autre côté de la jolie grisette, car, disons-le, c'était une vraie grisette.

Il y a encore des grisettes ; Béranger et Paul de Kock ne les ont pas emportées toutes dans leur tombeau.

Or, voici ce qui provoquait la gaieté de Jeanne. Marius, adroit comme un singe, martyrisait le pauvre chien noir sans que la vieille femme s'en aperçût ; toutes les deux minutes, il faisait avec sa canne le geste de lui administrer un lavement. La pauvre bête baissait la queue et s'arrêtait. La vieille tirait la ficelle en maugréant, et Jeanne pouffait de rire, et Jean lui-même avait peine à ne pas éclater. Marius restait grave. La vieille femme se retourna une ou deux fois, elle rencontra les yeux sévères de cette apparente gravité, et, ne sachant pas ce que tout cela voulait dire, continua à traîner sa bête. Marius poursuivit son manège ; les rires étouffés recommencèrent de plus belle.

Mais bientôt la sorcière le surprit en flagrant délit, lui jeta un regard courroucé, et s'enfuit de toute la vitesse de ses maigres jambes.

J'étais probablement dans une disposition mélancolique ce jour-là. Ces enfantillages me déplurent, je rebroussai chemin et je rentrai chez moi pour travailler. Je ne travaillais jamais mieux que le dimanche, quand je sentais que tout le

monde autour de moi était allé s'amuser.

III

Plusieurs jours s'écoulèrent ; et j'avais totalement oublié cette grotesque rencontre, quand un matin je vis arriver chez moi mon ami Jean, très pâle, les yeux battus, la figure à l'envers.

« Qu'y a-t-il ? m'écriai-je, en le regardant. Voyons, parle. »

Il eut de la peine à parler. Sa gorge semblait horriblement serrée. Enfin il me dit d'une voix tremblante :

« Écoute, je viens te demander un grand service. Je me bats avec Marius. Il m'a pris Jeanne. Je les ai vus, te dis-je. »

Et il mit sa main sur ses yeux, comme pour retenir ses larmes.

Hélas ! la trahison de la petite ne me surprit

pas. Les femmes se lassent vite de la poésie. Et puis Marius était si drôle, l'autre jour, avec le petit chien noir de la vieille.

Jean me demanda d'être son témoin. J'épuisai tous les moyens de persuasion pour empêcher le duel. Ce fut en vain. Mais je repoussai fermement sa demande, ne voulant pas l'assister contre un autre ami, et espérant que mon abstention empêcherait peut-être la rencontre projetée.

Il me serra la main et me dit :

« Oui, c'est vrai, je comprends ; tu es notre ami à tous les deux. Reste donc en dehors de notre querelle. »

Je courus chez Marius.

« Viens ! m'écriai-je. Viens au diable avec moi ! Je ne veux pas que vous vous battiez. »

Marius fut de glace.

« Elle l'a aimé ; maintenant c'est moi qu'elle aime. Pourquoi ne me la laisse-t-il pas ? Chacun son tour. C'est lui qui veut se battre. Eh ! bien, je ne puis reculer ; ce serait une lâcheté. »

Le duel eut lieu. Attaqué avec furie, Marius se

défendit sans trop savoir comment, car son adversaire et lui ignoraient l'escrime ; et de ces deux maladroits, l'un tomba pour ne plus se relever : Jean.

IV

Je ne revis pas Marius. Je sus qu'il vivait avec Jeanne. Je lui en voulais profondément, quand je pensais au funeste duel.

Environ un an plus tard, un matin, en me promenant, je lisais le journal. Je suis peu curieux des gazettes quotidiennes ; mais la crise politique était alors si aiguë, que j'avais voulu en apprendre ou en deviner le dénouement. J'allais replier la feuille, après l'avoir parcourue, quand le nom de Marius frappa mes yeux. Je pressentis un second malheur. Voilà ce que je lus :

« Marius M... étudiant en médecine, vivait avec une jeune femme, Jeanne Vady, depuis plusieurs mois. Dimanche, vers onze heures du

soir, ils rentrèrent. Une discussion s'éleva entre eux. Les voisins entendirent des invectives et le piétinement d'une lutte. On était habitué à ces querelles d'amoureux. On n'y prit pas garde. Marius sortit à minuit. Pendant trois jours la chambre resta muette. Une odeur nauséabonde s'en dégagait. Marius ne revenait pas. On força la serrure. La jeune femme gisait à terre, morte. Elle avait reçu deux coups de couteau dans le cœur. On a retrouvé Marius hier matin, pendu à un arbre du bois de Boulogne. Il avait écrit ces mots sur un bout de papier : « Je me tue, je l'ai tuée. Jean, pardon ! » On suppose que la dispute, qui a occasionné cette catastrophe, s'est produite au sujet de Jean R..., ancien amant de la jeune femme et ancien ami du jeune homme. Ce dernier l'avait blessé mortellement en duel, après lui avoir enlevé sa maîtresse. Le père de Marius M... est un honorable magistrat du Midi. Marius était son fils unique. »

Je fus stupéfié. Il me semblait avoir devant les yeux la scène fatale. L'évocation du mort, la dispute, le mauvais coup, la fuite du meurtrier, la course dans l'ombre, le suicide, toutes ces visions

atroces se succédaient dans mon esprit. Je suivais d'un pas saccadé, comme emporté par un vertige, cette même rue où, naguère, je les avais rencontrés tous les trois, si bouffonnement allègres.

Je heurtai quelqu'un dans cette course aveugle.

Je m'arrêtai, honteux ; j'ôtai mon chapeau, je demandai pardon. Mais quoi ! c'était la vieille femme au perroquet et au petit chien noir. C'était elle que je venais de heurter. Elle marchait toujours du même pas, portant le même volatile sur le même doigt. Elle était toujours vêtue du même jupon fantastique et du même fichu verdâtre, frangé par le temps et la misère. Elle traînait toujours son pauvre petit quadrupède efflanqué, avec la même ficelle.

Je crus que c'était une hallucination. Je reculai d'un pas. La vieille me regarda fixement dans les yeux, avec je ne sais quelle expression diabolique, puis continua sa promenade, clopin-cloplant. Je restai cloué au sol.

« Cette vieille femme est fée, m'écriai-je ; elle

s'est vengée, elle les a perdus. »

C'était absurde ; et pourtant, vous me direz ce que vous voudrez, je suis encore convaincu que cette vieille femme est fée. Quand je l'aperçois de loin, je l'évite.

Dernièrement, son chien noir est mort ; du moins, je le suppose, car elle ne le traîne plus. Il lui reste son perroquet. Je crois que cette bête est fée aussi. Mais non, non, c'est moi qui suis fou. Mon pauvre cerveau d'astronome est si facilement détraqué par les choses de la terre !

La désespérée

I

Jacquelin avait vingt-quatre ans ; il voulait être attaché d'ambassade, et il se trouvait à Londres pour apprendre l'anglais.

Sous les pluies interminables qui, là-bas, pendant les jours ternes, tombent lentement, longuement, tristement, du ciel couleur de plomb, il attendait, en lisant Shakespeare ou Dickens, en écoutant le babil des enfants roses, l'épanouissement tardif d'un pâle rayon d'après-midi.

Enthousiasmé par la franchise cordiale des jeunes filles et par les allures viriles des jeunes hommes, la brutalité native du caractère britannique l'épouvantait bien à l'occasion ; mais quand, par une éclaircie, il se promenait dans les parcs verts ou sur la Tamise, regardant filtrer à

travers les nuées la fraîche et prismatique lumière du soleil, il ne maudissait guère son exil et acceptait en philosophe son isolement passager. Il s'était composé, d'ailleurs, un bouquet de platoniques amours, et ces fleurs idéales le berçaient de leur léger parfum.

Mais cela ne suffit pas longtemps à un jeune homme qui a du sang gaulois dans les veines.

Vers le soir, Jacquelin parfois sortait machinalement, et marchait jusqu'au cœur de la grande ville, poussé par les instincts profonds. Les cabs, avec leur cocher barbu hissé sur le haut siège de derrière, leurs deux grandes roues ferrées et leurs deux petites lucarnes vitrées, filaient rapidement dans la sonorité des chaussées larges. Les omnibus bariolés cahotaient lourdement, tandis que les conducteurs criaient à tue-tête : « Bank ! Bank ! » Les voyageurs, leur éternel parapluie au poing, montaient et descendaient, comme des seaux le long d'un puits. Les passants, pressés, affairés, allaient, venaient, se croisaient, s'éloignaient à travers les lueurs rougeâtres, par la brume et les ténèbres. Jacquelin

vaguait, prêtait l'œil et l'oreille à tout sans se fixer à rien, fatiguait sa fièvre, et cherchait dans la lassitude un refuge contre les désirs malsains.

Une nuit, vers onze heures, il s'était arrêté, très las, dans une des rues qui avoisinent Trafalgar-Square. Appuyé contre une grille, il respirait, sans aucune pensée, l'air humide. Personne ne passait ; entre les roulements lointains et les rumeurs confuses, un silence relatif régnait autour de lui. Il eut quelques minutes d'anéantissement. Il se redressait déjà et se préparait à rentrer au logis, quand il vit émerger de l'ombre et venir de son côté une forme féminine.

Il attendit et regarda.

C'était une jeune fille, presque une enfant. En un clin d'œil, il sut qu'elle était simplement mais bien vêtue, souple, gracieuse et belle. Il tressaillit, son regard prit une chaude acuité. La passante le considéra, lui adressa vaguement une muette interrogation, puis laissa aller à lui un sourire tristement amical.

« Vous êtes belle comme l'Espérance », fit-il.

Elle répliqua : « Dites plutôt comme le Désir. »

En causant, il l'accompagna.

« Je ne veux rien de vous, sachez-le bien, ajouta la jeune femme ; votre figure me plaît, le son de votre voix aussi ; causons, si vous voulez. Je puis même vous offrir le thé chez moi ; vous partirez, après une bonne poignée de main ; ce sera tout ! »

II

Elle demeurait dans un quartier discret et tranquille. Après avoir gravi les quatre ou cinq marches qui donnent accès aux maisons anglaises, il entra dans le petit parloir du rez-de-chaussée. Un guéridon, des meubles de bon goût, quelques tapisseries, des tableaux religieux. Une vieille servante apporta le thé.

La jeune femme regardait Jacquelin avec une curiosité bienveillante, mais sans provocation

aucune. Elle lui faisait très doucement des questions sur son passé, sa famille, lui demandant avec insistance mille détails, mille puérités même, et l'écoutant, avec une sorte de tendre et sérieux intérêt, raconter des histoires, des folies enfantines, les chansons dont sa mère l'avait bercé, les étranges visions qui avaient hanté ses premiers rêves ; comment le soir son père le faisait jadis sauter sur ses genoux, le couchait dans un petit lit de fer à pommes d'or, et l'endormait au sein d'une histoire fantastique ; puis comment il avait été une fois très gravement malade, et s'était réveillé entre ses parents, qui, tout en lui souriant, pleuraient d'angoisse, pendant que sa petite sœur courait et chantait dans la chambre voisine, comme si elle avait eu les ailes et l'âme d'un oiseau.

« Ainsi vous avez une famille qui vous adore et que vous aimez ! » dit la jeune femme, quand il se tut après les mille bavardages sollicités par elle.

Il y eut un silence ; elle semblait rêveuse et inquiète.

Elle se leva.

« Adieu ! reprit-elle tranquillement ; si vous aviez été malheureux, je vous aurais proposé... Mais je vais vous sembler folle. Eh bien oui ! je vous aurais proposé, quelque étrange et invraisemblable que cela puisse vous paraître, d'en finir ensemble, ici, ce soir. Nous nous serions aimés là-bas, autre part, je ne sais où, très loin. Mais vous ne comprenez pas, peut-être parce que vous êtes Français. Adieu ! »

Et, comme il allait partir, plein d'une stupeur mal dissimulée :

« Voulez-vous que je vous embrasse ? » fit-elle.

Elle l'embrassa sur le front, simplement, avec une sérénité grave.

Puis :

« Au fait, dites-moi où vous demeurez ; je vous enverrai une fleur ou un livre, un jour que je penserai à vous. »

III

Il s'en alla, songeur ; et, en vrai Parisien, il crut avoir été mystifié. Il eut un doute, puis un éclat de rire, rentra accablé de fatigue, dormit sans rêver, et le lendemain pensa à autre chose.

Un mois plus tard, il reçut une belle pensée de velours sombre dans une lettre où il lut ces mots :

« Vous êtes un de ceux que j'aurais pu aimer et dont j'aurais pu être aimée, n'est-ce pas ? Vous m'avez donné une heure de votre vie, et, ma folie, vous l'avez excusée. Je vous envoie cette fleur, car je me décide à m'en aller de ce monde, cette nuit, toute seule. C'est ma faute ; j'ai mal choisi, je suis abandonnée. Je ne sais pourquoi je voudrais que vous pleuriez en lisant ceci. Adieu, ami ! vivez heureux. Si les morts peuvent quelque chose pour les vivants, je vous promets de ne vous point oublier. »

Un quart d'heure après avoir lu ce billet, Jacquelin entra dans le petit parloir orné de

tableaux religieux. Elle était réellement morte. Il se pencha sur elle, baisa ses lèvres décolorées, et pleura.

Une vraie Française

I

Claire était charmante, mais n'était pas facile à marier. Elle ne représentait pas ce que les gens sérieux appellent « un bon parti ».

Certes, on appréciait, dès le premier abord, et toujours davantage, sa grâce naturelle et sa gaieté cordiale, la douceur de ses fins cheveux cendrés, la musique légère de sa voix si fraîche, et l'expression profonde de ses yeux, tantôt gris, tantôt bleus, de ses tendres yeux « couleur du temps », comme l'oiseau des contes de fées. Mais ces choses-là ne sont pas ce qu'à Paris, de nos jours, on prise le plus particulièrement dans une fille à marier ; et même elles inquiètent les esprits timorés, surtout quand rien de solide ne les fait valoir.

Claire n'avait, pour ainsi dire, pas de dot. Elle

ne devait apporter en ménage qu'une modeste rente, dont le chiffre n'était pas certain ; et les espérances pécuniaires brillaient par leur absence. Son père, M. Albe, le plus honnête homme du monde et le plus intelligent, n'offrait malheureusement aucune garantie positive. Il mêlait à toutes ses entreprises une telle dose de passion, de chimère et de désintéressement, que, tous comptes faits, il n'en tirait jamais de gros bénéfices. Architecte de talent, il avait eu assez vite une belle clientèle. Cela n'avait pas suffi à son vaste et ardent cerveau. Sollicité tour à tour par toutes les sciences et tous les arts, il s'était lancé éperdument à la recherche de vérités neuves et de trésors inexplorés. Il n'avait pris la peine de conserver pour clients que ses amis. Pour ceux-là, il travaillait avec acharnement, recommençant parfois tel ouvrage dont il n'était pas satisfait, et y perdant alors plus qu'il n'y gagnait.

« C'est un original, c'est un artiste, un inventeur ! » disaient, avec un sourire de supériorité, les gens incapables de rien inventer, mais habiles à exploiter tout.

Être le gendre d'un tel beau-père, il n'y avait pas là de quoi tenter les jeunes messieurs à moustaches retroussées ou à barbe pointue, en quête d'une situation avantageuse.

Et cela désolait M^{me} Albe, petite femme brune aux traits réguliers, à l'esprit net, une Flamande de race castillane, qui mettait tout l'ordre possible dans l'aventureuse existence de son mari.

L'avenir de sa fille était sa préoccupation continuelle.

Son fils Jules, un gamin de onze ans, lui donnait peu d'inquiétude. Il tenait d'elle, et très certainement il saurait se débrouiller plus tard.

Mais Claire tenait du père ; et elle venait d'entrer dans sa vingtième année.

Pour la bien marier, il ne fallait pas perdre de temps.

Ce fut donc une grande joie pour cette mère anxieuse, quand elle sut que Philippe Saville pensait à Claire.

M^{me} Albe le guettait depuis longtemps, l'excellent jeune homme ; et pour l'amener à se

déclarer, elle avait usé d'une admirable diplomatie féminine, sans compromettre aucunement sa fille, avec qui elle avait cru devoir garder une parfaite discrétion.

II

Philippe Saville avait vingt-huit ans. D'une taille un peu au-dessus de la moyenne, le visage allongé entre de courts favoris châains, il avait l'air grave sans affectation ; et s'il ne visait ni à l'éclat ni à l'élégance, il était absolument correct. Depuis deux ans, depuis la mort de son père, Arthur Saville, un Américain de Philadelphie venu tout jeune à Paris et marié à une Française, il se trouvait à la tête d'une importante maison de commission, dont il avait su maintenir et même augmenter le chiffre d'affaires. Sa fortune était donc fort respectable déjà, sans compter ce que lui laisseraient sa mère et son grand-père maternel. Et puis, selon toute probabilité, il multiplierait rapidement ses capitaux, car il ne se

plaisait qu'au travail, n'aimait de la vie que le substantiel, dédaignant les hors-d'œuvre et les friandises du dessert.

L'hiver précédent, il avait rencontré Claire chez des amis communs, à des bals, à des soirées intimes. Elle fit alors sur lui, sans y prendre garde, une impression profonde. Après un voyage commercial au-delà de l'Atlantique, il eut plusieurs occasions de la revoir. Se trouvant assez riche pour deux, il n'hésita plus. Sa mère, qui l'adorait, désirait vivement le marier, et il obtint d'elle un consentement rapide. Le grand-papa Rambour se montra moins accommodant. Il rêvait pour son petit-fils une alliance plus fortunée. Il accepta cependant de faire la demande officielle. Mais d'abord, pour ne point l'exposer à un échec, M^{me} Saville pressentit prudemment M^{me} Albe. Elle la trouva fort bien disposée ; et toutes deux s'entendirent pour donner aux jeunes gens le loisir de se mieux connaître.

Claire, lorsqu'elle apprit les sentiments du jeune homme, en fut sincèrement surprise. Il

s'était toujours tenu à l'écart. Assurément, il ne lui déplaisait pas. Mais pourrait-elle l'aimer ? Une fille sans dot est toujours flattée d'être recherchée par un jeune homme riche. Elle éprouva donc pour lui une certaine reconnaissance, qui vraisemblablement se transformerait en affection.

III

Septembre finissait. Tout le monde était revenu de la mer, de la source ou de la montagne.

Avec l'automne, recommençait autour de Paris la vie de château. La belle M^{me} de Raive, que l'on appelait toujours ainsi malgré ses cheveux gris poudrés à blanc, s'était installée, comme d'habitude, dans son domaine des Cloziers, où elle restait chaque année jusqu'au milieu de décembre. Veuve d'un agent de change et remariée avec un ancien préfet visant à la députation, elle recevait beaucoup. Elle

connaissait de longue date et voyait intimement M^{me} Albe, une amie d'enfance, et aussi M^{me} Saville. Elle se fit un plaisir de favoriser leurs projets. Dans ce but, elle invita les deux familles à passer en même temps quelques jours aux Cloziers.

Le grand-père Rambour fut du voyage. Il avait tenu à en être, ce vieux Normand de Paris, aux pommettes toujours roses sous ses rides en éventail, aux lèvres minces sur une mâchoire énorme, aux yeux d'eau de mer clairs comme les yeux d'un chien danois. Il ne voulait pas avoir pour belle-petite-fille une écervelée, une gâcheuse, une poupée ne sachant ni le prix du temps ni la *valure* de l'argent (il prononçait *valure* pour valeur, sa voix étant aussi aiguë que son regard).

Les voyageurs se rencontrèrent à la gare et montèrent dans le même compartiment. En apercevant le jeune homme, Claire avait eu un moment d'émotion. Elle se remit rapidement, devinant en lui une émotion plus vive encore, et la timidité, l'embarras d'un travailleur peu

mondain, peu féministe, qui aimait sans être sûr de plaire. À tort ou à raison, elle se sentit tout de suite une vague supériorité sur son adorateur, si correct et si fortuné qu'il fût. Cette sensation la mit à l'aise, la rendit gaie, aimable, avec une nuance de bienveillance protectrice. En arrivant aux Cloziers, Philippe, plus amoureux que jamais, se berçait des plus riantes espérances.

Le lendemain, après déjeuner, par un temps doux, sous un ciel légèrement voilé, on partit pour la chasse, les dames en break, les hommes à pied. Rendez-vous était fixé à une demi-lieue du château, dans un coin montueux et boisé du parc. On traversa les larges pelouses de frais velours vert et la rivière sinueuse aux flots limpides, qui prenait sa source dans le domaine. Les piqueurs et les gardes attendaient avec les furets et les chiens. M. de Raive plaça ses invités sous bois, de telle façon que chacun d'eux commandât une issue des terriers. Puis on lâcha les furets, et ces petites bêtes au pelage fauve, au museau fouilleur et carnassier, aux ongles durs et crochus, pénétrèrent dans les trous, d'où l'on vit bientôt fuir les lapins effarés. M. Albe, chasseur adroit et

passionné, s'en donna à cœur joie. Philippe avait accepté un fusil, pour ne pas être autrement que les autres ; mais il restait avec les dames, peu soucieux d'exploits cynégétiques, et faisant discrètement sa cour à Claire.

« C'est fort bien à vous de nous tenir compagnie, lui dit-elle. Il ne faudrait pourtant pas nous sacrifier totalement le plaisir de la chasse.

– Oh ! ce n'est guère un plaisir pour moi, mademoiselle.

– Est-ce bien vrai ?

– Oui. La chasse, comme on l'entend maintenant, me semble une distraction banale, un peu cruelle et un peu lâche.

– Que mon père ne vous entende pas parler ainsi ! Et craignez la vengeance du grand saint Hubert, monsieur Saville !

– Pardon ! je n'ai pas encore eu le temps de prendre goût à ces choses-là. Depuis deux ans, mes loisirs sont rares ; et je commence seulement à respirer. Mais, en vérité, n'y a-t-il pas, dans un tel massacre, un reste de barbarie féodale,

s'accordant mal avec nos idées et nos mœurs ?

– Bah ! interrompit la belle-sœur de M^{me} de Raive, la petite M^{me} Larnac, qui venait de s'arrêter près d'eux, le fusil à la main, en costume de moderne chasseresse : chapeau tyrolien, blouse de drap serrée à la taille, jambières montant jusqu'aux genoux. – Bah ! ne sommes-nous pas dans un siècle de féodalité bourgeoise ? D'ailleurs, ce sont toujours les lapins qui commencent ; et aucune constitution n'a encore proclamé le droit de ces animaux nuisibles, qu'il est méritoire d'exterminer. Abattez-en un, monsieur Saville, ou vous me ferez rougir de ma férocité. »

Philippe consulta Claire du regard.

« Obéissez ! dit-elle en riant. Ce ne sera plus de la barbarie, ce sera de la galanterie. »

Bon gré, mal gré, il suivit M^{me} Larnac, se laissa poster par elle, guetta, tira. Oh ! pas trop mal pour un amateur. Le coup avait porté ; mais, hélas ! au lieu d'un lapin, Philippe avait tué le furet. Il ne savait comment s'excuser. M^{me} de Raive arrangea les choses : le furet, contrairement

à tous ses devoirs, avait chassé pour son propre compte, et s'était attardé à boire le sang d'une victime étranglée, si bien qu'on avait dû le faire débusquer par les chiens. Il avait mérité son sort.

*Qu'il soit donc enseveli,
Le furet du bois joli !*

fredonna M^{me} Larnac, jouant toujours son rôle de chercheuse d'esprit. Elle ajouta :

« Monsieur Saville, vous avez vengé les lapins ! Vous pouvez maintenant aspirer à tout : Chambre, Sénat, ministère. »

Philippe prit le parti de rire avec tout le monde, et répondit qu'il ne voulait même pas être conseiller municipal. Mais il resta inquiet ; et le souvenir du malheureux furet le hantait sans trêve, tandis qu'il s'appliquait à prendre des airs dégagés. Claire l'avait-elle trouvé ridicule ? Elle n'avait rien dit, rien laissé paraître, et gardait une réserve énigmatique.

IV

Pour faire diversion, on alla d'un autre côté chasser le faisan. On traversait à découvert une petite vallée herbeuse, quand on vit venir au grand trot, entre les hauts châtaigniers, deux cavaliers dont l'un portait l'uniforme d'officier d'artillerie.

« Ah ! dit M^{me} de Raive, voici les deux Ramel, l'oncle et le neveu.

– Quels sont ces messieurs ? » demanda le papa Rambour, avec l'âpre curiosité toujours en éveil dans ses yeux.

La châtelaine des Cloziers lui fit en quelques mots leur histoire. M. Gilbert Ramel, l'oncle, était l'avocat bien connu, un avocat artiste, plaidant pour les artistes, assidu aux premières représentations, et qui, avec ses longs favoris flottants, avait l'air d'un capitaine de vaisseau en congé. Ayant perdu coup sur coup sa fille unique et sa femme, il ne s'était pas remarié, quoiqu'il

n'eût guère plus de quarante ans. Il vivait en garçon, et avait reporté toute son affection sur son neveu Henri, dont le père et la mère étaient morts complètement ruinés par des spéculations hasardeuses.

« Bravo ! soyez les bienvenus ! leur dit M. de Raive en s'avançant vers eux. Je vous avais demandé si souvent, et avec si peu de succès, de venir un beau jour nous surprendre, que je n'osais plus compter sur cette aimable surprise.

– Nous en sommes doublement charmés, ajouta M^{me} de Raive avec un empressement sincère.

– Alors, dit M. Gilbert Ramel, nous avons bien fait de nous inviter ! Voilà : Henri est maintenant en garnison à Hautefont ; ma journée était libre, le temps propice ; j'ai quitté Paris dès le matin, j'ai déjeuné là-bas avec le lieutenant, et je vous l'amène. Nous avons fait nos deux lieues tout d'une traite.

– Nous manquons de grosse artillerie, reprit M^{me} de Raive en souriant ; mais si monsieur l'officier veut bien s'accommoder aujourd'hui

d'un simple lefauchoux, il nous fera plaisir. »

Les deux cavaliers mirent pied à terre. Henri prit le fusil d'un garde, et les chasseurs se distribuèrent dans les allées du bois. Les piqueurs rabattaient déjà les faisans, en criant : « Poule ! poule ! » quand c'était une femelle, afin qu'alors on épargnât la bête. L'œil vif, le profil ferme et fin, l'allure souple, la physionomie pleine d'assurance et d'énergie, Henri Ramel n'était pas moins bon tireur que beau cavalier. En quelques minutes, il eut abattu ses deux faisans.

« Ne prenez-vous pas votre revanche ? » dit Claire à Philippe revenu près d'elle.

Philippe comprit qu'il fallait faire oublier le fâcheux incident du furet. Mais il jouait de malheur. Dans sa hâte, il butta contre une racine saillante, et son arme, partant malgré lui, envoya plusieurs grains de plomb dans les mollets d'un garde qui se trouvait à vingt pas.

« Êtes-vous blessé ? dit M^{lle} Albe à Philippe.

– Non ! mais je mériterais une blessure grave. Cela me rendrait peut-être intéressant. Je ne suis

que maladroit. Saint Hubert se venge ; vous aviez raison, mademoiselle. »

Lorsqu'on n'aime pas, on est sans pitié pour qui vous aime. Claire eut subitement une envie folle de chasser, elle aussi.

Elle demanda à M^{me} Larnac son fusil, un vrai bijou, et la façon de s'en servir. Un faisan s'enleva devant elle. Pan ! le coup parût, le coq tomba. Elle eut un cri de joyeux étonnement.

« Si c'est votre coup d'essai, mademoiselle, on ne saurait trop vous en féliciter », dit Henri Ramel en lui apportant la bête.

Philippe, très pâle, semblait avoir été frappé au cœur par le contrecoup.

« Que, diable ! ce militaire vient-il faire ici ? grogna entre ses dents le papa Rambour. Cette chasse est absurde. Nous ne sommes pas des massacreurs, nous ! On aurait pu se voir à l'Opéra-Comique ou à la Comédie-Française. »

Le soir, au salon, Philippe, appelant à lui tout son courage, s'approcha de Claire.

« Monsieur Saville, quel est votre grade dans

la réserve ? lui dit-elle à propos de rien, le regard distrait.

– Mademoiselle, je ne suis pas officier ; je ne suis pas même soldat.

– Comment cela se fait-il ? À quel titre êtes-vous donc dispensé ?

– Mon père était citoyen américain. J’ai gardé sa nationalité, ce qui m’exempte du service militaire en France.

– Pourtant, si nous avons la guerre ?...

– M’y enverriez-vous ?

– Vous pourriez y aller sans cela.

– Même si j’étais marié et père de famille ?

– Monsieur Saville, vous êtes très raisonnable.

– Le serais-je trop, mademoiselle ?

– Non, c’est moi qui ne le suis pas assez. »

Henri Ramel, en ce moment, traversait le salon, cherchant une danseuse. Ses regards rencontrèrent ceux de Claire. Elle tressaillit. Attiré vers elle dans une inconsciente et délicieuse émotion, il vint, l’emmena. Philippe se

sentit abandonné. Le cœur serré, les yeux voilés par une brume de pleurs, il souffrait cruellement.

« Quelle ravissante jeune personne ! » disait à mi-voix M. Gilbert Ramel, qui, debout près de lui, suivait du regard M^{lle} Albe valsant avec le bel officier.

V

Quand Claire se trouva seule avec ses parents dans l'appartement qui leur avait été réservé, elle sentit s'élever en elle une étrange tristesse. Sa mère était soucieuse.

« Qu'as-tu donc eu toute la journée ? dit-elle à Claire. M. Philippe doit prendre de toi une singulière idée. »

Claire, sans pouvoir répondre, tomba sur une chaise et fondit en larmes.

« Voyons ! ne pleure pas ainsi », lui dit son père en la baisant au front.

Elle sanglota plus fort. M^{me} Albe, n'osant la gronder, la regardait d'un air à la fois anxieux et courroucé.

« Il te plaît donc bien peu, ma pauvre Claire ! reprit M. Albe. Parle ! As-tu peur ? Nous ne voulons que ton bonheur, tu le sais bien.

– Père, père, pardon ! je ferai ce que vous me conseillerez de faire.

– Alors, tu ne veux pas de lui ? Réponds ! »

Elle ne répondit pas.

« Claire, dit alors sa mère avec la plus persuasive onction, M. Saville t'aime de tout son cœur. On ne saurait s'y méprendre. S'il a été un peu gauche aujourd'hui, ne lui en fais pas un crime ! Son trouble prouvait son amour. Dieu te garde, ma chère enfant, de ceux qui, en pareil cas, ont toute leur présence d'esprit ! »

Claire restait muette. Elle aussi avait été troublée, mais par un autre que Philippe. Elle était de celles qui aiment, non celui qu'elles intimident, mais celui qui réussit à les intimider.

« Demain, tâche d'être plus aimable ! continua

M^{me} Albe très doucement.

– Oh ! s'écria Claire, que deviendrai-je s'il faut encore passer ici une journée pareille !

– C'est entendu, fit son père. Il n'y a plus qu'à rompre au plus tôt. Nous partirons demain, dès le matin.

– Mais c'est impossible ! dit M^{me} Albe. Nous avons promis de rester ici plusieurs jours.

– Ma chère amie, ce qui est impossible, c'est de tenir notre promesse.

– M^{me} de Raive...

– M^{me} de Raive ne nous en voudra pas. Je vais écrire un mot et bien vite le porter moi-même à la station. Demain, nous recevrons de Paris par dépêche un prétexte pour nous en aller.

– Vous ne ferez pas cela. Claire est une enfant sans expérience. Elle n'a pas eu le temps de se rendre compte... »

M. Albe regarda sa fille. Il vit dans ses yeux une si suppliante reconnaissance, que, sans plus tarder, il écrivit, prit son chapeau et sortit.

VI

Pendant que cette scène avait lieu, Philippe et les siens tenaient conseil de leur côté. Le grand-père n'y alla pas par quatre chemins.

« Philippe, cette demoiselle n'est pas la femme qu'il te faut. Elle ne t'aime pas, elle ne t'aimera jamais. Inutile de rester un jour de plus !

– Mais si Philippe l'aime ? objecta M^{me} Saville.

– Raison de plus pour trancher le mal au plus vite ! Il en souffrira moins.

– C'est juste, grand-père ! dit Philippe en s'efforçant de dominer sa douleur. Mais il faut être poli.

– Parfaitement. Assieds-toi là. Écris. Demande à Paris un télégramme qui nous permette de partir demain, dès la première heure. »

En allant porter la lettre à la gare, Philippe croisa M. Albe qui en revenait : il n'hésita plus.

Le lendemain, les Albe et les Saville prirent le même train. Ils avaient insisté pour que personne ne les reconduisît. Cette fois, ils ne montèrent pas dans le même wagon.

VII

Quand la rupture fut connue, le monde donna tort à Claire. Philippe était convoité par toutes les familles ayant une fille à marier, et Claire était trop jolie pour ne pas avoir soulevé contre elle de nombreuses jalousies. Une respectable matrone, M^{me} Cauvard, la femme du riche industriel, avait entendu leur courte conversation, le soir, dans le salon des Cloziers. Cette bonne âme répéta, à qui voulut l'entendre, comment Claire, aussi folle que M. Albe lui-même, avait reproché à Philippe Saville de rester fidèle à la nationalité paternelle, et de ne pas quitter tout pour se faire soldat. Ce fut contre les Albe un déchaînement général.

Dans une maison où on les exécutait avec une

exquise perfidie, M. Gilbert Ramel, qui avait gardé de Claire un beau souvenir, essaya de les défendre. Alors, on lui conta par le menu tout ce que les mamans se chuchotaient à l'oreille, avec de petites mines ironiques ou de grands airs indignés :

« Étaient-ils assez ridicules, les reproches de cette petite demoiselle à celui qui lui faisait l'honneur de la rechercher ! M. Saville avait cent fois raison de rester citoyen américain. N'était-il pas la seule consolation, la seule espérance de sa pauvre mère ? Et puis, quelle précieuse garantie pour la famille où il entrerait ! Au moins, il ne serait pas obligé, lui, d'aller se faire casser la tête de but en blanc pour le bon plaisir des empereurs ou des républiques ! C'était le prétendu par excellence, le gendre idéal. Il fallait vraiment avoir la cervelle à l'envers, pour le repousser d'aussi sottise façon. La petite Albe ne trouverait plus le moindre époux ; et ce serait pain bénit. »

M. Ramel haussa les épaules, estimant qu'on était fort injuste pour Claire. Il le dit comme il le

pensait. Et il ajouta :

« Elle n'est pas de celles qui coiffent sainte Catherine.

– Seriez-vous amoureux d'elle par aventure ? riposta M^{me} Cauvard qui venait d'entrer, suivie de ses deux grandes filles.

– Pourquoi pas ?

– Alors demandez vite sa main, si vous ne redoutez le sort de M. Saville ; on pourrait vous devancer. »

VIII

Un mot sans importance suffit parfois pour préciser une idée, déterminer un sentiment, transformer une destinée.

Huit jours plus tard, M. Gilbert Ramel demandait Claire en mariage. Il avait vingt ans de plus qu'elle, mais il se croyait capable de rendre heureuse cette belle jeune fille, qui, d'emblée,

l'avait charmé par la grâce de son allure et la franchise de son caractère.

Cette fois encore, Claire, au grand désespoir de sa mère, ne voulut pas entendre parler de mariage. M. Ramel implora la faveur de s'expliquer avec elle, directement, à cœur ouvert, affirmant que, même éconduit, il resterait le fidèle ami de la famille ; car une réponse négative, tout en le désespérant, lui attesterait de nouveau le désintéressement et la loyauté de la jeune fille. Celle-ci l'écouta avec un intérêt sincère, surtout quand, incidemment, il parla de son neveu ; et s'il comprit vite qu'il ne gagnerait pas sa cause, elle mit à le désabuser tant de respectueuse délicatesse, tant de caressante émotion, qu'il la quitta sans amertume, conservant pour elle une pure et profonde sympathie, une gratitude mélancolique et généreuse. Elle lui avait parlé comme elle parlait à son père, avec le même accent de tendresse filiale.

Elle resta triste d'avoir dû désoler un si galant homme, mais à sa tristesse se mêlait une

satisfaction singulière. Il lui semblait, malgré l'in vraisemblance d'une telle imagination, que la démarche de M. Gilbert Ramel l'avait un peu rapprochée du jeune officier, dont la figure énergique et fine restait toujours présente à sa mémoire. Cette nuit-là, elle rêva qu'elle épousait un beau lieutenant d'artillerie, et que ce beau lieutenant devenait général en chef, gagnait des batailles, faisait des conquêtes, signait des traités, relevait la patrie.

Pour oublier sa déconvenue, M. Gilbert Ramel alla passer une journée à Hautefont, auprès de son neveu. Mais rien ne le déridait, il restait morne.

« Décidément, mon oncle, vous n'avez pas votre air naturel aujourd'hui, lui dit Henri après le déjeuner, en allumant un cigare. Que vous est-il arrivé ? Une mésaventure, un malheur ?

– J'ai simplement fait une bêtise. J'ai voulu me marier.

– Vous, mon oncle !

– Moi-même, en personne, mon neveu !

- Avec qui ?
- Avec M^{lle} Claire Albe.
- Vous, avec elle !
- Tu en as l’air suffoqué.
- Vous avez demandé sa main ?
- Oui.
- Mais vous ne l’avez pas obtenue ?
- C’est ce qui me désole.
- Ah ! c’était impossible.
- Quel cri du cœur ! quel soupir de soulagement ! Te voilà enchanté, toi ! Et moi qui venais chercher ici des consolations. Mais, parbleu, à quoi pensais-je ? Je comprends tout, maintenant. C’est pour toi, bandit, qu’on a refusé Philippe Saville et moi-même, hélas ! Comment ne l’ai-je pas deviné plus tôt ? On est toujours plus bête qu’on ne croit.
- Je vous jure, mon oncle...
- Et tu ne m’avais rien dit, hypocrite !
- Dame, je ne savais pas...

– Mauvais garnement ! Quel regard féroce tu as eu tout à l’heure ! Mais tu verras jusqu’où peut aller la magnanimité d’un oncle célibataire. Tâche au moins de mériter ton bonheur ! Je ne te pardonne qu’à cette condition-là. »

IX

Claire donna tout droit dans le piège que lui tendit l’oncle Gilbert, dès sa première visite.

« Excepté vous et moi, lui dit-il, tout le monde se marie. »

Et il lui énuméra plusieurs mariages récemment décidés, entre autres celui de Philippe Saville avec l’aînée des demoiselles Cauvard. Claire ne sourcillait pas.

« Mon neveu, reprit-il, mon neveu lui-même renonce à sa liberté.

– Qui donc épouse-t-il ? balbutia Claire éperdue.

– Vous, mademoiselle ? À moins que vous ne le refusiez comme les autres ! » répondit l'excellent homme parfaitement édifié par l'émotion de la jeune fille.

X

Pour sa pénitence, l'oncle dota magnifiquement le neveu.

Le même jour, à la même heure, à Saint-Sulpice et à Saint-Roch, furent célébrés les deux mariages de Claire Albe avec Henri Ramel et d'Adèle Cauvard avec Philippe Saville. Mariage d'amour et mariage de raison.

« Mon ami, avait dit le grand-papa Rambour à son petit-fils, écoute-moi bien ! Quand tu auras de beaux enfants, une existence régulière et la sympathie des gens honorables, tu finiras par adorer celle à qui tu devras les plus sûrs éléments du bonheur. Alors, plus de passionnette malsaine ! Ce sera l'amour, l'amour vrai, celui

qui crée et qui conserve. Écarte les souvenirs irritants et stériles. C'est la sagesse. M^{lle} Albe voulait du panache. Elle en a. Grand bien lui fasse ! Ce n'était pas ton affaire. À quelque chose malheur est bon. »

Philippe se laissa persuader. Il n'en sentait pas moins que, de son séjour aux Cloziers, une ombre lui resterait toujours dans le cœur. Le papa Rambour sentait cela, lui-même. Il en a gardé une forte rancune à Henri Ramel. Et ce vieillard, naguère si pacifique, est devenu subitement belliqueux. Il réclame la guerre, la grande guerre ! A-t-il donc perdu tout sentiment humain ? Non ! Mais si le jeune officier tombait au champ d'honneur, le bon papa pourrait dire béatement à ses amis et connaissances :

« Pauvre petite M^{me} Ramel ! Voilà ce que c'est que d'épouser un artilleur ! »

Puisse le destin lui refuser cette satisfaction et réaliser le rêve de Claire !

M. Albe, de son côté, ne se gêne pas pour rire avec l'oncle Gilbert du premier prétendu de sa fille.

« Les femmes sont étonnantes, disait-il encore l'autre jour. La mienne voulait absolument pour gendre M. Philippe Saville. Conçoit-on un mari qui ne sait pas même tirer son coup de fusil ? »

II

Contes de France

Le jeune Alexis

Histoire lue dans un manuscrit du XVIII^e siècle

I

Vers la fin du règne de Louis XIV, un incident tragique excita pendant quelques jours la curiosité de la Cour et de la ville. Un magistrat fort connu, âgé d'environ cinquante-cinq ans, M. de Villebéat, fut trouvé mort, un matin, dans sa chambre. Il s'était pendu. Près du cadavre, un billet contenait ces simples mots :

« Je meurs de ma main. »

On se perdit en conjectures sur les causes de ce suicide. Les gens qui avaient connu le défunt, scrutèrent sa vie pour expliquer sa mort. Il courut sur lui mille bruits plus ou moins bizarres. On parla de pertes au jeu, de chagrins de famille, de

désespoir d'amour, de maladie incurable, de scrupules judiciaires, de misanthropie, de fièvre chaude. Bref, le public eut mille explications, mais aucune certitude.

M. de Villebéat avait toujours conservé une tenue strictement respectable, toujours montré un esprit lucide dans un caractère froid. Il s'était marié jeune ; sa femme était morte sans enfant, deux ans après le mariage. Plus tard, on lui avait attribué vaguement une ou deux maîtresses ; il avait laissé dire, ne s'était jamais compromis, et avait profité de ses loisirs pour faire une traduction recommandable de Virgile, d'Horace et de quelques autres poètes de l'Empire romain. Son passé ne donnait aucune prise, la médisance s'y rompait les dents.

M^{me} de Maintenon, fort intriguée par cette catastrophe mystérieuse, voulut savoir le mot de l'énigme. Elle fit demander des explications au lieutenant-général de la police du roi.

Après le conseil des ministres, tandis que le vieux roi était entre les mains des docteurs, M^{me} de Maintenon se retira avec son confesseur dans

ses petits appartements et l'on introduisit le lieutenant de police.

II

« Avez-vous, monsieur, les renseignements que je vous ai fait demander ?

– Que Votre Grâce me pardonne de ne pas avoir prévenu ses désirs ! J'aurais été fort malheureux et fort malavisé si, avec les ressources dont nous disposons, je n'avais eu la clé du mystère.

– Ah ! très bien ; vous pouvez parler, nous ne serons pas interrompus. Je vous écoute.

– Votre Grâce daignera excuser les longueurs du récit, car il faut reprendre les choses d'assez loin. M. de Villebéat avait à son service, il y a dix ans, un laquais fort adroit, nommé Sylvain Vincru. Ce garçon était dévoré de la passion du jeu. Un jour, il emprunta furtivement à son maître une somme ronde qu'il courut hasarder et perdit

net. Le larcin fut découvert. Sylvain se jeta aux pieds de M. de Villebéat, qui fut inexorable, le livra à la justice et le laissa aller aux galères. Là, ce malheureux eut une conduite si exemplaire et montra une si rare intelligence, qu'on lui offrit son pardon et un emploi dans la police. Il accepta, rendit des services et devint un de mes auxiliaires les plus précieux.

« Peut-être espérait-il dès lors trouver ou inventer une occasion de vengeance contre son ancien maître. Quoi qu'il en fût, il lui était réservé de satisfaire pleinement ses rancunes.

« Votre Grâce a-t-elle entendu parler, l'an dernier, de l'assassinat du capitaine de Noisly, au cabaret de la Pomme de Pin ? Le capitaine avait incorporé dans sa compagnie un tout jeune homme, un enfant perdu de Paris, admirablement beau, qu'on nommait Alexis. Il l'avait pris en grande affection, et tous deux menaient une existence indiscretement joyeuse, faisaient ensemble des soupers fins, s'ébattaient à la ville et aux champs, buvaient sans maîtresses et semblaient s'aimer comme jadis Alexandre et

Héphestion.

« Un soir d'hiver, ils allèrent au cabaret. Ils prirent une chambre séparée, burent tête à tête force bouteilles, firent du tapage ; puis le lieu de l'orgie devint absolument silencieux. La nuit s'avancait ; ne les voyant pas sortir, le cabaretier fit enfoncer la porte fermée à clé et trouva le capitaine tué d'un coup de poignard. On s'aperçut que son jeune compagnon était monté, sans être vu, au troisième étage et s'était introduit dans la chambre d'une servante, sous les vêtements de laquelle il avait pu s'échapper sans que personne y prît garde.

« Sylvain fut chargé de retrouver le coupable. Je ne saurais vous dire quelles ruses il employa, mais quatre mois plus tard, il avait découvert Alexis. L'aventure est assez singulière. C'est dans un couvent qu'il arrêta ce jeune criminel. Par des manœuvres d'une audace et d'une adresse incroyables, Alexis, toujours déguisé en fille, avait réussi à se procurer de l'argent, des papiers lui conférant une individualité féminine, et même des protections influentes, dévouées. Au

moment où il fut pris par ce sorcier de Sylvain, il passait pour une orpheline d'une fervente dévotion, portait le costume des novices et allait prononcer des vœux. Je fis comparaître devant moi les deux abbés confesseurs de la communauté et leur épargnai d'autant moins les vertes réprimandes, que je les vis plus rouges et plus embarrassés en ma présence. »

III

M^{me} de Maintenon, à ces mots, fronça le sourcil.

Le Révérend Père, qui se trouvait en tiers dans l'entretien, sourit finement et lui dit :

« De la patience, madame ! Quand on soulève le voile qui cache la vérité, on voit souvent plus de choses qu'on ne voudrait. Ce n'est pas la faute de M. le lieutenant de police. Je désirerais seulement savoir le nom de ce couvent.

– Est-ce bien nécessaire ? repartit l'adroit

courtisan, en souriant aussi. Ma mémoire, je l'avoue, me fait un peu défaut sur ce point. Pour continuer le récit, je renvoyai les abbés sans les plus inquiéter. Alexis était sous les verrous. La justice fut saisie de l'affaire. C'était fort grave. M. de Villebéat fut désigné pour interroger le prisonnier. Il se transporta par deux fois auprès de lui, et eut avec lui deux longues entrevues sans témoins. Le lendemain Alexis s'évada.

« Sylvain, qui avait fait des prodiges pour opérer la capture, fut tout d'abord exaspéré par cette évasion. Il jura qu'il retrouverait son homme. On soupçonnait un geôlier de corruption ; on ne put cependant ni enivrer, ni faire jaser le drôle. Sylvain était devenu méditatif et sombre. Mais, toutes informations prises, il parut avoir enfin conçu une grande espérance. Il m'assura qu'il comptait m'apporter prochainement des nouvelles qui feraient du bruit, me demanda ce que je pensais du juge qui avait interrogé Alexis, me regarda étrangement quand je lui eus répondu que le magistrat était au-dessus des soupçons, me réclama quelques avances et se mit en campagne.

« Depuis l'évasion d'Alexis, rien n'était changé, en apparence, dans les habitudes de M. de Viilebéat. Cependant, Sylvain s'aperçut bientôt que presque tous les soirs, par la petite porte d'une mesure donnant sur une ruelle déserte et communiquant avec l'hôtel du magistrat, sortait un homme de haute taille, le manteau sur le nez, le chapeau sur les yeux, qui rapidement s'éloignait et disparaissait comme par enchantement. Cet homme mystérieux, il en eut bientôt la certitude, n'était autre que son ancien maître, lequel, dans l'ombre, se rendait par plusieurs détours à un petit logis de la rue des Tourterelles-Sainte-Ursule. Sylvain interrogea les voisins et apprit d'eux qu'en ce logis habitaient un brave vieil homme et une bonne vieille femme avec leur petite-fille, une ravissante demoiselle de vingt ans, qui ne sortait jamais. Un parent venait les voir dans la soirée, disait-on. Ils étaient riches, d'ailleurs, et ne ménageaient pas la dépense.

« Sylvain pénétra un jour dans la maison, habilement grimé en commis marchand d'étoffes. Il réussit à entrevoir la prétendue jeune fille, et,

du premier coup d'œil, reconnut le trop charmant Alexis. Le lendemain, il prit six hommes armés et alla s'embusquer non loin de la discrète habitation. Le visiteur habituel apparut vers neuf heures du soir ; il avait la clé de la porte et entra. Au bout d'une heure, Sylvain crut le moment venu d'entrer à son tour. Il escalada, suivi de ses hommes, le mur d'un petit jardin qui se trouvait derrière les bâtiments. La vieille femme était dans la cuisine, occupée à arranger un plat ; elle fut saisie et bâillonnée en un clin d'œil. Le vieillard, son prétendu mari, descendait l'escalier ; il fut également surpris et traité de la même façon. Pas un cri n'avait révélé la présence de mes gens. Ils montèrent avec précaution au premier étage, et Sylvain s'avança sans bruit. Une porte était entrouverte ; il y glissa ses regards, et voici l'étrange spectacle qu'il aperçut.

IV

« La chambre était décorée à l'antique, de manière à simuler une salle de repas dans une maison romaine. Un ciel étoilé était peint au plafond. Sur les quatre murs, des moulures représentaient une suite de colonnes corinthiennes, entre lesquelles apparaissaient, avec une perspective soigneusement ménagée, de beaux paysages méridionaux. Aux encoignures, se dressaient les statues de Virgile, de Lucain, d'Horace et de Martial. Une table, chargée d'amphores et de mets délicats dans une vaisselle de forme ancienne, occupait le milieu de la pièce. Contre cette table étaient deux lits de festin, disposés à la mode latine. Sur l'un s'accoudait nonchalamment le bel Alexis, en tunique de laine blanche à franges d'or ; les admirables boucles de ses cheveux blonds étaient couronnées de roses. Tels les jeunes affranchis du temps des premiers empereurs. Sur l'autre lit se trouvait M. de Villebéat, également travesti, en toge à bande

pourprée, en sandales, le col et les bras nus ; il se prenait probablement lui-même pour un poète antique, favori d'Apollon et des Muses, de Bacchus et de Jupiter. Ce décor, ces costumes avaient incontestablement plus d'exactitude historique que ceux des théâtres où l'on joue le *Britannicus* de M. Racine.

« Les convives étaient en train de faire une libation au dieu Pan ; ils paraissaient s'abandonner à la plus douce volupté. Sylvain, en s'avancant pour mieux voir, trébucha assez lourdement contre un défaut du parquet. Les deux Romains se dressèrent inquiets. Sylvain appela ses hommes ; tous se précipitèrent. Alexis et son hôte, stupéfaits, se rendirent sans même essayer de se défendre. On leur fit revêtir des habits plus modernes, plus décents. M. de Villebéat offrit tout bas à Sylvain une fortune considérable s'il voulait lâcher sa proie. Sylvain ne daigna pas répondre. Un carrosse attendait dans une rue voisine ; on y mit les prisonniers. Ils me furent amenés. Quand ils parurent, je demandai au jeune homme s'il avouait être le meurtrier du capitaine de Noisly. Il ne répondit pas. Je le confrontai

avec plusieurs témoins qui le reconnurent tous.

« Il était impossible de conserver le moindre doute. Je le fis mettre au secret. M. de Villebéat regardait, écoutait, blême, affaissé, anéanti.

V

« – Pourrez-vous maintenant m'expliquer, monsieur, lui demandai-je, le singulier rôle que vous avez joué dans cette affaire ?

« Il fit un effort pour répondre :

« – C'est... c'est une folie... bégaya-t-il.

« – Une folie d'antiquaire, une folie latine ! ajoutai-je. Vous êtes libre, du reste, monsieur ; je vais vous faire reconduire à votre hôtel, où vous voudrez bien toutefois vous tenir à la disposition de la justice.

« Il ne répliqua rien. Je le fis escorter jusque chez lui, et l'on prit des dispositions pour qu'il ne pût disparaître. Le lendemain, comme vous

savez, on le trouva mort dans sa chambre.

« Je ne crois pas, madame, devoir ajouter le moindre commentaire à ce simple exposé des faits. Il est évident que M. de Villebéat avait perdu l'esprit. Le clergé ne s'est pas opposé à ce qu'il fût enterré en lieu saint. »

Le narrateur se tut ; il y eut un silence.

« Les hommes les plus graves, fit enfin la marquise, ont souvent d'étranges manies. J'ai vu M. de Villebéat plusieurs fois ; il paraissait intelligent, méditatif, presque austère. Il est devenu fou, sans doute, absolument fou, monsieur. Ces décors, ces costumes romains, c'est de la folie pure.

– De la folie pure ! c'est beaucoup dire ; mais certainement sa raison était troublée. Il avait eu le tort de trop s'adonner à la littérature romaine ; elle est parfois très capiteuse, très dangereuse, même pour un magistrat.

– Certes, ajouta le Révérend Père avec toute sa gravité ecclésiastique, il eût mieux fait de chanter : *Turris eburnea !* que : *Formose puer !*

– Votre Grâce, reprit le lieutenant de police en s’adressant à la marquise, daignera-t-elle m’indiquer ce qu’il convient de faire du prisonnier qui nous reste ?

– Cet Alexis ?

– Lui-même.

– Il faut le mettre à la Bastille et étouffer l’affaire ; nous n’aimons pas les scandales. »

Alexis fut donc enfermé dans la célèbre prison de la porte Saint-Antoine. On l’y oubliâ vite. Le manuscrit auquel nous avons emprunté les éléments de ce récit, prétend que bientôt, sous la Régence, il parvint à en sortir. Il se serait même, paraît-il, insinué, à force d’intrigues, dans les bonnes grâces du cardinal Dubois ; et, doté d’une grasse abbaye, il serait mort vieux, dans les ordres, en parfaite odeur de sainteté.

Nouvelle manière de coller les timbres-poste

I

Bien des gens vont chercher bien loin des mœurs extraordinaires et d'originales aventures. Ils ont tort. Si l'imprévu habite quelque part, c'est dans nos murs. De tous les points du globe terrestre très certainement, et très probablement de tous les points de tous les autres globes, Paris est l'endroit le plus étrange, non seulement pour les étrangers, mais pour ses habitants eux-mêmes, pour ses propres fils et ses propres filles.

Je le dis ; je le prouve.

II

Voici le fait. La semaine dernière, en plein jour, en pleine capitale de la civilisation, en

pleine place de la Bourse, il m'a été donné d'assister à un spectacle inouï, à un spectacle insensé, à un spectacle impossible, à un spectacle abracadabrant, à un spectacle aussi modernement bizarre que bizarrement féodal.

Devant le bureau de poste de la dite place de la Bourse, étaient arrêtées deux femmes, l'une vieille et l'autre jeune, l'une grande et l'autre petite, l'une présentant un profil aquilin accentué en casse-noisette et l'autre offrant une bonne grosse figure moutonnaire, l'une portant avec une raideur aristocratique sa toilette riche mais de mauvais goût et l'autre gracieusement habillée d'une humble robe laine et coton, toutes deux facilement reconnaissables, à leur type exotique et à leur tournure spéciale, pour relever d'une nationalité autre que la nationalité française, celle-là devant être de toute évidence une noble dame supérieurement titrée ou rentée, et celle-ci sa femme de chambre ou sa fille de compagnie.

III

La grande vieille se tenait en face de la petite jeune, des timbres-poste dans la main droite et des lettres dans la main gauche. La grande vieille prenait délicatement un timbre entre le pouce et l'index, puis l'élevait à la hauteur des lèvres de la petite jeune. La petite jeune tirait respectueusement la langue. La grande vieille humectait le timbre en le passant sur cette langue, et collait ensuite le timbre, ainsi humecté, à l'angle d'une enveloppe cachetée d'un large cachet de cire rouge.

Je m'arrêtai, ébahi, béant, n'en croyant pas mes yeux, qui s'écarquillaient en larges points d'interrogation.

Le même manège recommença, une fois, deux fois, trois fois. La grande vieille levait chaque fois le timbre exactement à la même hauteur, par un geste exactement pareil. La petite jeune tirait régulièrement une semblable longueur de langue. Puis le timbre redescendait, avec un mouvement

identique, de la langue à la lettre.

Les deux travailleuses, la travailleuse active et la travailleuse passive, semblaient faire naturellement la chose la plus naturelle du monde, l'une en salivant, l'autre en collant. Elles opéraient comme chez elles, à huis-clos. Les regards ne les gênaient pas, ne les intimidaient nullement, ne les arrêtaient en aucune façon.

IV

Je m'approchai pour mieux voir.

Il me prit une folle et perverse envie de faire tirer la langue à la grande vieille et de faire humecter un timbre par la petite jeune. Mais elles ne m'honorèrent pas de la moindre attention. Je ne semblais point exister ; nul ne semblait exister pour elles. L'opération continua devant moi, à mon nez, à ma barbe, sérieusement, très sérieusement, aussi sérieusement que possible.

On eût dit qu'elles accomplissaient un devoir,

qu'elles remplissaient une fonction. Elles étaient imperturbables.

J'aurais bien voulu adresser la parole à madame ou à mademoiselle. Ma curiosité aurait bien eu cette impudence. Mais j'avais peur de les déranger.

Je les aurais bien pincées au-dessus du coude, pour voir si elles étaient réellement des femmes vivantes et non des mirages ou des machines. Mais je craignais d'être alors pincé moi-même en retour par quelque ressort imprévu, ou d'être emporté subitement par ces fées au fond de quelque royaume fantastique.

Et puis, faut-il tout dire ?

Oui.

Eh bien ! quand l'exercice recommençait, j'espérais toujours que la petite jeune avalerait le timbre ou qu'elle mordrait les doigts de la grande vieille. Et cette espérance impie me clouait au sol ; et je restais là, attentif, immuable, de plus en plus ébahi, béant, écarquillé.

V

Je fus déçu. C'est singulier. Mais je dois l'avouer, je fus pleinement déçu. Vous ne le croyez pas ? C'est pourtant la vérité. Il n'y eut pas le moindre timbre avalé, pas le moindre doigt mordu.

Quand les sept ou huit lettres eurent été affranchies par le procédé décrit, la grande vieille les donna à la petite jeune, qui les jeta dans la boîte.

Puis, la tête haute, le regard souverainement dédaigneux, le cou tendu, les épaules en arrière, le buste en avant, la taille droite et roide, la démarche automatique, avec un bruit de pas sonnante sec sur le trottoir, la grande vieille s'en alla vers la rue Vivienne, escortée à quatre pas par la petite jeune, qui trottait modestement, les yeux baissés, avec toute la componction d'une première communiant.

VI

Je les suivis des yeux, tant que je pus les suivre, et même au-delà.

Chose caractéristique : je n'eus pas l'idée de les suivre autrement, de les suivre pour savoir. Elles me semblaient appartenir à une autre humanité.

Je n'avais pas été le seul témoin de cette scène.

« Est-ce que vous connaissez cette paire de femmes ? dit un vieux monsieur décoré.

– Pas précisément, répondit un beau brun.

Mais je sais ce que c'est. C'est une Anglaise de passage avec sa petite bonne irlandaise.

– Pas du tout ! interrompit un jeune homme orné de favoris roux. C'est une comtesse allemande et la lectrice polonaise qui l'accompagne en tous lieux. »

Et chacun, tirant de son côté, rentra dans le

combat pour l'existence.

Angleterre et Irlande, Allemagne et Pologne ?
Je ne sais vraiment à laquelle des deux hypothèses m'arrêter. L'une n'est pas plus invraisemblable que l'autre, n'est-ce pas ?

Si ça vous amuse, devinez.

Le Beaumarchais, 24 avril 1881¹.

¹ Nous prenons soin de dater cette petite étude, faite exactement d'après nature : on l'a imitée et exploitée avec succès.

La veillée

L'été aux yeux bleus, l'été aux cheveux blonds et aux lèvres chanteuses, l'été couronné de rouges coquelicots, s'est envolé bien loin, bien loin, par delà les prés, par delà les monts, par delà les mers, sur son char léger comme un nid et qu'emportent deux fines hirondelles.

Les dahlias se sont fanés ; on a rentré le regain ; on a cueilli et mis au pressoir les grappes de la vendange. Le chaume a crié sous les guêtres du chasseur. La terre a laissé tomber sa joyeuse robe verte et s'est vêtue de brun. Et l'automne s'est endormi au fond des bois, sur un lit de feuilles mortes.

Sous le ciel gris, sous le ciel sombre, le jour a rapetissé, rapetissé de plus en plus, comme un bûcheron qui, à chaque pas, se courbe plus bas, et plus bas encore, sous la pesanteur de son fardeau.

Les granges sont pleines, les champs sont nus.

Dans l'étable chaude, les bestiaux ruminent ; et dans l'air froid de la forêt dépouillée, sur la cime des arbres maigres, les corbeaux noirs saluent de leurs croassements l'Hiver, le rude vieillard à la chevelure blanche qui, lentement, paraît à l'horizon, et qui descend vers la plaine en soufflant dans ses doigts.

C'est le temps des longues veillées. La vallée est blanche de neige ; la vallée est blanche comme une tombe. La nuit, cette immense chauve-souris, s'en va plus tard et revient plus tôt ; elle étend ses ailes sur la campagne, et il semble que ses grandes et lourdes ailes d'ombre soient devenues plus larges et plus épaisses.

La flamme voltige, rit et bavarde sur les fagots secs. C'est la saison du foyer, et voici le soir venu. La lampe s'allume, les ombres dansent sur les murailles.

Quoique la saison soit dure, les hommes se sont levés de bonne heure, et toute la journée ils ont travaillé dans la grange, dans le grenier, dans la petite cour du fond. Ils ont soupé, ils se sont couchés las. Dans la chambre de derrière, les

femmes se sont assises en rond ; des voisines sont arrivées ; on cause à la lueur de la lampe rougeâtre et fumeuse. Les grand-mères racontent des histoires. Les quenouilles sont garnies, les rouets tournent, et le vieil Hiver, qui aime les veillées et les contes, s'arrête au dehors, s'accoude à la croisée, dans le noir et le froid des ténèbres, regarde vaguement la flamme monter et descendre dans l'âtre, sous le grand manteau de la cheminée, et écoute les éternelles histoires d'amour, de fées ou de fantômes, que les aïeules ridées répètent aux filles naïves.

Les histoires sont douces parfois et parfois terribles. On rit et l'on a peur. Et l'on est heureuse de rire, et l'on est contente d'avoir peur. Les fillettes expérimentées écoutent avidement comment il faut faire, à la Noël, pour savoir si on sera mariée dans l'année, et comment il faut faire, à Pâques-Fleuries, pour savoir avec qui l'on sera mariée. Il vient un silence. Le Souvenir tisonne le cœur à moitié refroidi des pauvres vieilles, et l'Espérance chatouille et fait rougir les vierges potelées. La Jeannette ou la Gothon ouvre un vieux paroissien et lit un chapitre de la Passion de

Notre Seigneur Jésus-Christ. Puis les histoires reprennent. C'est la Belle-aux-Cheveux-d'Or ou le Bonhomme-Misère ; c'est le fantôme blanc du château des Aigues ou la fée Coloquinte. Une voix fraîche demande ce que c'est qu'un gnome, et le grillon chante dans un coin, et une voix chevrotante ajoute que le grillon est fée, que le grillon est peut-être un gnome. Lisa prétend qu'elle aime mieux les sylphes ; la mère Miche dit qu'elle a vu jadis des farfadets, quand elle était enceinte de son fils Jean, qui a été amputé et a péri pendant la guerre contre les Prussiens.

La guerre ! on parle alors de la guerre, et des trahisons des généraux, et des petits mobiles qui sont morts de froid à Paris ou dans les montagnes de l'Est ; on parle de la rançon, de la revanche ; on cite des noms, on maudit les méchants et l'on bénit les bonnes gens de Suisse qui ont si bien accueilli et si bien soigné nos pauvres soldats en déroute. La mère Miche dit que les malheurs ont été pires qu'en mil huit cent quatorze, et que si l'on avait encore pareille infortune, le pays ne s'en relèverait pas.

Une bête s'éveille et mugit dans l'étable ; une fille sort et va voir. On se tait. Denise fredonne. Lisa lui dit de chanter ; et elle chante, tout en filant, un beau cantique de première communion. On lui demande alors une chanson gaie. Elle n'en sait pas, dit-elle.

« Et celles que René t'a apprises ? » lui insinue tout bas la petite Aline.

Denise rougit, mais reste muette. C'est sa grand-tante Ursule, une grand-tante de quatre-vingt-dix ans, qui lui souffle :

Il faut de la coquetterie ;

L'amour, oui, l'amour veut cela.

Par ce moyen femme jolie

Toujours, oui, toujours règnera.

La chanson en reste là ; le vent hurle, la neige tombe ; la mère Miche s'endort sur sa quenouille et ronfle. On la réveille, elle se rendort. Les fillettes parlent un instant de l'amoureux infidèle

qui trompa sa fiancée pour épouser une veuve et fut transformé en loup blanc la nuit de ses noces. L'une dit que ce n'est pas vrai, et qu'il s'est sauvé en Amérique avec le précieux magot de sa vieille épousée. L'autre soutient la métamorphose. La conversation languit, les yeux s'appesantissent, on ne travaille plus. On se rapproche, on dit du mal de la femme du meunier, qui a jeté un charme à deux garçons du village.

Sur ce, dix heures sonnent.

« Déjà dix heures ! – Maman, réveillez-vous et allons nous mettre au lit ! »

On se lève, on tourne, on range ; les voisines partent. La fermière et ses deux filles restent seules. La cadette ferme soigneusement les rideaux ; l'aînée tire les verrous sur la porte de l'allée. La mère va reposer près de l'époux endormi ; les deux petites paysannes s'agenouillent sur l'étroit tapis, au pied de leur couchette blanche ; elles font tout haut leur prière à l'unisson, s'embrassent et s'endorment.

Ô sainte simplicité, veillées du soir, refrains

naïfs, calme des villages, bonne odeur des fagots, contes toujours les mêmes et toujours amusants, rires francs et honnêtes médisances ! Peut-être valez-vous mieux encore que les propos des valseurs bien gantés et que toutes les représentations du grand Opéra.

Ernest, coiffeur

Cet homme, qui se tient là, sur le pas de sa porte, debout, tête nue, en manches de chemise, entre trois fausses nattes et une figure de cire, c'est Ernest, coiffeur, rue de Corinthe, numéro 13 *bis*.

La rue de Corinthe est une rue montante, qui grimpe, par une pente assez raide, vers la butte Montmartre, et au bout de laquelle, tout là-haut, apparaissait naguère le tronçon de cette tour Malakoff, décapitée après les jours néfastes de 1870-1871.

La rue de Corinthe est une rue presque aussi galante que montante. Pas beaucoup de bruit, point une grande animation dans cette rue. De rares voitures la gravissent au pas. Les hautes maisons noirâtres, à six étages et à quatre ou cinq croisées de façade, s'alignent régulièrement de chaque côté, le long des deux trottoirs. Aux

fenêtres des premiers étages, les rideaux sont doublés de transparents en percaline rose ou jaune, ayant pour embrasses des rubans. Plusieurs hôtels garnis, des crémeries, des étalages de fruitières, un marchand de fleurs naturelles, deux herboristes, une revendeuse, un liquoriste et un coiffeur.

Le coiffeur, c'est Ernest, présentement debout, tête nue, en manches de chemise, entre trois fausses nattes et une figure de cire, sur le pas de la porte de sa boutique. À la lueur du gaz qui brûle, sans verre, au bec d'un simple appareil à deux branches, se détache, formant trois lignes de caractères jaunes, parmi deux fioritures, dont l'une ressemble à une frisure et l'autre à un accroche-cœur, une enseigne mythologique et suave, composée par Ernest lui-même : *Au Boudoir de Vénus*. Ernest, coiffeur, a longtemps hésité, à l'origine, entre Hébé, Aspasia, Pompadour et Vénus. Tel que le berger Paris, c'est à Vénus qu'il a donné la pomme, une petite pomme de rainette à poudre de riz et à houppette, se dévissant par le milieu.

Les italiques jaunes, nées du pinceau d'un peintre primitif, brillent à la lueur du gaz, au-dessus des cheveux touffus du coiffeur. Les majuscules sont charmantes. L'A est bouffant comme une crinoline ; le B, tel qu'un jeune éléphant, projette en avant sa fine et gracieuse petite trompe ; le V, aux ailes ouvertes, semble un oiseau dans le ciel.

Le gaz flambe, rouge et bleu, en dégageant une odeur minérale. Les flacons de brillantine et l'Eau des Sylphes miroitent sur leurs planchettes de verre. Une perruque s'étale en longues boucles sous un globe. Les fausses nattes s'ennuient ; la figure de cire semble fondre, tant son sourire est doux !

Sous cette enseigne mythologique à lettres jaunes, entre ces flacons qui luisent et cette figure de cire au sourire fade, rue de Corinthe, numéro 13 *bis*, à la flamme rouge et bleue du gaz, sur les neuf heures et demie du soir, à quoi songe Ernest, coiffeur, debout sur le pas de sa porte, en manches de chemise et en cheveux noirs touffus ?

Il a l'air mélancolique ; sa figure osseuse est

sombre ; sa moustache semble aussi triste que les fausses nattes de sa devanture. Il regarde vaguement dans la rue nocturne. À quoi songe-t-il ?

– Ernest, coiffeur, réponds-moi, à quoi songes-tu ?

Mais non, ne te dérange pas, ami, tu es bien ainsi ; ne réponds rien. Je devine ton âme à ton visage, et ta préoccupation à ton attitude. Je démêle toutes tes pensées avec le peigne de l'imagination.

Ernest, coiffeur, tu penses aux têtes que tu as coiffées ce soir ; tu y penses, et c'est ce qui fait ta mélancolie...

Le malheureux ! Sous ses cheveux ébouriffés de coiffeur, au fond de sa tête sombre, mille pensées bizarrement provocantes dansent et tourbillonnent ; telle, par un soir pluvieux de décembre, la cohue des masques se trémousse sous les arcades d'un bal du boulevard.

Depuis trois ans Ernest est établi ; depuis trois ans il est marié, et depuis trois ans mélancolique.

Il n'a jamais été beau, quoique vigoureux, et toujours il s'est senti aussi dénué de grâce que dévoré d'ardeurs. Mais jadis il était libre au moins : parfois les nuits d'hiver pour lui se déguisaient en Folies et faisaient sonner à son oreille leur bonnet à grelots ; parfois pour lui les nuits de printemps se couronnaient d'étoiles au fond des bois. Il se grisait jadis de bon cœur une ou deux fois par mois, et alors quelles parties de plaisir ! Quels quadrilles flamboyants sous les ombrages de la *Reine Blanche* ou du *Château Rouge* ! On allait, on sautait, on tournait, et l'on faisait aller, sauter, tourner des demoiselles légères, sans préjugés et sans corsets. Quelle bonne bière on buvait avec les danseuses essoufflées, assises devant les petites tables vertes ! On revenait en barytonnant du mirliton, bras dessus bras dessous, dix ou quinze ensemble, garçons et filles, sur une seule ligne, tenant toute la chaussée ; et vers deux heures du matin, dans une étroite mansarde, Ernest, assis sur le coin d'une malle, jurait à sa danseuse un amour éternel. Le lendemain, il dormait tout debout toute la journée ; il travaillait en rêve. Si

le patron n'était pas content, il cherchait une autre boutique et l'on recommençait à rire.

Mais un jour, jour néfaste, Ernest a fait connaissance avec une femme de chambre de bonne maison. Elle n'était ni toute jeune, ni bien jolie. Comment a-t-elle ensorcelé Ernest ? Mystère ! Elle était tenace, elle avait probablement de fortes économies. Elle rendit le pauvre diable ambitieux, le traîna au pied des autels, et l'établit à son compte. Depuis ce temps, Ernest, coiffeur, a perdu son éclat et sa gaieté. Ses yeux sont ternes, ses cheveux se fanent et sa moustache est devenue hargneuse.

Ce soir, il a coiffé toute une noce du quartier. La mariée était d'une fraîcheur vraiment appétissante ; elle rougissait et riait ; ses yeux avaient des lueurs magnétiques ; dans toute sa petite personne blanche couraient des frissons de plaisir et d'espoir. Ernest, coiffeur, arrangea les fleurs d'oranger dans les cheveux de la fraîche créature, et songea, l'air calme, mais l'âme navrée, que jamais sa moitié n'avait été pareille. Puis, avec résignation, il prit son peigne, son fer

et son chapeau, quitta la noce et s'en fut à la toilette de M^{lle} Athalie Gardénia.

Chez M^{lle} Athalie, Ernest est resté trois quarts d'heure. Il n'en finissait plus. M^{lle} Athalie a tant de cheveux ! Mais ce n'est point cela seulement. Elle ne considère pas les coiffeurs comme des hommes, pas même comme des petits chiens, et ne prend garde à rien devant eux. Elle est belle comme un démon et dédaigneuse comme un ange. Si M^{me} Ernest était seulement un peu jeune, un peu gracieuse, ou du moins un peu aimable, Ernest, coiffeur, ne serait peut-être pas tourmenté par son imagination. Mais M^{me} Ernest est maigre, pointue, jaune, avare et jalouse. Elle a mis au monde une petite créature jaune, maigre et vieillotte comme elle. Tous les dimanches, il faut aller voir la petite fille en nourrice. Toute la semaine, la mère reproche au père de n'avoir d'affection ni pour elle, ni pour son enfant. La bourgeoise ne cesse d'être acariâtre, ne cessant de songer qu'Ernest, coiffeur, doit tous les jours coiffer de jolies femmes. Elle en veut même à la figure de cire qui est en montre. Elle a tenté maintes démarches pour faire entrer l'époux dans

un bureau. Mais il ne sait pas l'orthographe. Elle en deviendra folle, ou le rendra fou.

Ernest, coiffeur, est revenu ce soir tout pensif et a rasé un client. Puis il s'est mis sur le pas de la porte du *Boudoir de Vénus*, entre les trois fausses nattes et la figure de cire ; il a regardé les belles filles s'en aller où il pouvait jadis aller les retrouver. C'est précisément un jour gras, une fête de carnaval. Des bergères fripées, que pavoisent des rubans fanés, descendent le trottoir ; des gamins effrontés, dont la blouse et l'habit dissimulent mal les formes équivoques, semblent reconnaître l'artiste capillaire et le hèlent cavalièrement. Ô souvenirs d'une folle jeunesse !... Mais Ernest est détourné de ses pensées par un éblouissement. M^{lle} Athalie Gardénia vient de filer en voiture. En passant, elle a regardé Ernest comme si elle ne le connaissait pas ; et Ernest a encore les yeux illuminés par cette vision...

Et il restera là, l'air ahuri, le cœur triste comme les trois fausses nattes pendues à un fil, jusqu'à ce que la voix criarde de M^{me} Ernest

vienne lui rappeler qu'il est temps de fermer la boutique. Alors, après avoir aidé son petit apprenti à mettre les volets de clôture, il demandera la permission d'aller au café du coin faire une partie de billard avec son voisin l'herboriste. M^{me} Ernest grognera, l'appellera ivrogne, et Ernest, coiffeur, se glissera tout doucement dehors. Car c'est cette partie de billard quotidienne qui le soutient, qui le fait vivre. Sans cela, il n'aurait plus de cœur à l'existence et se laisserait mourir.

Une heure après il rentrera tout doucement, la joue encore chaude du jeu et du grog américain qu'il s'administre régulièrement chaque soir.

Sa seule consolation, à ce coiffeur marié, c'est cette partie de billard et ce grog américain.

Couche-toi, maintenant, Ernest, mon ami, et tâche de ne pas éveiller ta vertueuse moitié, dont un léger ronflement fait trembler les narines. Surtout ne rêve pas, comme la nuit dernière, que M^{me} Ernest a coupé la tête de M^{lle} Athalie avec un de tes rasoirs, et qu'elle te force, implacable et sanglante, à tresser en savants échafaudages la

chevelure de cette tête coupée, de cette tête aussi belle et aussi épouvantable que celle de la princesse de Lamballe, sur la table du marchand de vin où les Septembriseurs la firent coiffer par un perruquier blême.

Le péché

À Biarritz, par une belle nuit de septembre, sur cette terrasse du vieux Casino d'où l'on domine si bien la vaste et merveilleuse étendue de la mer et de la plage, une élégante société de dames françaises et espagnoles respiraient indolemment la brise tiède encore. Un vieux monsieur, le visage rose avec la barbe et les cheveux blancs, très correct, mais assez libre d'allure sous l'indispensable « smoking », mêlait un peu de gravité mondaine à ce groupe charmant et léger.

On eut vite épuisé les sujets de conversation fournis par l'actualité. Le vieux monsieur blanc et rose fit venir des glaces panachées. Tout en savourant avec délice la fraîcheur fondante du citron ou de la framboise, les dames se lançaient, entre deux petites cuillerées, entre deux mignonnes dégustations, une question ou une réponse en l'air. La femme du préfet se mit à

parler politique, comme une vraie perruche. Une personne mûre, épouse d'un membre de l'Institut, hasarda un brin de philosophie.

Les Espagnoles, qu'ennuyaient ces exercices peu récréatifs, et qui, tout d'abord, avaient longuement discuté le chapitre des chiffons et le chapitre des chapeaux, tournèrent insensiblement la causerie vers les choses de la religion, ou plutôt de la religiosité. Elles racontèrent des légendes, des superstitions, des apparitions. La vision de Bernadette fut passionnément commentée ; on attaqua et on défendit ces statuettes de la Vierge qui paradedent aux piliers des églises d'Espagne, en vêtements de soie et d'or, en parures de perles et de pierreries, telles que de riches et célestes poupées. Puis la confession fut en jeu ; on chercha si telle ou telle liberté est un péché ou non, et comment on peut distinguer un péché véniel d'un péché mortel. On demanda l'avis du vieux monsieur rose et blanc, qui renvoya les dévotes filles d'Ève aux *Contes drolatiques* de Balzac. Et comme ses interlocutrices, un peu lasses, le laissaient discourir à son aise, comme il aimait à parler aux

femmes, surtout à leur parler de lui-même, il finit par leur faire sur le *Péché* une petite conférence intime :

« Le Péché ! ce mot, je l'avoue, n'a plus guère de sens pour moi aujourd'hui, il sonne creux à ma pensée, où il n'évoque aucune idée vive, aucun sentiment direct et actuel, vocable nul, inanimé, aboli, ne répondant à rien de présent, à rien de vrai, mais seulement à des conceptions surannées, à des chimères d'antan, à de vains fantômes nocturnes dès longtemps balayés par la lumière du jour. Il me semble tout à la fois enfantin et vieillot, ecclésiastique et féminin, soit dit sans vous offenser ! Cette fleur vénéneuse, fleur de rêve et fleur du mal, que j'ai vu fleurir jadis, avec une vague odeur d'encens, à la lueur mystique des cierges pâles, dans la pénombre des confessionnaux, elle ne m'apparaît plus, maintenant, que fanée, flétrie, comme une vieille fleur artificielle de coquetterie et de dévotion. Elle n'a plus ni couleur, ni parfum ; elle n'a plus d'âme.

« Peut-on croire au Péché, sans avoir la foi, la foi des enfants, des femmes, des prêtres ?

« Or, je n'ai plus la foi. Il m'arrive de la regretter ; mais que faire ? Ce souffle céleste, cette essence subtile, s'envole pour toujours, lorsque le cœur se brise et que l'esprit s'ouvre. On a beau rappeler à soi le mirage évanoui, il ne revient pas. La vie, hélas ! y perd son élément divin, son charme extatique et ingénu. Heureux le monde privilégié, où l'on peut dire avec conviction, quand on trouve tel plaisir un peu fade : – Quel dommage que ce ne soit pas un Péché !

« Fautes, erreurs, sottises, vilenies et crimes, que de tristesses subsistent et subsisteront toujours autour des vivants ! Mais de Péchés, en ce qui me concerne du moins, jamais plus !

« Si le spectre du Péché ne me dit rien, absolument rien, pour le temps présent ni pour le temps futur, il réveille en moi, d'ailleurs, avec une précision et une intensité singulières, certains souvenirs de ma première jeunesse, certains rayons des belles aurores évanouies, certaines

sensations printanières du familial Éden que j'ai perdu. Oui, dès que ce mot traverse ma pensée, je crois entendre encore la voix de ma petite amie d'enfance, Josette-Marie ; et je retrouve alors jusqu'aux moindres intonations qu'elle mettait à son air favori, à cet air si léger, si finement parisien, dont j'aimais la frivolité inoffensive et gracieuse :

Est-ce un péché d'aimer à rire,

À folâtrer un petit brin ?

Les gens méchants, laissez-les dire !

Votre plaisir fait leur chagrin.

« Pauvre chère petite Josette-Marie ! Elle ne supposait pas, elle ne pouvait pas supposer, que ce fut un si grand crime d'ouvrir son cœur innocent à toutes les allégresses, à toutes les espérances ! Elle ne pécha pas plus que tant de jolies demoiselles devenues de belles dames, à qui la fortune prodigue infatigablement ses plus brillantes faveurs ? Pourquoi donc le destin a-t-il

mis un tel acharnement à la persécuter ? Pourquoi donc lui vinrent, après sa pâle adolescence de Cendrillon parisienne, toutes ces douloureuses épreuves : l'aimé, le fiancé, reconnu indigne d'elle la veille même du jour fixé pour les noces ; – un nouveau mariage accepté par désespérance ; – et les lendemains sans amour vrai, sans bonheur sincère, entre un mari indifférent et des enfants terribles ; – et le vide de l'existence mal dissimulé par les faux plaisirs de la routine mondaine ; – et cette mort prématurée, terminant brutalement les longues heures de maladie implacable et de souffrance sinistre ; – et cette funèbre messe noire, pendant laquelle je me rappelle avoir été hanté par la claire chanson de l'âge heureux : Est-ce un péché ?...

« Parfois il se trouve une autre série de souvenirs, plus lointains et moins tristes, que l'idée du Péché ranime au fond de ma mémoire : rajeuni soudain de quelque quarante ans comme par une baguette magique, tout d'un coup je redeviens l'enfant qui, par un doux soleil matinal d'avril, rêvait jadis sous les grands arbres de Judée fleuris, dans le vert jardin de la pension, en

attendant l'heure sacrée où il allait communier pour la première fois. Quelle douceur et quelle angoisse en cette rêverie merveilleuse ! Quelle fièvre d'attente, quel émoi farouche, quel trouble mystique ! J'allais recevoir le sacrement suprême ; le ciel allait s'ouvrir sur ma tête, Dieu même allait descendre en moi. Et je n'osais penser à rien, je n'osais rien regarder, rien écouter, rien désirer, rien faire, de peur que l'ombre d'un Péché ne vînt, entre l'absolution et l'approche de la sainte table, ternir mon âme tremblante, mon âme purifiée, mon âme toute blanche ! C'était délicieux et terrible. Tout mon être se divinisait, mais avec une appréhension lancinante de commettre, par distraction, par oubli, par infirmité humaine, le plus épouvantable des sacrilèges. Je me sentais au seuil du paradis ; et une minute, une seconde de vertige pouvait me précipiter dans le gouffre de l'enfer béant à mon côté.

« Telle est la sensation poignante du Péché, qui, à certains moments, renaît encore en mon cœur vieilli ; et je ne saurais mieux la comparer qu'à cette friandise chinoise qu'on appelle une

« glace frite », et qui, tout ensemble, vous gèle et vous incendie, ainsi que les boissons américaines à la mode.

« Mais il a une souveraine puissance de rêve et de béatitude, cet élan de l'âme enfantine vers l'infini ! Que les choses raisonnables paraissent froides ensuite ! Avec toutes ses philosophies, tous ses enthousiasmes, toutes ses grandeurs, toutes ses généreuses facultés de progrès, la Révolution n'a pas encore remplacé cela. Et, comme Danton se plaisait à le dire, en fait d'institutions humaines ou divines, on n'abolit sans retour que ce qu'on remplace avantageusement.

« – En fait d'amour aussi ! » soupira la plus belle des dames espagnoles, la brune Asuncion ; puis elle se leva pour le départ, en modulant à mi-voix l'air de la marchande de fleurs :

Tengo dalia,

Clavel y rosa...

Un fantaisiste

Jacques Fère, dont la verve humoristique fit quelque temps sensation dans le journalisme parisien, et qui, tout jeune, disparut si tragiquement, n'a presque rien laissé d'inédit.

Il improvisait au jour le jour ses fantaisies brèves et outrancières ; jamais il n'avait eu le loisir ou la patience d'entreprendre et de poursuivre une œuvre de longue haleine.

Voici un des rares manuscrits qu'on a trouvés dans ses tiroirs. Les circonstances où il mourut donnent à ces pages aventureuses un intérêt particulier.

Fantaisie au fulminate

J'étais dans mon cabinet de travail, occupé à terminer le onzième chant du grand poème

épique que j'intitulerai probablement : *La Madone des Capitulations*, quand mon secrétaire me remit une carte :

FÉLIBIEN FÉLINANTIER

Homme du monde

Membre de plusieurs Cercles ignorants.

« Faites entrer ! » m'écriai-je aussitôt.

Mon secrétaire se hâta d'introduire la personne, et je m'avançai vers le seuil en répétant :

« Entrez donc, mais entrez donc, monsieur Félibien Félinantier ; je n'ai pas l'avantage de vous connaître, et je suis curieux d'apprendre ce qui me procure le plaisir et l'honneur de votre visite. »

Il salua, me regarda rapidement, assura ses lunettes, et s'engloutit dans le fauteuil vert que j'avais roulé jusqu'à lui. Je me rétablis moi-même sur mon siège de cuir, où j'attendis, en

agitant modestement mon coupe-papier, avec toutes les marques d'une attention qui se dispose à être la plus soutenue.

M. Félinantier était un homme de quarante-cinq ans, à la figure étroite et longue, une figure qui semblait avoir été malicieusement tirée, comme un bâton de pâte de guimauve, par un bâtonnier fantastique. Son crâne était chauve, avec des paquets de gazon d'un châtain foncé, se desséchant, ici et là, au-dessus d'une immense oreille droite et d'une oreille gauche qui me faisait l'effet d'être encore plus immense que la droite. Il portait une cravate noire très haute et très roide, avec un tout petit nœud par devant. Le plastron de sa chemise de toile était à plis larges et peu empesés, sous un diamant d'une monture bizarre à la boutonnière unique. Son vêtement noir tenait le milieu entre la redingote et la lévite. Gilet noir, pantalon noir également. Des deux manches supérieures sortaient deux mains longues, osseuses, poilues, comme les pattes d'un gorille ; des deux manches inférieures sortaient deux pieds, d'une taille exactement proportionnelle à celle de l'oreille gauche, et

enchâssés dans des souliers de gros cuir, à double élastique, souliers dont l'un, je ne me rappelle plus lequel, semblait avoir été coupé tout exprès vers le bout, par suite d'une infirmité pédestre de la personne.

J'attendais toujours, en agitant modestement mon coupe-papier, et, pour mieux me recueillir, j'avais baissé les yeux. Je les relevai vivement en entendant le son de la voix de M. Félibien Félinantier, voix sèche, gutturale et sifflante comme celle d'une Anglaise sur le retour.

« Monsieur, me dit-il, vous ne devinez point ce qui m'amène ?

– J'aurai le plaisir de l'apprendre de votre bouche.

– Monsieur, je suis membre circulant d'une Société qui a pour but la propagation du suicide, et je viens vous demander si vous voulez bien en faire partie.

– Comment se fait-il, monsieur, que vous ayez pensé à venir me demander cela, à moi indigne ?

– Monsieur, vous êtes journaliste et poète. En

outré, vous êtes sentimental et nerveux.

– Comment savez-vous cela, monsieur ? Êtes-vous sûr de ne point vous tromper ?

– Monsieur, nous avons notre police.

– Ah !... Et comment fonctionne votre Société ?

– Elle se réunit deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, le jour de Mars et le jour de Vénus. On y étudie les moyens les plus commodes pour passer de vie à trépas ; on y fait des expériences sur la pendaison et les phénomènes sensuels qui l’accompagnent ; on y commente Werther et les passages intéressants de Jean-Jacques Rousseau ; on y récite des vers élégiaques sur le charme du repos éternel, et l’on y fait, en prose académique, l’éloge bien senti du néant. Les partisans de la crémation y apportent quelquefois, en cachette, des sujets sur lesquels on expérimente un nouveau système. On y cherche le moyen de faire descendre le goût du suicide jusque dans l’âme des animaux. Nous avons déjà obtenu plusieurs suicides de singes. Si les bœufs, les veaux, les moutons, les lapins, les

chats et les poulets pouvaient se suicider régulièrement, que de crimes épargnés à l'humanité ! Nous songeons à envoyer une mission en Prusse, pour y remplacer définitivement l'émigration par le suicide. En Angleterre, pays du spleen, naturellement nous aurons aussi des missionnaires. Les hommes se multiplient et croissent, tandis que la terre semble rapetisser. Que voulez-vous ? Le meilleur moyen d'empêcher les gens de se tuer les uns les autres, par persécution, assassinat ou guerre, c'est d'en amener le plus possible à se détruire de leurs propres mains. Mes idées ne sont-elles pas les vôtres, monsieur, et ne trouvez-vous pas que nous sommes dans une voie parfaitement philanthropique ?

– J'aurais besoin, monsieur, d'y réfléchir plus mûrement.

– Monsieur, ajouta mon interlocuteur en tirant de sa poche un petit livre à couverture bleue, je suis l'auteur d'un traité sur les perfectionnements apportés aux divers genres de suicides, sur les sensations suprêmes des divers genres de

suicidés, sur les progrès de l'humanité par le mépris de l'existence, et sur les vastes horizons que l'avenir ouvre aux morts volontaires.

– Vous êtes un homme précieux.

– Mon Dieu, non ! mais j'ai creusé la question. J'aime le suicide, c'est ma partie. Je cours Paris pour assister aux événements ; je passe des nuits entières dans une attente fiévreuse, sur les meilleurs ponts ; j'applaudis avec frénésie quand un héros se précipite, et si ce n'était l'amour de l'art, j'aurais mille fois déjà succombé à la tentation. Voyez-vous, monsieur, le suicide élève singulièrement l'homme. D'abord, si tout le monde se suicidait, on pourrait croire tout le monde immortel...

– Pardon, je ne comprends pas.

– L'homme aurait l'air de ne pouvoir mourir que par sa volonté personnelle.

– Ce n'est pas la même chose.

– Enfin, le suicide nous dérobe à la honte de la vieillesse, à la douleur de la maladie.

– Mais, monsieur...

– Tenez, je veux vous faire juge d’un nouveau procédé d’une simplicité extrême, que je viens d’imaginer pour en finir avec les ennuis de ce monde. On prend...

– Que faites-vous ? m’écriai-je, en le voyant prêt à donner l’exemple.

– Oh ! ne craignez rien ; j’ai toujours sur moi un papier où j’assume toutes les responsabilités. »

Et avant que j’eusse pu le prévenir, l’arrêter et le mettre à la porte, M. Félibien Félinantier avait avalé un paquet de je ne sais quel fulminate, qui soudain éclata dans sa poitrine, envoya sa tête à travers mes carreaux, son tronc dans une tourte qu’un mitron portait sur le trottoir de la rue, sa jambe gauche dans ma bibliothèque et sa jambe droite dans ma cheminée. Les deux bras retombèrent du plafond sur ma chancelière, et l’oreille gauche me donna un si rude soufflet que j’en perdis connaissance.

Exemple trop frappant d’une monomanie trop frénétique !

Singulier appel à l’esprit d’imitation !

Étrange façon d'endoctriner le monde !

Serait-ce donc là, ô nihilistes, la propagande que nous réserve l'avenir ?

Tel est exactement l'article inédit de Jacques Fère.

Pourquoi ne fût-il pas porté, aussitôt fait, à une des feuilles auxquelles collaborait l'auteur ?

À cette question répondent probablement les quelques mots ajoutés par lui en travers de la première page :

« Ne plaisantons pas sur ces choses-là ! Il ne faut badiner ni avec l'amour ni avec la mort. »

On sait dans quelles circonstances, pour une jeune fille dont il ne put obtenir la main et qui épousa un peintre célèbre, Jacques Fère finit par s'envoyer une balle dans le cœur. Pensa-t-il, en se détruisant, à la fantaisie légère et funèbre qu'il avait écrite, puis écartée naguère ?

L'ironie du destin est sévère pour nos badinages.

Sœur Sainte-Ursule

Comment donc, demandai-je, cette charmante jeune femme a-t-elle été amenée à quitter le monde pour se faire sœur de charité ?

Voici ce qui me fut répondu :

L'histoire de sœur Sainte-Ursule est aussi simple que triste.

Sa mère, autrefois demoiselle de magasin chez un mercier du faubourg Saint-Germain, avait, pendant dix ans, dix ans de travail et de privations, économisé quelques milliers de francs. Un garçon épicier flaira l'argent et fit la cour à la petite mercière. Il la promena tous les dimanches dans la campagne en fleur, la rendit folle de lui, et, rencontrant en elle une pudeur et une économie attrayantes, l'épousa.

Il prit un fonds de commerce dans une commune de la banlieue, et y mangea en deux

ans la dot de sa femme. Ils furent forcés de vendre.

Elle se remit en place ; elle venait d'accoucher et il lui restait à peine de quoi payer la nourrice de sa fille. Elle travailla avec acharnement ; elle travailla pour deux, car son mari faisait semblant de chercher de l'occupation, mais ne pouvait rester dans aucune maison. Il passait le temps à se plaindre de la mauvaise chance. Ayant été négociant, il eût cru déroger en s'abaissant à reprendre un emploi. Il se laissait donc nourrir par sa femme. Il se mit à boire et devint brutal. La frêle et chère fillette était la seule consolation de la pauvre mère.

Survint un héritage. Que de plans, que de projets !... Ils s'établirent dans une autre commune suburbaine de meilleure exploitation. Le rêve de l'homme avait longtemps été de se revoir patron.

« Quand j'aurai une boutique à moi, disait-il, je ne boirai plus. »

Quand il eut une boutique à lui, il continua de boire. Il rentrait régulièrement gris, passé minuit.

Il se levait tard, lisait les journaux, déjeunait, filait avec un client qui lui plaisait, et laissait toute la besogne à un garçon et à un apprenti.

Il s'enfonça de plus en plus dans cette vie de paresse, d'égoïsme, de dépravation et d'abrutissement. Il fut jaloux d'un de ses employés. Il s'imagina que ce jeune homme faisait la cour à sa femme. La patronne n'était, hélas ! ni jolie ni coquette. Mais ce fut pour le bourgeois un prétexte à persécutions. Il mit le garçon à la porte, et la pauvre mère eut toutes les peines du monde à faire marcher l'établissement.

Son mari n'avait guère le droit, cependant, d'être rigide. Car, en devenant ivrogne, il était devenu coureur de filles. Et il lui fallait de l'argent, toujours de l'argent !...

Un jour, il faillit tuer sa pâle et courageuse victime. Elle en vint à lui faire une espèce de rente ; et, par des prodiges de diplomatie, elle obtint que ce pilier de mauvais lieux restât le moins possible à la maison.

La petite fille grandissait. La mère la croyait belle. Elle voulut lui donner de l'éducation. Elle

la mit dans un pensionnat. Elle cachait l'argent pour payer les maîtres. Elle vivait pour et par son enfant ; elle rêvait de la marier avec un employé de ministère.

Quand sa chérie eut douze ans, elle trouva moyen de la mettre dans un couvent, à quatre ou cinq lieues de Paris ; elle lui fit apprendre le piano et l'anglais. Le père ne demandait jamais de nouvelles de sa fille ; il la voyait à peine chez eux, de loin en loin ; et elle passait les vacances au couvent. Mais un jour, un client qui avait sa demoiselle au même établissement, s'avisa de le féliciter sur l'éducation que recevait la petite camarade.

« Eh ! eh ! elle prend des leçons particulières, dit-il ; les affaires vont bien, monsieur Vidal. Vous lui donnerez probablement une grosse dot. »

Le père, furieux, fit le soir même une scène épouvantable à sa femme, alla le lendemain arracher lui-même sa fille du couvent, et la ramena avec une ironie hargneuse à la boutique.

Elle avait alors quinze ans ; elle était grande,

point très belle, mais fraîche, décente et assez gracieuse. Elle avait l'air d'une étrangère ; elle était dépaysée, effarouchée. Son père la regardait parfois curieusement. Il fut d'abord un peu gêné par sa présence, mais il se remit bientôt à injurier et même à frapper sa mère devant elle. Elle se jeta tout en pleurs entre eux deux, et fut battue, elle aussi. Les pauvres femmes ne savaient comment faire ; il les surveillait avec une tyrannie diabolique et les obsédait de stupides menaces.

La situation devenait chaque jour plus intolérable. Il rouait de coups la mère et la fille ; il tenait à celle-ci des propos grossiers, quand il rentrait pris de vin. Un vieux gremlin, qui faisait la noce avec lui, lui souffla un jour dans l'oreille cette insinuation :

« Ta femme est embêtante, Vidal, mais ta petite n'est pas mal ; elle se fait, elle se forme. Elle est fraîcheotte, c'est la beauté du diable. À ta place, je laisserais la vieille se tuer au travail, et je lancerais la petite dans le monde. »

Une mauvaise pensée n'est jamais perdue pour

un pareil homme. Un soir, il rentra terriblement ivre et voulut témoigner à sa fille une terrible tendresse. La pauvre enfant, épouvantée, lutta avec l'énergie du désespoir. La mère accourut à ses cris ; elles réussirent à se sauver toutes les deux...

Ni l'une ni l'autre ne revinrent à la maison. M^{me} Vidal mourut de douleur dans l'asile où elle s'était réfugiée ; on eut toutes les peines du monde à soustraire M^{lle} Vidal à la tutelle du père. Enfin, on fit une si belle peur au misérable qu'il ne reparut pas. On l'avait menacé de la justice.

Voilà comment sœur Sainte-Ursule est devenue religieuse. Très bien élevée, très pauvre, ne se sentant pas capable d'être heureuse avec un ouvrier, ni de le rendre heureux, elle s'est retirée au couvent.

Elle avait la vocation !

La foire de Ménilmontant

I

Avez-vous été à la foire de Ménilmontant ? Non, je suppose. Paris est si grand, Ménilmontant est si loin, et tout le monde a tant de choses à faire tous les jours. Eh bien ! vraiment, le spectacle vaut le voyage, et si vous n'avez pas été là-bas, ou plutôt là-haut, dépêchez-vous d'y courir.

Jamais je n'ai vu foire aussi vivante, aussi mouvante, aussi grouillante, aussi étourdissante. Qu'on s'imagine les anciens boulevards extérieurs couverts, sur un parcours de plus d'un kilomètre, de baraques, de boutiques et de curieux !

Il tombait une pluie fine, pénétrante et tiède, quand le hasard, sinon la Providence, m'a gracieusement offert la vue de cette kermesse

parisienne. Sur les trottoirs, sur la chaussée, on pataugeait dans une boue brune et grasse, particulière aux rues et boulevards de notre chère capitale. Mais le brave peuple de Paris n'avait pas été arrêté par si peu de chose. La foule était compacte, et l'on pouvait à peine avancer. Nous barbotions à qui mieux mieux. Les gens hardis se laissaient mouiller avec vaillance. Les délicats manœuvraient avec dextérité le pépin bourgeois, et, à perte de vue, c'était une mer houleuse de parapluies de toutes les couleurs. Un rimeur de tragédies eût cru voir une armée antique monter à l'assaut en faisant la tortue.

L'eau tombait donc sans fin. Mais, bah ! cela n'empêchait point la parade, et de tous les côtés c'étaient des cris, des fanfares, des roulements de tambours, des carillons de cloches, des sifflements de machines à vapeur. Le public riait de tout ; à défaut du soleil, le rire éclairait la fête ; et la fête se déroulait gaiement entre les maisons hautes et sombres, sous un ciel gris et bas qui semblait fondre en larmes.

De tous les côtés on se sentait sollicité, attiré,

provoqué, accaparé. Par qui, par quoi commencer ? Où entrer d'abord ? Que de choses pittoresques, que de paillettes dans la boue, que d'œillades, que de boniments ! Des hommes, des bêtes, des femmes, des masques, des enfants, des inventeurs et des automates, des pierrots et des colombines, des forçats et des gendarmes, Marion Delorme et Hernani d'après Hugo et Devéria, des mannequins, des lutteurs, des queues-rouges, des talons-rouges, des peaux-rouges, du blanc, de la poudre et des mouches, des assassinats, des tableaux vivants, des toiles peintes, des charlatans, des marchands de gaufres et de chaussons aux pommes, des Arabes à burnous, des Indiens à plumes, Nana Sahib et Guillaume Tell, Jeanne d'Arc et la Pompadour, des orgues de Barbarie à la vapeur ou à l'électricité, des dompteurs et des flibustiers, les Pirates de la Savane et Rocambole, des chevaux, des chiens, des singes, tous savants ! et au milieu de tout cela, sous des banderoles flottantes, entre Hoche et Marceau, non loin du président Lincoln, parmi les enseignes rouges, bleues, vertes, jaunes, violettes, tricolores, multicolores, telle qu'une

reine entourée de son cortège, la Fille de Madame Angot, l'éternelle Fille de Madame Angot, avec sa suite de forts de la halle à tresses blanches et de poissardes le poing sur la hanche ! Puis, plus loin, ô miracle ! une autre Fille de Madame Angot, et une autre encore. Madame Angot fait tous les jours des enfants. Napoléon I^{er} l'eût décorée. Mais au fait, non ; car tous ses enfants sont des filles.

II

Ma foi ! je me décide. Me voilà sous une tente où on lutte à main plate. J'entre. À moi les lutteurs ! Je fouille dans ma poche. On refuse mon argent. Les spectateurs ne paient qu'en sortant, s'ils sont contents du spectacle. À la bonne heure ! Sous la toile basse, à double pente, couvrant un assez vaste parallélogramme, sont assis des curieux, sur les épaules desquels d'autres curieux se penchent. Des blouses bleues partout. Beaucoup de gamins, croquant des

choses crues, ricanant, se trémoussant, criant, glapissant. Au milieu, une espèce de rond-point sablé. C'est là qu'a lieu la lutte.

Mais, diable ! il pleut encore sous cette tente. Oui, le sol est détrempe ; on voit luire vaguement des flaques d'eau boueuse. La toile humide, lourde, saturée d'eau comme une éponge, laisse filtrer sur tous les chapeaux et sur toutes les casquettes de grosses gouttes. À des endroits, on dirait une gouttière. Et pas moyen d'ouvrir le plus petit en-tout-cas ! Ce serait d'un mauvais goût suprême. On serait honni, hué, chassé peut-être. Résigne-toi, mon couvre-chef ! Ô mon paletot, résigne-toi ! Vous sécherez plus tard.

Un Hercule, en caleçon pailleté et en maillot blanc, interpelle la galerie et crie :

« Qui veut lutter, qui veut lutter contre Marc-Antoine Triceps ? La lice est ouverte, engageons les paris. »

Un homme en blouse s'avance et se propose. Affaire entendue. En un clin d'œil, il ôte blouse et chemise, et le voici qui se produit, nu jusqu'à la ceinture. Un hurra s'élève : « C'est Bibi !

Vive Bibi ! Bibi vaincra ! »

On parie pour ou contre Bibi. Bibi tend la main à Marc-Antoine Triceps. Ils font un tour sans se perdre des yeux. Chacun se campe dans l'attitude du combat. Ils se joignent, ils se tâtent, ils se frottent. Ils se pétrissent les mains et les bras, en guise de prélude. Ils se saisissent, ils s'empoignent à bras-le-corps. Ils se soulèvent l'un l'autre. Ils se prennent à la tête, au cou, à la ceinture. Ils tombent à genoux, ils se relèvent. Ils sautent sur leurs jambes et se remettent en position. L'attaque recommence, plus vive, plus pressante. Les corps en sueur se tordent, se massent sous les étreintes. Ce sont des feintes, des parades, des fausses chutes, des reprises. Bibi tient Marc-Antoine sous lui, par les épaules. Marc-Antoine se retourne et Bibi le repince. La chair glisse, luit, se ramasse, s'étale, se tend.

Bibi recule jusqu'à la galerie. Puis il fait reculer Triceps. Grands cris ! Bibi tient Marc-Antoine à la renverse, la tête et les jambes pendantes, la poitrine saillante, sur son genou. Il n'a qu'à retirer le genou, et Triceps est vaincu.

Mais il a beau essayer, il ne peut, et Triceps lui glisse entre les bras, comme une couleuvre. Oh ! ils y mettent de l'acharnement, à présent. Ils sont plus las, plus lourds, mais plus terribles. Hardi, Triceps ! Bravo, Bibi ! Hip ! hop ! Triceps est sur le sable.

Tumulte effroyable, clameurs universelles :
« Il a touché ! il a touché ! »

Bibi se rhabille en deux temps, touche, lui, ses dix francs de mise ou de pari, et file victorieusement. Avale quelque chose de chaud, Bibi ! Tu l'as bien mérité.

La lutte est finie ; le défilé de la sortie commence ; on monte de l'intérieur sur les planches des tréteaux, et on redescend à l'extérieur les marches de bois glissantes.

III

Où aller maintenant ? Regardons. Les trois filles Angot se font concurrence. Toute la troupe

s'exhibe sur le balcon de chacun des trois théâtres. Ange Pitou, en pèlerine et en bottes à revers, pose pour le torse et le jabot, à côté d'un Jocrisse soufflant dans un petit fifre noir aux sifflements suraigus, qui vous piquent le tympan comme des coups d'aiguille. Les Muscadins en cravate haute, en frac vert-pomme à longues basques tombantes et effilées, s'avancent, la grosse canne torse au poing, le grand chapeau en arcade sur les yeux, et des cheveux plein le visage. Près d'eux caracolent, sans monture, les hussards d'Augereau, coiffés sur l'oreille de leur petit tonneau. Chœur des conspirateurs, valse à l'orchestre. Passons. Entre les trois filles Angot, mon cœur balance. Je ne veux pas faire de jalouses.

Musée d'anatomie !... Passons encore. Je n'aime pas les squelettes ; vive la crémation !

Cosmorama historique !... Ô Joseph II, ô Henri IV, ô tzar Alexandre ! Je vous connais trop bien. Pas d'histoire ! des histoires, s'il vous plaît.

Ékonoscope moderne ! Fi donc, monsieur l'ékonoscope ! Pourquoi n'avez-vous qu'un seul

K ? Faites-vous si peu de cas de vous-même ? Vous et vos vues à travers un carreau rond, vous avez l'air trop sages ; je cours aux Bayadères d'en face.

Bon ! c'est encore une fille Angot. Encore des incroyables et des hussards à tresses et à petit tonneau. Une fille rousse, environnée d'une toison de gazes blanches, chiffonnées, déchirées par-ci par-là, voltige sur la galerie. Elle fait des ronds de jambe, des pointes, tourne, tourbillonne, et se livre à une foule d'exercices gracieux avec une visible satisfaction. En avant, la musique ! Le tambour bat, le fifre pique, la trompette sonne ; une autre déesse, brune celle-ci, en jupe très courte et très évasée, son maillot rose dessinant une jambe bien cambrée et une cuisse bien arrondie, agite gravement, à toute volée, une cloche aux clairs tintements, et, ce faisant, mord de tout son clavier dentaire dans un large morceau de flan. Je vous envoie un baiser, déesse.

Pénétrons-nous dans la grande ménagerie lozérienne, où règne et gouverne « l'illustre et

intrépide dompteur » ? Il est un peu tard. Allons plus loin.

Mais qu'est-ce qui siffle comme ça ? Sur les planches se lit en grosses lettres cette inscription : « Histoire des bagnes. » Une machine à vapeur est installée sur les tréteaux. Un homme à larges côtelettes noires surveille la vapeur et la foule. La foule regarde et admire. La machine marche, siffle, siffle, siffle, et met en mouvement toute la boutique : l'orgue qui joue la Marche des Contrebandiers de *Carmen*, les petits forçats vêtus de rouge qui se courbent et se redressent entre les roues gigantesques, tels que des singes travestis, et l'homme à côtelettes noires, sévère comme le gouvernement. La vue du bain moralise les populations. On l'espère du moins. De grands tableaux représentent des évasions maritimes, des condamnés suspendus à des échelles de corde, ramant dans une barque, nageant au sein des flots, et des soldats les traquant, les tenant en joue, les exterminant. Aimables visions, poétiques idées !

IV

Voilà qui est bien plus joli. Ce n'était que le baigneur, c'est l'enfer maintenant. Oh ! le beau Diable à sceptre en fourche, à couronne dentée, à large manteau de pourpre brodé de noir ! Et comme il porte au front majestueusement, mais avec amabilité, ses petites cornes dorées ! La musique des parades fait rage ; le tumulte de la cohue augmente. Le Diable ne peut plus se faire entendre. Il se penche, rouge comme une forge, bouche énorme, voix enrouée, sur le public incrédule, étend le bras, ouvre sa main toute grande, replie le pouce dans la paume, et montrant, secouant, promenant en tous sens ses quatre gros doigts velus, avertit les passants que l'entrée en enfer ne coûte que quatre sous, quatre sous, quatre sous ! ! !

Après l'enfer, le ciel. Voici la grotte de Lourdes, transformée en tir aux macarons. Quand on tape dans le noir, la boîte du fond s'ouvre, et une petite fille en costume pastoral apparaît. Au

fond de la cabane est inscrite cette légende, dont les lettres forment un gracieux arc-en-paradis :

« Ouvrez-moi la porte des macarons, des fleurs et des mirlitons ; la bergère vous les apporte. »

Des mirlitons au ciel ! je croyais qu'on y était condamné à la harpe à perpétuité.

Mais il pleut de plus en plus fort, comme chez Nicolet ! Nous voilà tous trempés. Entrons boire, au premier gîte venu, un bon verre de punch, entre ce Lusignan tout flambant, descendu d'une pendule dorée pour jouer *Zaïre*, et ce pauvre Pierrot tout blême, qui exprime d'une façon si expressive sa soif immense.

Allons, mes petits enfants, laissez-moi passer. Quittez, jeunes baladins en sevrage, quittez le joli ruisseau où vous vous êtes assis sans façon sur votre derrière pailleté. Voici un sou pour acheter de la consolation. Et dirigeons-nous vers l'odeur du dîner.

Adieu, filles Angot, forçats, héros, femmes rousses qui faites des pointes, femmes brunes qui

sonnez la cloche en croquant du flan ! Adieu, Hoche ; adieu, ékonoscope humanitaire ; adieu, ciel et enfer ! J'ai hâte de suspendre mon paletot ruisselant à la patère familiale.

Mais vous êtes pittoresques, même et surtout sous la pluie, dans la boue ; et je vous aime, ô saltimbanques du boulevard, ô les plus naïfs et les meilleurs des saltimbanques !

La messe des anges

I

La *Messe des Anges* se dit, comme on le sait, devant le cercueil des petits enfants.

Qui de nous n'y a assisté une fois au moins ? Quand on est jeune, on y vient d'un cœur distrait ; on pense à bien autre chose, en vérité. On s'étonne de ces cérémonies, de ces douleurs, de ces pleurs, de ces sanglots. Tout cela pour un petit être, né d'hier, qui savait à peine parler, et dont le chétif cadavre tient dans une bière à peine plus large qu'une boîte à violon !

Quand on a soi-même un enfant, l'impression est toute différente.

Voici. On rentre chez soi, on trouve une lettre bordée de noir, on lit ces mots si étrangement douloureux : « Vous êtes prié d'assister aux

Convoi, Service et Enterrement de mademoiselle Blanche-Marie, décédée dans sa troisième année, chez ses parents. *Laudate, pueri, Dominum !* » Et ces simples lignes vous émeuvent jusqu'au fond du cœur. Subitement assombri, vous embrassez la chère et tendre fillette qui vous reste, à vous, qui vous sourit, un peu gênée par votre tristesse, et que la mort peut aussi, tout d'un coup, sans motif, irrémédiablement, arracher de vos bras.

Puis, vous allez à la *Messe des Anges*.

II

Au milieu du chœur apparaît le cercueil, tout petit sur de larges supports, et drapé de blanc. La flamme pâle des grands cierges tremble aux quatre coins.

À l'autel, le prêtre va et vient, se tourne et se retourne, joint les mains et s'agenouille, psalmodie un latin nasal et se recueille en des silences mesurés.

Sous les cierges, sept ou huit enfants de chœur, la calotte rouge sur le sommet de la tête, les cheveux plaqués au front, chantent, en faisant chacun leur mouvement machinal, autour d'un grand jeune homme barbu qui marque les temps en levant et en abaissant la main, et qui gourmande ses élèves à voix basse. Des diacres et des sous-diacres, enchâssés dans de grands sacs dorés d'étoffe droite et métallique, suivent de l'œil et copient les mouvements du prêtre.

Un ténor à figure ronde et rasée enfle sa bouche d'harmonie ; les deux autres musiciens, près de lui, regardent avec la plus parfaite indifférence, tantôt les notes noires et blanches perchées çà et là dans les cinq fils des cahiers à musique, tantôt les statues de marbre jauni ou les fresques un peu passées, que semble animer un rayon de soleil irisé par les vitraux.

Dans les stalles de bois luisant, qui encadrent le chœur de leurs deux rangées symétriques, s'échelonnent les proches parents de ce petit cercueil. Là, point de dames ; deux doubles rangs d'habits noirs. Les dames sont dans la nef, un

côté leur en est réservé ; elles sont en grand deuil, courbent la tête, et quelques-unes pleurent. De l'autre côté sont les amis.

Par moment, du fond de l'église, une ombre triste et lente vient se joindre à l'assistance. Les nouveaux venus serrent silencieusement la main des premiers arrivés.

On se murmure un mot à l'oreille :

« De quoi est-elle donc morte ?

– Oh ! ne m'en parlez pas. Les médecins n'ont rien pu faire ; la maladie a été subite, cruelle. Un coup de vent qui souffle une flamme. Il y a huit jours, j'ai vu la chère petite en parfaite santé. Et comme elle était mignonne dans sa robe blanche brodée, avec ses fins cheveux blonds noués d'un ruban bleu ! Sa gaieté rieuse et chantante était pleine d'aurore. Elle disait les mots avec un accent si simple et une si fraîche intensité d'expression, qu'il semblait qu'on les entendît pour la première fois. Les phrases les plus banales, les plus fanées, avaient l'air de reflourir sur ses lèvres ; et quand on jasait avec elle, on se sentait au printemps.

– C’était un charme. Quel bon naturel ! La dernière fois que je l’ai embrassée, elle m’a dit : Monsieur, vous avez un petit garçon. Amenez-le, je l’aimerai bien et nous jouerons ensemble ! Je serai sa maman !

– Regardez le père ! Il a l’air brisé ! »

III

Le père ! il est là, voyez-vous, dans la première stalle du chœur, pâle, les yeux rouges, la figure gonflée. Oui, il a réellement l’air accablé, brisé. Le chapeau à la main, correctement vêtu de noir, se levant et s’asseyant comme les autres au bruit que fait en tombant sur les dalles la hallebarde du suisse, sa douleur est d’autant plus poignante qu’elle est plus correcte et plus éteinte.

Le regard vague, il est tout absorbé par des visions intérieures ; il suit un souvenir, un rêve ; brusquement éveillé, il tressaille, il se demande si

la funèbre réalité qui le ressaisit n'est pas un songe également, s'il est bien là pour son propre compte aujourd'hui, si c'est le deuil de son enfant qu'il mène, et s'il n'est pas venu, comme cela lui est déjà plusieurs fois arrivé, en ami, en étranger, pour un père autre que lui-même, pour un autre enfant que sa petite Marie.

Pendant une semaine, ô la terrible, la longue et lugubre semaine ! il a suivi les progrès incessants de l'implacable maladie. Il a vu, jour par jour, l'âme frêle s'enfuir, insaisissable, du pauvre petit corps martyrisé. Il a vu les médecins pencher leurs cheveux blancs sur le berceau, et se retourner silencieusement vers lui en hochant la tête. Il a guetté, des nuits entières, un signe d'espoir et de renouveau, un regard plus clair, un sourire moins souffrant. Rien ! L'enfant ne se plaignait seulement pas ; elle avait l'expression mystérieusement résignée des innocents qui se sentent emportés du monde et de la vie. En la retrouvant toujours plus faible, toujours plus émaciée, il regardait alors autour de lui, il écoutait, il cherchait qui pouvait maltraiter ainsi sa fille, et ne voyant personne, n'entendant

personne, dans le morne apaisement que l'on fait autour des malades, il se sentait frappé de stupeur, il restait là, sur une chaise, au chevet de l'enfant, sans parole, sans mouvement, la tête lourde, les yeux fixes.

Puis, un matin, tandis que le jour blafard, se glissant à travers volets et rideaux, isolait et atténuait la lueur jaune des lampes, – sans un bruit, sans un mouvement, sans un signe, sans un adieu, elle avait expiré.

De tant d'amour et de bonheur, de tant d'espérance, il n'était resté qu'un petit corps froid, inerte, un visage fermé, où le suprême sourire s'était figé, s'était glacé en des pâleurs d'ivoire. Une fleur flétrie, un parfum envolé ! Et plus de traces de cette frêle existence, sauf dans la douleur, dans le désespoir, hélas ! d'un père et d'une mère.

IV

Toutes ces choses reviennent maintenant,

pendant cette *Messe des Anges*, à l'esprit de cet homme en noir, que vous voyez, le chapeau à la main, debout, dans la première stalle du chœur. Elles reviennent en leurs moindres détails, avec une netteté déchirante, cuisante. Il entend le son d'une voix faible, les sanglots convulsifs des crises, le bruit des pas du médecin qui se rapprochent, le son argentin et mouillé d'une cuiller dans un verre de tisane. Et pourtant, c'est à peine s'il peut admettre que tout cela se soit passé ainsi, que sa fille ait été malade et qu'elle soit morte. Hier, les gens des pompes funèbres sont venus ; hier, on a pris mesure du mince cadavre de Marie ; hier, on l'a habillée et parée pour la tombe ; hier, on l'a déposée dans le cercueil. Mais il doute encore.

Il a dû les commander, les lettres noires ! il a dû en donner la rédaction, chercher et compléter la liste de ses parents, de ses amis, des personnes connues par lui ; il ne voulait pas faire d'impolitesses. Il a dû conférer avec un homme d'affaires pour le cimetière, avec un prêtre pour le service mortuaire. Mais il doute toujours.

En vain le cercueil est là, devant lui, drapé de blanc, au milieu du chœur ; en vain les cierges brûlent, tandis que la musique sourde et pleurante l'enveloppe, le pénètre ; vainement l'assistance en deuil, convoquée par lui, le regarde avec une sympathique tristesse, et vainement il se sent lui-même brisé de douleur : il se refuse toujours, toujours, à concevoir que sa fille soit morte, morte pour ne plus revenir.

C'est qu'aussi les bons moments, qui ont précédé cette semaine sinistre, cette semaine fatale, le reprennent tout d'un coup avec tant de caresse ! Son mariage, les premières entrevues, la robe blanche de la mariée au jour des noces, les chants et les fleurs de l'église, alors parée et rayonnante, le repas du soir autour de la grande table longue, le rubis des vins vieux qui tremble dans le fin cristal aux doigts mal assurés des vieux parents, et la première valse, et les premiers abandons, tout cela revit, réel, distinct, clair, sur le fond sombre de son désespoir. Puis c'est la jeune femme qui se sent devenir mère ; ce sont les soins, les attentions dont chacun l'entoure, l'anxiété et les cris aigus de l'enfantement, le

regard apaisé, triomphal, de la faible accouchée sur la chère petite créature qui vient de sortir d'elle, qui, aveugle encore et presque sans organes, déjà pourtant souffre et vagit, et que l'on consolera, et que l'on aura tant de bonheur à consoler, à rendre heureuse et digne d'amour !

Ensuite passent trois années de contentement, de félicité. Elle voit, elle parle, la chère enfant ! Elle apprend à jaser, à sourire, à aimer. Ô les belles toilettes mignonnes, depuis la longue pelisse blanche des premiers jours jusqu'à la fine jupe écossaise, très élégante, qu'elle portait le mois dernier ! Ô les beaux petits souliers bleus, les beaux petits bonnets à ruches ! Et les premiers joujoux, le mouton qui bêle, le lapin qui joue du tambour, le chemin de fer minuscule où monte et descend la file des wagons de métal léger, aux étroites fenêtres et aux caisses peintes en vert ! Et l'avènement de la poupée, et les joyeux ébats sur le tapis bariolé de la chambre à coucher, et les dînettes sur la chaise haute, à table, entre père et mère ! Et les baisers à la ronde, et les recommandations d'être bien sage et de s'endormir bien tranquillement, à neuf heures,

avec la poupée rose !

Tout ce bonheur-là n'a-t-il été qu'un rêve, une illusion fugitive ?

Le rêve, n'est-ce pas plutôt cet affreux cauchemar de huit jours et cette funèbre cérémonie qui se poursuit, qui s'achève ?

V

Elle s'achève, hélas ! et le doute n'est pas possible. La réalité, c'est la mort, c'est le désespoir. On conduit le père au catafalque, on lui donne le goupillon, et ses jambes fléchissent quand il jette l'eau bénite sur le coffre étroit où gît inanimé ce qu'il aimait le plus au monde. Le défilé commence ; chacun vient serrer la main à l'infortuné qui voudrait être seul. C'est interminable ; et les larmes lui montent aux yeux, quand il voit les femmes, l'une après l'autre, le regarder en pleurant.

On emporte la bière. La voilà hissée sur la

voiture, il n'a pas fallu grand effort ; et voilà cet homme, il y a huit jours le plus heureux des hommes, qui chemine, tête nue sous le ciel gris, le long des rues boueuses, derrière le lent corbillard, dans la pleine conscience de son irrémédiable malheur.

La mère est restée à la maison, affaissée, immobile. Elle pleure, elle prie. On lui parle, mais elle n'écoute pas. Elle a les mains jointes et regarde fixement devant elle. On a peur qu'elle ne meure de cette mort, qu'elle ne suive l'enfant parti. Toutefois, elle se consolera peut-être plus vite et mieux que le père. Elle a la religion. Elle croit à une éternité où l'on retrouve tout ce qu'on a perdu.

Mais lui, lui n'est pas un être de sentiment ; il est un être de raison, il sait. Il a compris dès longtemps que toutes nos visions d'immortalité ne sont que de frêles hypothèses, sinon de pures chimères. Il ne croit plus aux mirages. Allez donc lui dire que madame la Vierge attend là-haut, dans une étoile, les petites filles mortes, et les fait jouer avec l'enfant Jésus en blouse d'or ! Il

sourira tristement. Pour lui, cela n'est pas, cela ne peut pas être.

Sa tête se perd. Le cerveau vide, les yeux vagues, il monte le long chemin pavé qui mène au cimetière. Il se rappelle soudain, dans des lueurs intenses de mémoire, des coïncidences, des réflexions faites jadis ; il se rappelle le pressentiment qui lui serra le cœur, un jour, en voyant un pauvre homme, humblement vêtu, suivre tout seul, à pied, un tout petit, tout petit cercueil, que portaient, en se dandinant sous le poids, deux croque-morts à uniforme noir usé et à chapeau luisant, dont le premier mangeait, chemin faisant, une pomme rouge ; – un tout petit, tout petit cercueil blanc, sur lequel il y avait deux bouquets de violettes d'un sou. Il s'était demandé, alors, ce qu'éprouvait le pauvre homme qui marchait derrière ; et le pauvre homme, aujourd'hui, c'est lui-même. Hélas ! le cortège piétine, bourdonne à sa suite, et les passants se découvrent et s'arrêtent pour voir, comme lui jadis, ce deuil et cette douleur.

Et pourtant il n'arrivera que trop tôt au

cimetière. Pauvre père ! qui donc vous consolera maintenant des amers soucis de la vie ingrate qu'on mène en notre âpre siècle, des luttes acharnées, des fausses amitiés, des calomnies, des vols, des ingrattitudes et des banalités écœurantes ? À quoi bon travailler, à quoi bon gagner de l'argent ou de la gloire, maintenant ? N'êtes-vous pas ruiné, ruiné dans l'âme ?

Il cherche pour quelle fin le destin veut que ces petits enfants, qui nous sont si chers et qui sont si innocents, souffrent et meurent. Et puis, malgré tout, lentement, irrésistiblement, il se prend à penser que pas une parcelle d'amour ne doit se perdre ici-bas, – qu'il vaut mieux avoir aimé et avoir vu fuir ce qu'on aimait, que n'avoir pas aimé du tout, – et que la loi universelle, quelles que soient les apparences contraires, doit être justice, bonté, bonheur.

Autrement, pourquoi l'univers, pourquoi l'existence ?

La Renaissance artistique et littéraire,

22 mars 1873.

Les derniers jours de Pécuchet

Avril 1883.

I

Vous connaissez tous Pécuchet, l'illustre Pécuchet, l'inséparable ami du non moins illustre Bouvard, le Pécuchet de Gustave Flaubert.

Et vous savez, n'est-il pas vrai, que le grand romancier normand n'a pas fini l'histoire de ces modernes émules d'Oreste et Pylade, par la bonne, ou plutôt par la mauvaise raison, qu'il a rendu le dernier soupir avant d'avoir pu compléter son manuscrit.

Mais ce que vous ne savez peut-être point, c'est que, Flaubert fut-il toujours de ce monde, l'histoire de Pécuchet ne pourrait, aujourd'hui même, être terminée.

Ce que vous ne savez peut-être point, c'est qu'en 1883 Pécuchet vit encore.

« Pécuchet ! dites-vous avec une hilarité sceptique. Pécuchet ! reprenez-vous en goguenardant. Mais si ! nous savons que Pécuchet n'est pas mort. Pécuchet n'est-il pas immortel ? »

Immortel, il se peut que notre homme le soit, moralement parlant. Mais il ne s'agit pas de cela. Il ne s'agit ni de vie spirituelle ni d'éternité littéraire. Ce que je veux dire, c'est que vraiment, réellement, authentiquement, Pécuchet n'a pas cessé d'exister ; c'est que Pécuchet respire ; c'est que Pécuchet va, vient, sent, entend, voit, boit, mange, digère, se mouche, se couche, se lève, et copie, copie toujours, comme toujours il copia, car le bonhomme n'est guère autre chose, vous vous en souvenez assurément, qu'une vivante machine à copier.

Oui, Pécuchet subsiste en chair, en os et en esprit. C'est un fait. C'est une source non tarie de documents humains.

Ah ! vous dressez l'oreille. D'incrédule vous

devenez curieux. Ça vous intrigue. Il faut vous raconter ça.

Je ne demande pas mieux.

II

Le hasard me conduisit, il y a quelques jours, vers les déclivités de la Montagne Sainte-Geneviève, en ce point où le Paris provincial d'outre-Seine a été récemment éventré par l'ouverture de larges voies nouvelles.

Tout dépaysé, j'errais à l'aventure ; et je constatais, avec un étonnement triste, l'aspect violemment transformé des choses et des lieux. Dans les temps déjà si lointains de notre insoucieuse jeunesse, à la place de ce boulevard vide et béant, il y avait là un fouillis inextricable de ruelles antiques, de maisons noires et ridées, à pignons et à tourelles.

Chaque façade avait alors son individualité, son caractère. La vétusté même de ces murs

plusieurs fois centenaires offrait un charme mystérieux ; ils semblaient imprégnés d'humanité vive, d'humanité pensive, d'humanité militante et souffrante. Ils avaient été dorés et brunis par tant de soleils disparus, par tant d'ombres envolées ! Le flux et le reflux des jours et des ans s'y étaient traînés tant de fois ! On y évoquait tant de choses et tant de pensées !

À travers la poussière du plâtre et les éclats de pierre des chantiers, j'avancais à pas lents, peiné de voir la froide et rude banalité remplacer partout les libres manifestations de la vie ondoyante et diverse. Ô les grandes maisons carrées, massives, anonymes, uniformes, alignées sous le paratonnerre comme des Prussiens sous le casque à pointe, vastes et plates comme la Poméranie, bêtes comme les cadavres échoués des moutons de Panurge, roides comme des abstractions géométriques, sans grâce, sans élan, sans vie, sans âme, avec leurs balcons à écriteaux et leurs carreaux barbouillés par les peintres, avec leurs cafés bleus, leurs traiteurs rouges, leurs musées de monstruosité médicales et leurs femmes géantes à jambes éléphantiques,

honorées sur le tableau-affiche de la visite de plusieurs têtes couronnées ! Ô la tristesse accablante des grandes maisons neuves, de ces grandes maisons funèbres comme des caveaux, nues et glacées comme la mort !

Navré, je baissai les yeux pour ne plus rien voir de ce désolant spectacle. Pendant quelques minutes, je suivis machinalement la chaussée, livré tout entier aux réflexions amères et aux turbulents souvenirs, qui se disputaient dans une brume mélancolique les cellules sans phosphorescence de mon cerveau désenchanté ! Mais bientôt, cette bataille intime ne me réjouissant guère, je relevai le nez pour chercher au dehors quelque diversion.

III

La rue montante tournait brusquement, formant un coude. Ce coude était accentué, d'un côté, par le mur d'un petit jardin plein d'acacias

maigres, puis par une palissade fermant un terrain vague ; de l'autre côté, par deux hautes bâtisses à porte cochère. Sur la première porte cochère, on lisait en lettres d'or : *Institution Tatin* ; sur la seconde, en lettres noires : *Institution Ransure*.

À l'endroit où la palissade joignait le mur du petit jardin, en face des portes cochères, s'élevait, établie et calée je ne sais comment, une mince échoppe en planches de diverses couleurs également décolorées. L'échoppe était percée d'une porte basse et d'une fenêtre étroite. Quand je relevai la tête, je me trouvais juste devant la croisée, si bien que l'inscription, collée en dedans, au carreau supérieur, m'entra tout droit dans les yeux et dans le cerveau.

Cette inscription offrait, en capitales manuscrites, ces deux mots :

Écrivain ici

Une seconde inscription, tout à côté, à l'autre carreau, en capitales identiques, portait :

Écrivain public

Une autre, en plus petits caractères :

Lettres à partir de 0 fr. 50

Une autre, en caractères plus petits encore :

L'écrivain ne fait pas de lettres anonymes.

Une dernière (c'était la bonne, c'était le bouquet !) présentait ces trois lignes étonnantes, ces trois lignes mémorables, ces trois lignes sans pareilles :

*Pensums. grecs,
latins
et français*

Les rêves, les pensées, les spéculations, les délires, que ces lignes magiques éveillèrent en moi, vous les devinez.

Je restai cloué sur place, la bouche bée, les yeux ronds.

Pensums grecs, latins et français ! Je ne pouvais détacher mes regards de ce nouveau *Mane, Thecel, Pharès*. J'étais en extase.

Puis la réaction se fit. Ma lèvre inférieure devint dédaigneuse. Pourquoi ce prétentieux écrivain avait-il oublié les pensums hébreux ? Pourquoi les pensums anglais, russes, chinois, allemands, italiens, hongrois, espagnols, japonais, arabes, algonquins, nègres, patagons, et tous les autres pensums en langues mortes, vivantes, ou à naître, ne figuraient-ils pas sur l'écrêteau ?

Écrêteau vraiment dérisoire.

Et pourquoi pas, en outre, la langue des oiseaux, la langue des chiens et la langue des grenouilles, dont il est parlé en de vieux livres de légendes ?

Trois fois dérisoire écriteau !

Un instant de réflexion me rendit tout entier à mon premier enthousiasme ; et je me sentis, pour tout de bon, repincé par le pensum latin, contrepincé par le pensum grec.

Un point d'interrogation, un nouveau point d'interrogation, surgit des profondeurs de ma pensée : « Quel peut être ce triple entrepreneur de classiques pensums, ce bachelier public à trois becs de plume, cette trinité en échoppe ? D'où sort ce pauvre et savant serviteur des écoliers paresseux et bavards ? Après quel inénarrable naufrage est-il venu s'échouer au bord de ce trottoir ? Quel cataclysme a réduit cet être bien élevé à prendre l'état de *pensummier* ?

Mystère ! je rêvai, rêvai, rêvai. L'inventeur de l'écriteau n'avait-il pas autant d'imagination que d'instruction, autant d'audace que d'imagination ? Afficher une entreprise de pensums français à cinquante pas de la Sorbonne, à la barbe ou au menton rasé de tout un monde de proviseurs, recteurs, inspecteurs, professeurs, répétiteurs et pions, c'était déjà joli. Mais y

joindre le pensum latin, n'était-ce pas superbe ? Et y ajouter le pensum grec, n'était-ce pas majestueux, sublime, beau comme l'antique ?

Ce savant inspiré et hardi, ce génie original et serviable, je brûlai du désir immodéré de le voir, de le connaître, de le pénétrer. Il me le fallait. J'ouvris avidement la porte de l'échoppe ; et le cœur battant comme à un premier rendez-vous d'amour, j'entrai.

IV

C'était tout petit, mais fort bien aménagé. Ordre et propreté. Des planches, des casiers, deux chaises, une table. Sur la table, tout ce qu'il faut pour tout écrire et effacer tout. Devant la table, un vieux fauteuil en cuir. Dans les bras du fauteuil, un homme, non ! un monsieur, grave, bien assis, jeune encore quoique très vieux, armé de lunettes miroitantes, et coiffé d'une calotte noire qui laissait descendre sur chaque tempe une

mèche plate de cheveux poivre et sel.

Je le contemplai. D'un geste affable et digne, il m'offrit une des deux chaises. Je la pris, sans cesser de le contempler. Il se sentit vaguement gêné. Muet, je le contemplai toujours. Il rougit. Je le contemplai impitoyablement. Il toussa. Je maintins ma contemplation. Il ôta sa calotte, il semblait avoir envie de pleurer. Mon regard ne le lâchait pas.

Mais, tandis que mes yeux restaient fixés sur lui, mon imagination allait, trottait, courait, galopait, prenait le mors aux dents, m'emportait en pleine fantaisie.

Cet homme transcendant, cet inventeur à calotte noire et à mèches plates, cet être sublime et timide, me disais-je tout bas, à quelle espèce appartient-il ?

Ô Hommes-Athéniens, ô Peuple et Sénat de Rome, ô Quirites, ô Pères-Conscrits, révélez-moi son passé, ouvrez-moi son cœur !

Serait-ce le Juif-Errant, après une commutation de peine ? Non ! non ! car il ferait

aussi des pensums juifs et chaldéens.

Serait-ce un espion borusse ? Ils savent toutes les langues, ces Allemands. Non ! il aurait affiché des pensums sanscrits. Son érudition l'aurait trahi.

Qu'est-ce donc enfin que cet homme ?

Un fou ? Il n'en a pas l'air. Et puis, sa femme, sa fille, son gendre ou sa belle-mère l'aurait déjà fait enfermer dans un asile.

Est-ce un lord anglais qui tient un pari ?

Sort-il d'un conte d'Hoffmann ou d'une nouvelle d'Edgar Poe ?

Existe-t-il réellement ?

Ou n'est-il qu'un fantôme, une erreur des sens, un mirage, un spectre, une hallucination ?

J'avais la tête en feu. Je ne pus me contenir plus longtemps. Pour voir si l'homme existait en réalité, je lui pris le bras brusquement.

Il jeta un cri.

Je ne m'étais pas trompé, il vivait.

Je reconquis sur-le-champ toute ma placidité.

J'avançai ma chaise. Il s'était reculé ; il me considérait avec défiance, et même avec un peu d'effarement. Je lui fis un sourire. Il fallait le calmer.

Or, j'allais, à cet effet, lui adresser onctueusement la parole, quand, tout d'un coup, un éclair me traversa l'esprit.

« Pécuchet ! » m'écriai-je.

De stupéfaction, il laissa tomber sur sa cuisse, et de sa cuisse à terre, sa majestueuse plume d'oie.

« D'où... d'où... d'où me connaissez-vous ? » s'écria-t-il.

C'était bien la voix forte, caverneuse, dont parle Flaubert. C'était bien notre homme. C'était Pécuchet.

Tel vous l'avez vu dans le roman, tel il se tenait là, devant moi, sous mes yeux, dans l'échoppe, entre la table à tout écrire et la fenêtre portant l'annonce des pensums classiques et l'annonce des lettres non anonymes.

« Non anonymes ! » pensai-je. Honnête

Pécuchet, je te reconnais-là. »

Et réfléchissant, je lui dis :

« Comment faites-vous pour savoir si les lettres sont anonymes ou ne le sont pas ? Le premier venu ne peut-il point vous faire mouler un faux nom au bas de la missive. En ce cas, c'est comme s'il n'y avait aucune signature ; c'est l'anonymat avec circonstances aggravantes.

– Je fais mon devoir, répondit héroïquement Pécuchet. Que les autres fassent le leur ! Advienne que pourra !

– Et rédigez-vous toutes les lettres signées, même celles dont pourraient s'alarmer la pudeur, le bon goût et la morale ?

– La morale, le bon goût et la pudeur n'ont jamais eu à se plaindre de moi, monsieur !

– Et comment discernez-vous, par exemple, les lettres écrites pour le bon motif des lettres écrites pour un motif différent ?

– On voit cela à la figure des gens. On est un peu philosophe. On laisse le reste aux dieux. »

V

Vive Pécuchet ! Décidément c'était lui, corps et âme. Je reconnus sur sa table et sur ses tablettes l'*Encyclopédie Roret*, le *Manuel du Magnétiseur*, le *Fénelon*, les deux noix de coco. Il avait sur le dos sa vieille camisole en indienne. Ses jambes, prises comme autrefois en des tuyaux de lasting noir, manquaient, comme autrefois, de proportion avec le buste. Il semblait toujours porter perruque, tant ses mèches tombaient plates de son crâne élevé ! Son nez descendait plus bas que jamais. Il avait conservé, revu et augmenté, cet air sérieux qui, dès le premier abord, frappa, conquit Bouvard.

« Au fait, qu'est-il devenu, Bouvard ? Car vous voilà seul.

– Hélas ! ne m'en parlez pas. Pauvre ami !

– Eh quoi ?

– Je suis veuf de lui ! »

Pécuchet eut une larme.

« Cela a dû être bien triste pour vous. Comment a-t-il succombé ? »

Pécuchet eut un sanglot.

« Il était de la Commune. Il a été fusillé au Luxembourg. »

À mon tour, je fus suffoqué par l'étonnement. Bouvard fédéré, Bouvard fusillé ! Le bon, le gai, le rond Bouvard, Bouvard le rabelaisien !

Ce n'était que trop vrai. L'optimisme de Bouvard avait tourné à l'aigre. Affolé par le siège de Paris, par Ducrot et Trochu, par les trois Jules, par Champigny et Buzenval, par la viande de cheval et le pain de son, par la poudre et la famine, par l'armistice et la capitulation, Bouvard, réfugié avec Pécuchet dans la capitale, Bouvard était devenu enragé.

Il avait été élu à je ne sais quel grade, à je ne sais quelle fonction.

Il était entré, comme les autres, à l'Hôtel-de-Ville.

Il avait, comme les autres, fait des discours, des motions.

Comme les autres, il avait été mis en prison.

Puis, il avait été mis en liberté.

Il avait été fait général.

Il s'était battu.

Il avait désespéré.

Il avait voulu mourir.

Il était tombé, blessé à l'épaule, derrière une barricade.

On l'avait relevé, pour le juger et le fusiller.

On lui avait tiré le coup de grâce dans l'oreille gauche.

Et il avait rendu l'âme, en criant : « C'est la fin de tout ! »

Pécuchet me raconta mélancoliquement ces choses mélancoliques.

« Bouvard, vous le voyez, a renié au dernier jour l'idéal de sa vie entière, fit-il en terminant. Bouvard est mort, la Révolution dans le cœur. Il avait brusquement répudié ses idées pour adopter les miennes. N'est-ce pas étrange ?

– Étrange !

– Et comment expliquerez-vous qu'en même temps, moi, Pécuchet, j'ai répudié mes idées pour adopter les siennes ? J'ai été subitement envahi par ses convictions comme par un déluge. L'homme antérieur est resté noyé sous le flot torrentiel ; il en est sorti un Pécuchet tout nouveau, un Pécuchet *bouvardé* et *bouvardant*. Je croyais à l'imminente invasion de l'industrialisme américain, au règne prochain du *pignouflisme* universel. Et maintenant j'ai foi dans le progrès indéfini, dans l'harmonie des mondes. L'âme de Bouvard a émigré en moi, comme en lui émigra mon âme. Bouvard m'apparaît tous les jours après déjeuner. Je rêve de lui trois nuits sur quatre. J'ai des convictions philanthropiques. Je théorise suavement, je suis tendrement illuminé. L'avenir ne se dresse plus devant moi comme une vaste ribote d'ouvriers. Je me sens devenir dieu, le dieu Pécuchet. »

Cette divinité imprévue me dérida.

« En attendant l'apothéose, reprit l'excellent homme, je fais des pensums. Je copie. Sans cela,

la solitude m'aurait tué. Oh ! je n'ai pas osé retourner seul en Normandie. À Paris, on se tire toujours d'affaire. Je copie du français, du grec, du latin. Ça me rajeunit. Et, en copiant, je rends service à de pauvres petits diables d'enfants, je mets en fureur d'affreux cuistres ; c'est toujours autant de gagné. Je suis aussi heureux que je le puis être. On m'a proposé une place dans les bureaux de la ville. On m'a offert le ruban violet d'officier d'Académie. J'ai refusé.

– C'est beau.

– Je n'aime pas le violet. Couleur épiscopale ! Je ne désire plus qu'une chose : devenir membre de la Société des Gens de lettres.

– Ah !

– Oui, pour ne pas crever à l'hôpital et pour avoir un discours sur ma tombe. Je vais publier un volume composé des lettres d'amour que le public des deux sexes m'a dictées depuis que je suis venu m'établir ici. Il sera curieux, ce recueil. Je vous l'offrirai, avec une belle dédicace en ronde. Vous verrez ! »

VI

Janvier 1903.

J'attends encore les *Lettres d'amour rédigées par un écrivain public.*

Pécuchet a déménagé, sans laisser son adresse.
Est-il allé rejoindre Bouvard dans l'éternité ?

III

Esquisses américaines d'après Mark Twain

Préface de 1881

Les *Esquisses américaines* de Mark Twain ont été lues par tout le monde aux États-Unis et en Angleterre. Elles offrent le plus curieux spécimen de l'esprit *yankee*, ayant cours actuellement entre New-York et San-Francisco.

Le traducteur en a choisi les pages les plus piquantes, les plus caractéristiques ; et, pour faire passer dans notre langue l'idée et le style de l'auteur sans leur ôter la saveur originelle, il a préféré une libre et fidèle interprétation à une translation étroitement littérale.

Histoire du méchant petit garçon qui ne fut jamais puni

Il y avait une fois un méchant petit garçon qui s'appelait Guigui. Les méchants petits garçons s'appellent presque toujours Paul ou Jules dans les livres d'images ; celui-ci s'appelait Guigui. C'est extraordinaire, mais c'est comme je vous le dis.

La plupart des vilains petits garçons, dans les livres d'images, ont une mère pieuse et poitrinaire, qui volontiers irait faire son lit dans la tombe, si elle n'aimait tant son fils ingrat. Ils ont presque tous, vous l'avez certainement remarqué, une pauvre mère, malade entre toutes les mères, qui berce son méchant enfant de ses douces paroles plaintives, l'endort dans un baiser, s'agenouille à son chevet, et pleure, pleure, pleure. Il en était différemment pour notre gaillard. Il ne s'appelait ni Paul, ni Jules ; il

s'appelait Guigui, et sa mère n'avait pas la moindre affection de poitrine. Elle était plutôt robuste que svelte, et n'était point pieuse. D'ailleurs, elle ne se faisait point de bile sur le compte de Guigui, et disait que, s'il se cassait le cou, ce ne serait pas une grande perte. Elle le fouettait toujours pour le faire dormir, et ne l'endormait jamais dans un baiser. Elle lui tirait régulièrement les oreilles avant de le quitter.

Un jour, ce vilain petit garçon déroba la clé du buffet et s'offrit une pleine potée de confitures. Mais un terrible remords ne lui vint pas soudain, et aucune voix ne lui murmura : « Est-il séant de désobéir à sa mère ? Où vont-ils, les vilains petits garçons qui absorbent en cachette les confitures de leur pauvre maman malade ? » Il ne jura pas qu'il ne le ferait plus, il n'alla pas demander bien vite pardon à sa maman ; elle ne put donc le bénir avec des pleurs d'orgueil et des trémolos d'émotion, comme cela se pratique inévitablement dans les livres susmentionnés.

Ne trouvez-vous pas que c'est bizarre ? Guigui mangea les confitures ; il se dit, dans son grossier

et vicieux langage, que c'était rudement bon ; puis il éclata de rire et remarqua que la vieille ferait un fameux nez, si elle s'apercevait de l'opération. Quand de l'opération la vieille se fut aperçue, il soutint que ce n'était pas lui. Elle le fouetta sérieusement, et *ce fut lui* qui pleura. Tout ce qui arrivait à cet enfant-là était vraiment curieux ; il ne lui arrivait rien, mais rien du tout, comme aux autres méchants petits garçons des livres d'alphabet.

Un autre jour, il vola des pommes. Chose merveilleuse ! il ne se brisa aucun membre. Non, je vous assure, il ne tomba pas et ne fut pas dévoré par le gros chien. Il ne resta pas au lit une quantité de semaines, il ne se repentit pas, et ne devint pas meilleur. Il vola autant de pommes qu'il voulut, les mangea et n'eut pas de remords. Il n'eut même pas de coliques. C'est tout à fait particulier. Le monde ne se comporte pas ainsi dans les suaves petits volumes à couverture enluminée, où l'on voit de suaves petits bonshommes en pantalon cerise, et de suaves petites bonnes femmes dont les joues sont de la même couleur que les culottes des garçons.

Une fois, Guigui subtilisa le canif de son pion. Mais il craignit d'être découvert et mis au piquet. Il glissa l'objet dans la casquette de Prosper, le fils de la pauvre veuve, l'enfant modèle, qui obéissait toujours à sa maman, ne mentait jamais, savait invariablement ses leçons et revenait fastidieusement à l'école le dimanche. Quand le canif tomba de la casquette, Prosper baissa la tête et rougit, comme oppressé par la conscience du crime. Le pion sauta sur lui en s'écriant : « Ah ! tu me le paieras, petit tartufe à pension réduite ! » Mais, à ce moment solennel, aucun vieillard inattendu ne fit intervenir ses cheveux, blancs comme la queue d'un blanc percheron, ni sa voix, onctueuse comme l'organe d'un bon prêtre apostolique et romain. Non, aucun aïeul onctueux et incolore ne dit au maître d'école en suspens : « Laissez ce noble enfant ! voici le détestable criminel. Je passais sans être vu, j'ai été témoin du vol. » Cela n'est-il pas de plus en plus particulier ? Guigui ne fut réellement pas une seule minute inquiet. Le vieillard ordinaire des suaves petits livres ne prit pas le bon Prosper par la main, ne dit pas qu'un tel enfant méritait les

meilleurs encouragements, et ne lui proposa pas, en aspirant une prise de tabac, d'entrer dans sa maison pour balayer son bureau, allumer son feu, faire ses commissions, fendre son bois, étudier le droit, aider sa femme à faire le ménage, jouer tout le reste du temps, gagner cinquante sous par mois et être parfaitement heureux. Ces choses-là seraient arrivées dans un livre d'images ; mais cette fois-ci il en advint autrement. L'enfant modèle fut battu, vilipendé, et Guigui se frotta les mains ; car, voyez-vous, Guigui haïssait les enfants modèles. Il disait qu'il les avait dans le nez, ces *bébés en sucre*, ces *sainte-nitouche*, ces *agneaux à tondre*, ces *petits bedouillards*. De telles expressions sont attristantes ; mais cet enfant mal élevé n'en employait pas d'autres.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'un dimanche, pendant que ses parents le cherchaient pour l'emmener à la messe, il se sauva, alla en bateau et ne se noya pas ; puis pêcha à la ligne et ne fut pas frappé de la foudre. Infailliblement, dans ces volumes exquis dont vous faites vos délices, les enfants qui, au lieu d'aller à la messe, vont en bateau le dimanche, sont entraînés par un

tourbillon et se noient ; s'ils veulent ensuite pêcher à la ligne, ils sont foudroyés infailliblement. Comment se fait-il donc que ce Guigui ait échappé à tant d'inéluctables périls ? Je vous le demande.

Ce Guigui devait avoir un talisman ; on ne peut expliquer autrement son incroyable chance. Rien ne tournait mal pour lui. Il offrait toujours du tabac à l'éléphant du Jardin des Plantes, et jamais l'éléphant ne lui tordait le cou avec sa trompe. Il rôdait toujours autour de l'anisette et jamais n'avalait par erreur de l'eau-forte. Il déroba le fusil de son père, alla à la chasse, et n'eut pas trois doigts de la main droite emportés. Il dessina et coloria la caricature de son parrain et celle de sa marraine (infâmes croquis !), et ne s'empoisonna pas avec les couleurs. Il donna à sa petite sœur un coup de poing sur le nez dans un accès de colère : sa petite sœur ne resta pas malade pendant les longs jours d'un été, et ne mourut pas avec de douces paroles de pardon sur les lèvres. Non ! elle lui rendit son coup de poing et ne fut pas indisposée du tout. Finalement, notre gaillard se sauva du logis paternel et s'embarqua ;

mais il ne revint pas et ne se sentit pas triste et isolé devant la tombe de ses parents chéris, devant les ruines du toit qui avait abrité son enfance. Oh ! point du tout ; il se grisa comme vingt chantres, fit les cent coups, et ne s'en voulut aucunement.

Il prit des années et une femme, une très belle femme, ma foi ! à laquelle il fit beaucoup d'enfants. Par une nuit noire, avec une hache, il crut devoir couper sa famille tout entière en petits morceaux. N'ayant plus cette charge, il réussit à s'enrichir par plusieurs crimes et une foule d'indélicatesses. Il constitue aujourd'hui le plus infernal gredin de son pays. Il est universellement respecté et siège à la Chambre haute. S'il y a une révolution, à coup sûr il deviendra empereur : Guigui I^{er} !

Ah ! ce n'est pas dans les suaves petits livres d'éducation que les choses marchent ainsi. Mais il faut s'attendre à tout et à pis encore dans le vrai monde.

La célèbre grenouille sauteuse de Calaveras

Voici ce que me raconta ce vieux bavard de Simon Wheeler, quand il m'eut bloqué avec sa chaise auprès du poêle, dans un coin de la taverne, à l'ancien campement des mineurs d'Angel.

C'était un bonhomme gras et chauve, dont la physionomie vous gagnait tout de suite par son aimable et naïve placidité. Tout le temps qu'il parla, il ne lui arriva pas une seule fois de sourire, ni de froncer le sourcil, ni d'altérer la fluidité initiale de sa parole, ni de laisser percer le moindre soupçon d'enthousiasme. Mais, dans son interminable bavardage, il y avait un accent de sérieuse sincérité, prouvant, à n'en pas douter, que, loin de rien voir de ridicule et de burlesque dans son histoire, il la regardait comme étant de la plus haute importance et en tenait les héros

pour des êtres d'une exquise finesse et d'un génie transcendant.

« Il y avait donc ici, me dit-il, un camarade, du nom de Jim Smiley. C'était dans l'hiver de 49, ou peut-être bien au printemps de 50, je ne me rappelle pas exactement ; mais je pense que c'était vers cette époque, parce que, j'en suis sûr, la grande tranchée n'était pas finie lorsqu'il arriva au campement. En tout cas, c'était bien le plus singulier des individus. Il passait sa vie à parier. Il pariait sur tout. Il pariait à propos de rien. Il n'avait de cesse, qu'il n'eût trouvé quelqu'un pour tenir pari avec lui. S'il ne trouvait pas à parier pour, il pariait contre. Tout ce qu'on voulait, il l'acceptait ; pourvu qu'on tînt son pari, il était content. Avec cela, il avait une chance du diable ; il gagnait presque toujours.

À chaque course de chevaux, vous étiez sûr de le trouver au bon endroit. Batailles de chiens, duels de chats, combats de coqs, il ne laissait rien passer. Voyait-il deux oiseaux sur la haie, il gageait tout de suite que celui-ci, ou, si l'on aimait mieux, que celui-là s'envolerait le premier.

De but en blanc, afin de suivre une gageure, il aurait été jusqu'à Mexico. Tous les gamins de l'endroit le connaissent et pourraient vous raconter un tas de choses sur lui. Une fois, la femme du ministre Walker était gravement malade ; on n'espérait plus guère la sauver. Mais un matin, Walker arrive ; et Smiley lui demandant des nouvelles de sa femme, il lui répond que, grâce à la toute miséricordieuse Providence, elle va beaucoup mieux, qu'elle ne peut manquer de se relever très vite. « Eh bien ! reprend aussitôt Smiley, d'instinct, sans songer à mal, eh bien ! si vous voulez, je parie tout de même quelque chose avec vous qu'elle n'en reviendra pas. »

À cette époque-là, Smiley avait une jument que les gamins appelaient « la Tortue ». Avec cette satanée bête, il gagnait un argent fou. Elle avait toujours quelque chose : c'était un asthme ou une blessure ; ou bien elle boitait, ou elle tombait de faiblesse. Dans une course, on lui donnait toujours deux ou trois cents mètres d'avance. On comptait la rattraper vite et la dépasser largement. Mais toujours, à la fin, elle

avait un accès désespéré. Elle se dressait, se secouait, se démanchait, se disloquait, ruait, gambadait, piaffait, écartait fantastiquement les jambes, lançait, je ne sais comment, ses quatre fers en l'air, rebondissait d'un côté, puis de l'autre, s'emballait de droite à gauche et de gauche à droite, s'écorchait aux haies, éternuait, toussait, hennissait, faisait un tapage infernal, soulevait une poussière ridicule, et toujours, toujours, arrivait première, tout juste, aussi juste que la justice, d'une longueur de cou.

Il avait aussi un petit bouledogue. À voir cet avorton, vous n'en auriez pas donné un sou, vous auriez cru qu'il n'était propre à rien qu'à voler un os par-ci par-là. Mais, sitôt qu'il y avait de l'argent en jeu, transformation subite. Sa mâchoire inférieure commençait à se dresser comme l'avant d'un bateau à vapeur ; il montrait les dents, et sa gueule flambait comme le fourneau de la chaudière. Et l'on pouvait lâcher sur lui un autre chien, et l'autre chien pouvait l'attaquer, le mordre, le tirailler, le déchirer, le jeter deux et trois fois par-dessus son épaule ; André Jackson, c'était le nom de la bête, André

Jackson s'en fichait pas mal et allait toujours son petit bonhomme de chemin, jusqu'à ce que le bon moment fût arrivé. Alors, c'est-à-dire quand les paris contre lui s'étaient élevés si haut que les parieurs ne pouvaient pas y ajouter un centime, alors il vous pinçait l'autre bête juste à l'articulation de la patte de derrière et ne bougeait plus. Oh ! il ne gesticulait pas ; non, pas si bête ! Il restait là, ferme, bien agrippé, un vrai crampon, jusqu'à la clôture. Il y serait resté toute l'année, l'éternité au besoin. Smiley gagnait toujours avec cet animal. André Jackson n'eut le dessous qu'une seule fois, et encore parce qu'il eut affaire à un chien qui n'avait pas de pattes de derrière, toutes les deux lui ayant été ratissées par une scie circulaire qui ne lui avait pas crié gare.

Ce jour-là, quand la chose fut cuite à point, quand tout l'argent de l'assistance fut sorti, André Jackson prit son élan pour happer l'autre animal à sa façon. Mais, en un clin d'œil, il s'aperçut qu'on s'était joué de lui et qu'il n'y avait plus à tortiller avec un tel adversaire. Il parut d'abord tout surpris, puis tout découragé. On vit qu'il renonçait dès lors à la victoire ; il fut

battu après avoir reçu de déplorables atouts. Alors il leva les yeux vers Smiley, comme pour lui dire qu'il avait le cœur brisé, mais que ce n'était pas sa faute ; qu'il n'y avait pas moyen de pincer par ses pattes de derrière un chien qui n'en avait pas ; et immédiatement il tomba comme un plomb et rendit l'âme. C'était une brave petite bête, c'en était une, ce pauvre André Jackson ; et il se serait fait un nom s'il avait vécu, car il avait de l'étoffe, il avait vraiment du génie. Ça me fait toujours de la peine quand je pense à sa dernière bataille et à la triste issue qu'elle eut pour lui.

Bon ! À cette époque, Smiley entretenait aussi des chiens ratiers, des coqs de combat et toutes sortes de bêtes, si bien qu'il n'y avait pas moyen de ne pas parier quelque chose avec lui. Un jour il attrapa une grenouille, l'emmena au logis et dit qu'il allait lui donner de l'éducation. Et de fait, il lâcha tout pendant trois mois pour rester constamment dans sa cour de derrière, où il lui apprenait toute la journée à sauter.

Vous auriez gagé, parbleu ! qu'il n'en serait jamais venu à bout. Eh bien, si ! Il lui donnait un

petit coup sur le derrière, et la minute d'après vous voyiez cette grenouille sauter en l'air comme une fusée, faire une culbute, deux culbutes même, si elle avait bien pris son élan ; puis elle retombait par terre sur ses quatre pattes, comme un chat. Il lui apprit aussi à attraper les mouches, et l'exerça si bien, qu'à première vue et du premier coup elle n'en ratait pas une. Smiley disait qu'avec un peu d'éducation, une grenouille était bonne à tout faire ; et vraiment je n'en doute pas. Dame ! vous comprenez, je l'ai vu poser Daniel Webster sur ce parquet (elle s'appelait Daniel Webster, la grenouille) et chanter ceci : « Vole, vole, mon agile Daniel ! » Et, en un clin d'œil, la bête s'était élancée, avait gobé une mouche sur le comptoir, là, et, revenue à son poste, aussi solide qu'une motte de terre, se grattait la tête de sa patte postérieure, avec autant d'indifférence que si elle n'avait fait autre chose que ce que font tous les jours toutes les autres grenouilles. Vous n'avez jamais vu une grenouille aussi modeste et aussi raisonnable qu'elle, car en tout elle excellait. Mais c'est quand il s'agissait de sauter bel et bien, de sauter

crânement sur un terrain plat, qu'il fallait la voir ! Elle allait plus loin d'un bond qu'aucun autre animal de son espèce. Sauter sur un terrain plat, c'était son fort, vous entendez ; et, chaque fois qu'on en venait là, Smiley aurait mis sur elle son dernier dollar. Il était énormément fier de sa grenouille, et il avait bien raison ; des gens qui avaient voyagé partout, qui avaient tout vu et connu, avouaient que Daniel Webster laissait bien loin, bien loin en arrière toutes les grenouilles du monde.

Bon ! Smiley nourrissait la bête dans une petite boîte à claire-voie, et il l'apportait souvent à la ville pour engager des paris sur elle. Une fois, un individu (il était étranger au campement) vint à lui, comme il portait la bête, et lui dit : « Que, diable ! pouvez-vous bien avoir là-dedans ?

– Peut-être bien un perroquet, peut-être bien un canari, n'est-ce pas ? répondit Smiley avec une parfaite indifférence. Eh bien ! non, monsieur. Ce n'est justement qu'une grenouille. »

L'individu lui demanda la boîte, regarda

attentivement au fond, s'écarquilla les yeux, la tourna et retourna dans tous les sens, et finit par dire : « Oui, c'est vrai. Mais enfin, à quoi vous sert cette bête-là ?

– Oh ! fit Smiley, sans avoir l'air d'y toucher, elle a au moins ceci de bon, à mon humble avis, qu'elle peut sauter plus loin que n'importe quelle autre grenouille du pays de Calaveras. »

L'individu reprit la boîte, y regarda de nouveau, longuement, avec attention, la rendit à Smiley, et ajouta d'un ton dégagé : « Ma foi, je ne vois dans cette grenouille aucune apparence qu'elle l'emporte sur les autres grenouilles.

– Possible que vous n'en voyiez aucune ! répliqua Smiley ; possible que vous sachiez ce que c'est qu'une grenouille, et possible que vous n'en sachiez rien ! Quoi qu'il en soit, j'ai mon opinion, et je parierais bien vingt dollars que cette bête dépassera n'importe quelle grenouille de Calaveras. »

L'individu réfléchit un moment, et reprit alors d'un ton plus doux et comme à regret : « Mon Dieu ! je ne suis qu'un étranger ici, et je n'ai pas

de grenouille ; mais si j'en avais une, je tiendrais la gageure. »

Et alors Smiley dit : « Très bien, très bien ! Voulez-vous me garder la boîte une minute ? J'irai vous attraper une autre grenouille. »

Et ainsi l'individu reçut la boîte, paria quarante dollars avec Smiley, et s'assit en attendant qu'il revînt.

L'individu resta là un bon bout de temps, pensant et pensant en lui-même ; et alors il prit la grenouille, lui ouvrit la gueule toute grande, et avec une petite cuiller y entonna du petit plomb, l'en bourra presque jusqu'au menton ; puis il remit la boîte en place, comme si de rien n'était. Quand à Smiley, il était allé à un étang voisin ; après avoir longtemps pataugé dans la vase, il trouva enfin une grenouille, la rapporta et la donna à l'individu.

« Maintenant, dit-il, êtes-vous prêt ? Bon ! Mettez votre bête à côté de Daniel, leurs pattes de devant bien alignées. Y êtes-vous ? je donne le signal. »

L'alignement établi, il cria : « Un, deux, trois !
Sautez ! »

Et chacun d'eux pressa au même instant sa grenouille par derrière. La nouvelle grenouille sauta. Daniel voulut sauter aussi, Daniel fit un effort, haussa les épaules, tenez ! comme ça, à la française. Mais, bah ! Daniel ne pouvait plus bouger ! La pauvre bête semblait plantée là aussi solidement qu'une enclume. On eût dit qu'elle était ancrée sur place. Smiley n'en fut pas médiocrement écœuré. Mais il n'eut pas la moindre idée de ce qui s'était passé en son absence. Naturellement !

Le camarade prit l'argent des enjeux et fila. Quand il fut à quelques pas, il retourna la tête à demi, et, désignant Daniel du pouce par-dessus l'épaule, il répéta d'un ton fort délibéré : « Eh bien ! ma foi, non, je ne vois rien dans cette grenouille qui la classe au-dessus des autres grenouilles. »

Smiley resta tout interloqué, se gratta la tête, et regarda longuement Daniel gisant par terre à ses pieds. « Ce que je ne comprends pas, se dit-il

à la fin, c'est pourquoi cette sottise grenouille n'a pas bougé. Je ne sais pas ce qu'elle a ; on dirait qu'elle est chargée comme un âne. » Il se pencha, saisit Daniel par la peau du cou, et souleva la bête : « Que le diable m'emporte, grogna-t-il aussitôt, si elle ne pèse pas plus de cinq livres ! » Alors il lui mit la tête en bas, et elle rendit immédiatement deux pleines cuillerées de petit plomb. Il se frappa le front avec désespoir. Enfin il comprenait tout. Il eut un accès de rage folle. Il rejeta Daniel, il se mit à courir avec frénésie. Il voulait rattraper le camarade. Mais le camarade était déjà loin : Naturellement ! Et Jim ne revit jamais ses talons.

Bon ! quelque temps après, Jim se procura... »

À ce point de son récit, Simon Wheeler s'entendit appeler dehors par son nom.

« Restez tranquillement ici, me dit-il ; je vais voir ce qu'on me veut, je reviens dans une seconde. »

Mais, avec votre permission, j'étais suffisamment édifié sur le compte de Jim. Je pris aussi le chemin de la porte. Sur le seuil, je

rencontrai Simon qui rentrait bien vite. Il m'arrêta par un bouton de mon paletot, et reprit avec placidité son histoire :

« Eh ! bien, voyez-vous, ce brave Smiley se procura une autre fois une vache borgne et dénuée de toute espèce de queue...

– Que Smiley, sa vache borgne et toute sa ménagerie aillent se faire pendre ailleurs ! » m'écriai-je avec toute la bénignité dont je fus capable.

Sur ce, je souhaitai le bonsoir à mon vieux bavard et je m'esquivai rapidement.

Le journalisme dans le Tennessee

Le médecin me persuada qu'un climat plus doux me ferait du bien. Je partis donc pour le Tennessee, et bientôt ma collaboration fut acquise au journal *La gloire du matin et le cri de guerre du comté de Johnson*. Quand je vins me mettre à la besogne, je trouvai le rédacteur en chef assis sur une chaise boiteuse et renversée en arrière ; ses pieds reposaient en l'air sur une table de bois blanc. Il y avait dans la salle une autre table de bois blanc et une autre chaise invalide, toutes deux à moitié ensevelies sous des journaux, des feuilles de papier et des fragments de manuscrits. On y voyait, en outre, un crachoir à base de sable, rempli de bouts de cigare et de jus de chique, et un poêle dont la porte pendait par le gond supérieur. Le rédacteur en chef portait un habit noir à longue queue et un pantalon de toile blanche. Ses bottes étaient petites et soigneusement cirées. Il avait une

chemise à manchettes, une large bague à cachet, un col droit d'un modèle démodé et un mouchoir à carreaux dont le bout pendait. Date du costume : vers 1848. Il était en train de fumer un cigare et de chercher des phrases. En se passant la main dans les cheveux, il avait notablement dérangé l'harmonie de sa coiffure. Il avait l'air épouvantablement renfrogné ; je jugeai qu'il s'était mis à confectionner un article d'une espèce particulièrement noueuse. Il me dit de prendre les journaux reçus à titre d'*échange*, de les parcourir, et de condenser sous la rubrique : « Esprit de la presse du Tennessee » tout ce que j'y trouverais d'intéressant.

J'écrivis ce qui suit :

Esprit de la presse du Tennessee

« Les rédacteurs du journal *Le tremblement de terre semi-hebdomadaire* travaillent évidemment sous l'empire d'une grande erreur en ce qui concerne le chemin de fer de Rosseteigne. La

Compagnie n'a jamais eu l'intention de négliger Sotteville. Au contraire, elle considère cet endroit comme un des points les plus importants de la ligne, et conséquemment n'a aucun désir de le dédaigner. Les honorables rédacteurs du *Tremblement de Terre* seront naturellement heureux de faire la rectification.

« John W. Blossom, le très intelligent directeur du journal *Le coup de foudre et le cri de bataille de la liberté*, de Richebourg, est arrivé hier dans nos murs. Il est descendu à la maison Van Buren.

« Nous remarquons que notre confrère du journal *Le hurlement matinal*, de Puits-de-Boue, a commis une inexactitude en supposant que l'élection de Van Werther n'était pas un fait établi ; mais il aura reconnu qu'il s'est trompé, avant que ces lignes lui parviennent : point de doute ! Il a été évidemment abusé par un compte rendu incomplet des élections.

« Nous sommes heureux d'annoncer que la cité de Triplemont tâche de faire un marché avec quelques honorables personnages de New-York

pour paver, selon le système Nicholson, ses rues presque impraticables. Mais il n'est pas facile à une ville de se passer une pareille fantaisie, depuis que Memphis a fait faire un travail de cette espèce par une compagnie de New-York et a refusé de rien payer pour cela. Toutefois *Le hourra quotidien* recommande toujours cette mesure, en presse la réalisation, et semble sûr du succès final.

« Nous regrettons d'apprendre que le colonel Bascom, rédacteur en chef du *Cri de mort pour la liberté*, est tombé le soir dans la rue, il y a quelques jours, et s'est cassé la jambe. Il était atteint d'anémie ; cette affection provenait d'un travail excessif et de graves inquiétudes sur ses parents malades ; on suppose qu'il aura marché trop longtemps au soleil, c'est ce qui l'aura fait choir. »

Je tendis le manuscrit au rédacteur en chef pour qu'il décidât de son sort, l'acceptât, le corrigêât ou le détruisit. Il le regarda, et sa figure se couvrit de nuages. Il parcourut les pages de haut en bas, et sa figure devint inquiétante. Il était

aisé de voir que ça ne lui allait pas comme un gant. Soudain, il sauta sur sa chaise et dit :

« Éclairs et tonnerre ! croyez-vous que je veuille parler ainsi de ces bestiaux-là ? Croyez-vous que mes abonnés se contentent d'une pareille bouillie ? Donnez-moi la plume ! »

Jamais je ne vis une plume égratigner et écorcher le papier à droite et à gauche sur sa route avec autant de vice, ni labourer aussi implacablement les verbes et les adjectifs d'autrui.

Comme il était à moitié chemin, quelqu'un passa dans la rue, devant la fenêtre ouverte, et tira sur lui un coup de pistolet ; le coup fit un léger accroc à la symétrie de son oreille gauche.

« Ah ! dit-il, c'est cet animal de Smith, du *Volcan de morale*. Il a eu son compte hier. »

Et il tira de sa ceinture un revolver de marine. Il fit feu. Smith tomba, atteint à la cuisse. Smith se préparait à tirer un second coup. La direction de son arme fut faussée et le coup blessa un tiers. Le tiers, c'était moi. Un simple doigt enlevé.

Le rédacteur en chef poursuivit ses ratures et corrections. Comme il finissait, une bombe portative tomba par le tuyau du poêle et l'explosion brisa ce petit monument en mille morceaux. Cela n'occasionna, du reste, aucun autre accident, si ce n'est qu'un éclat vagabond m'emporta deux dents.

« Ce poêle est tout à fait démoli », dit le rédacteur en chef.

Je répondis que je pensais qu'il l'était.

« Bien, n'en parlons plus. Nous n'avons pas besoin de poêle par ce temps-ci. Je sais qui a fait le coup. Je le rattraperai. Maintenant, tenez, voici comment il faut rédiger vos machines. »

Je repris le manuscrit.

Il était criblé de ratures et de surcharges, à ce point qu'une mère ne l'aurait pas reconnu, s'il avait pu avoir une mère. Voici comment il s'exprimait maintenant :

Esprit de la presse du Tennessee

« Les invétérés faussaires du journal *Le tremblement de terre semi-hebdomadaire* sont évidemment en train de faire avaler par quelque noble et chevaleresque imagination une autre de leurs viles et brutales fourberies par rapport à cette superbe conception, une des plus glorieuses du XIX^e siècle, le chemin de fer de Rosseteigne. L'idée que Sotteville devait être laissée de côté est sortie de leur propre cerveau, de leur cerveau obscène et stupide, ou plutôt des couches fécales qu'ils considèrent comme leur cerveau. Quant à leur dégoûtante carcasse de reptile, elle mérite une correction exemplaire.

« Blossom, cet âne du journal *Le coup de tonnerre et le cri de bataille de la liberté*, est revenu braire ici, chez Van Buren.

« Nous remarquerons que ces damnées canailles du *Hurlement matinal*, de Puits-de-Boue, ont soutenu, avec leur impudeur habituelle,

que Van Werther n'avait pas été élu. La céleste mission du journalisme est de répandre la vérité, d'affiner les mœurs et les manières, de rendre tous les hommes plus polis, plus vertueux, plus charitables, et en tous points meilleurs, plus purs, plus heureux ; pourtant ces goujats au cœur d'encre dégradent leur grand sacerdoce avec une infâme persistance, en répandant la médisance, le mensonge, la calomnie et les grossièretés les plus ignobles.

« Triplemont a besoin d'un pavage Nicholson. Triplemont a besoin aussi d'une prison et d'un asile. La belle idée de paver une ville qui possède en tout un seul cheval, deux fabriques de genièvre, une serrurerie et un cataplasme de journal appelé *Le hourra quotidien* ! On ferait bien par là d'aller prendre des leçons à Memphis, où l'article est pour rien. Ce rampant insecte, Buckner, qui édite *Le hourra*, s'est mis à croasser à ce propos avec son ineptie accoutumée, et s'imagine qu'il parle sérieusement. Une telle sottise nous épouvante pour l'avenir du genre humain. »

« Voilà comment il faut écrire, s'écria le rédacteur en chef. Poivre et vinaigre ! Et faire revenir à point. Le journalisme à la crème me donne la nausée. »

À ce moment, une brique vint, à travers la croisée, me fracasser considérablement le dos. Je me mis à l'écart ; je commençais à me sentir exposé.

Le chef dit : « C'est le colonel, probablement. Je l'attends depuis deux jours. Il va venir tout droit maintenant. »

Il ne se trompait pas. Le colonel apparut à la porte un moment après, un revolver de cavalerie à la main.

Il dit : « Monsieur, est-ce au poltron qui édite cette feuille galeuse que j'ai l'honneur de parler ?

– À lui-même. Asseyez-vous, monsieur. Faites attention à la chaise ; elle a perdu une de ses jambes. Je pense que j'ai l'honneur de m'adresser à ce beuglant Robert Macaire, qui se fait appeler le colonel Blatherskite Tecumseh.

– Oui, c'est moi. J'ai un petit compte à régler

avec vous. Si vous en avez le loisir, nous allons commencer.

– J’ai un article à finir sur les encourageants progrès de la morale et le développement intellectuel en Amérique. Mais ce n’est pas pressé. Commençons. »

Immédiatement, deux coups de pistolet partirent à la fois. Mon rédacteur en chef perdit le bout de son mouchoir, après quoi la balle finit sa carrière dans la partie charnue de ma cuisse. L’épaule du colonel fut éraflée. Ils firent feu de nouveau. Cette fois ils se manquèrent tous deux ; mais, par compensation, je fus atteint au bras. À la troisième attaque, les deux combattants furent blessés légèrement ; moi, j’eus le jarret endommagé. Je me hasardai alors à dire que je pensais devoir sortir et faire une petite promenade, car, l’entrevue de ces messieurs ayant un caractère absolument intime, j’avais quelque scrupule à y participer plus longtemps. Mais ces deux messieurs me prièrent de me rasseoir, en m’assurant que j’étais hors de portée. J’avais pensé le contraire jusqu’alors.

Ils parlèrent un instant des élections et des récoltes, et je me mis à bander mes blessures. Mais, sans prévenir, ils recommencèrent le feu avec beaucoup d'entrain, et chaque coup porta ; – or, je dois remarquer que, cinq fois sur six, c'est vers moi que se dirigèrent les balles. Le sixième coup blessa mortellement le colonel, qui observa, avec belle humeur, qu'il avait maintenant à nous souhaiter le bonsoir, une affaire urgente l'appelant en ville. Puis il demanda l'adresse des Pompes-Funèbres, le chemin pour y aller, et sortit.

Mon rédacteur en chef se tourna vers moi et dit : « J'attends de la compagnie à dîner ; il faut que je fasse un brin de toilette. Je vous serai fort obligé de lire les épreuves et de recevoir les clients. »

Je regimbai quelque peu à l'idée de recevoir la pratique, mais j'étais trop abasourdi par la fusillade, qui me résonnait encore dans les oreilles, pour penser à répliquer la moindre parole.

Il ajouta : « Jones sera ici à trois heures, –

assommez-le ! Gillespie viendra un peu plus tôt, peut-être ; – jetez-le par la fenêtre ! Fergusson vous rendra visite sur les quatre heures, – tuez-le ! C'est tout pour aujourd'hui, je crois. S'il vous reste quelques minutes, vous pourrez écrire un grand article sur la police et arranger comme il faut l'inspecteur en chef. Il y a des nerfs de bœuf et des cannes plombées sous la table ; – des armes dans le tiroir ; – des munitions, là, dans le coin ; – de la charpie et des bandes dans ces trous à pigeon. En cas d'accident, allez voir Lancet, le docteur, à l'étage supérieur. Nous lui faisons des réclames, visites comprises. »

Et le voilà parti. Trois heures plus tard, j'avais traversé de si terribles catastrophes, que j'avais à jamais perdu toute ma sérénité, tout mon courage. Gillespie était venu, et c'est *moi* qu'il avait jeté par la fenêtre. Jones l'avait promptement suivi, et c'est *moi* qu'il avait roué de coups. Un étranger imprévu, qui n'était pas dans le programme, était entré et m'avait scalpé. Un autre étranger, un M. Thompson, n'avait laissé de moi que des ruines lamentables, qu'un informe tas de loques sanglantes. À la fin, je me trouvai dans un coin,

aux abois, en proie à une meute furieuse d'éditeurs, de rédacteurs, d'aventuriers et de coquins, qui extravaguaient, juraient, et brandissaient leurs armes sur ma tête. L'air semblait plein d'aveuglants reflets d'acier. Je me résignais à donner ma démission, quand mon rédacteur en chef rentra, suivi d'une cohorte d'amis enthousiastes. Il s'ensuivit une scène de pillage et de carnage que nulle plume humaine, nulle plume de fer, d'oie ou même de canard, ne pourrait décrire. Il y eut des gens blessés, lardés, mutilés, écartelés, désarticulés, hachés, exterminés, anéantis. Il y eut une courte éjaculation de sombres blasphèmes, avec une danse guerrière, aussi confuse que frénétique, et tout fut dit. Cinq minutes après, le silence régnait à la rédaction : mon chef sanguinaire et moi, nous restions seuls, assis sur des chaises doublement boiteuses, et regardant les horribles débris qui jonchaient le sol autour de nous.

Il me dit : « Vous vous plairez ici, quand vous aurez un peu l'habitude.

– Pardonnez-moi, répondis-je. Je pourrais

écrire comme vous le désirez. J'apprendrais vite votre langage ; j'en suis sûr, je l'apprendrais vite. Mais, pour vous parler franchement, je trouve que cette énergie d'expressions a ses inconvénients, et qu'elle nous expose à des interruptions peu agréables. Vous le voyez, vous-même. La littérature énergique est calculée pour élever le niveau de l'esprit public, nul doute ; mais je suis peu désireux d'attirer sur moi l'attention qu'elle commande. Je ne puis écrire posément, quand je suis interrompu comme je l'ai été aujourd'hui. J'aimerais assez la situation que j'ai ici, mais je n'aime pas du tout qu'on me laisse recevoir seul les visites. L'expérience est nouvelle pour moi, et jusqu'à un certain point intéressante, si l'on veut ; mais je trouve que les rôles ne sont pas équitablement distribués. Un monsieur vous vise par la croisée, et me blesse, *moi* ; une bombe portative est lancée par le tuyau du poêle dans ma tête, *à moi* ; un ami entre pour échanger des compliments avec vous, et c'est *moi* qu'il crible de balles, jusqu'à ce que ma peau ne puisse plus retenir mes principes. Vous allez dîner ; et Jones m'éreinte, Gillespie me flanque

par la fenêtre, Thompson me met en lambeaux. Puis un étranger absolument imprévu me scalpe avec la libre familiarité d'une vieille connaissance. En moins de cinq minutes, toute la canaille du pays se donne rendez-vous à la rédaction ; ces coquins arrivent dans un épouvantable attirail de guerre et se disposent à mettre à mort le peu qui reste de moi à coups de je ne sais quels tomahawks. Prenez-le comme vous voudrez, mais jamais de ma vie je n'ai eu un jour aussi accidenté que celui-ci. Voyez-vous, je vous admire, et j'admire votre manière implacablement calme d'expliquer les choses aux visiteurs ; mais vous comprenez que je ne pourrais m'y faire. Non, non ! je ne saurais. Les cœurs du Midi sont trop expansifs, l'hospitalité méridionale est trop prodigue pour un étranger. Les alinéas que j'ai écrits aujourd'hui, et dans les froides phrases desquels votre main magistrale a infusé le fervent esprit du journalisme tennesseéen, éveilleront un autre nid de guêpes. Tous ces brigands de journalistes viendront ; et ils viendront en fureur, et ils voudront dévorer quelqu'un pour leur déjeuner. Je n'ai plus qu'à

vous dire adieu. Je renonce à assister à ces solennités. Je suis venu dans le Midi pour ma santé ; je m'en retourne pour le même motif, et tout de suite. Le journalisme du Tennessee est trop nerveux pour moi. »

Cela dit, nous nous quittâmes avec de mutuels regrets : et je pris le lit à l'hôpital.

La « petite femme vive » du Juge

Je siégeais ici, dit le Juge, à ce vieux pupitre, tenant Cour ouverte. Nous étions en train de juger un gros chenapan d'Espagnol, à mauvaise figure, accusé d'avoir assassiné le mari d'une charmante petite Mexicaine. C'était un jour d'été plein d'indolence, un jour horriblement long, et les témoins étaient assommants. Personne ne prenait le moindre intérêt aux débats, excepté cette nerveuse et inquiète petite diablesse de Mexicaine ; – vous savez comment elles aiment et haïssent au Mexique, et celle-ci avait aimé son mari de toutes ses forces, et maintenant elle avait fait bouillir et tourner tout son amour en haine. Elle se tenait là, crachant par les yeux toute cette haine sur cet Espagnol ; parfois, je vous l'avoue, elle me remuait moi-même avec ses regards pleins d'orage.

Bien ! J'avais ôté ma redingote et mis mes

talons à la hauteur de mes yeux, suant et tirant la langue, et fumant un de ces cigares de feuilles de chou que les gens de San-Francisco jugeaient assez bons pour nous en ce temps-là. Les jurés avaient également ôté leur redingote, suaient et fumaient ; les témoins de même, le prisonnier comme les témoins.

Bien ! Le fait est qu'alors un meurtre ne présentait aucune espèce d'intérêt, parce que l'accusé était toujours renvoyé avec un verdict d'acquittement, les jurés espérant qu'il le leur rendrait un jour. Aussi, quoiqu'il y eût des charges accablantes, écrasantes, contre cet Espagnol, nous savions qu'il nous serait impossible de le condamner sans paraître avoir la dent bien dure, et sans inquiéter par ricochet tous les gros personnages du pays ; car, nul ne pouvant se procurer voiture et livrée, le seul *genre* possible était de s'offrir son petit cimetière particulier.

Mais cette femme semblait avoir décidé dans son cœur qu'on pendrait l'Espagnol. Il fallait voir comme elle le regardait, et comme elle me

regardait ensuite d'une manière suppliante, et puis comme elle examinait pendant cinq minutes la figure des jurés, et comme alors elle mettait sa tête dans ses mains un tout petit instant, d'un air las, et comme enfin elle la relevait, plus vive et plus anxieuse que jamais. Mais lorsque le verdict du jury eut été proclamé : « Non coupable ! » et que j'eus dit au prisonnier qu'il était acquitté et libre de s'en aller, cette femme se dressa d'une telle façon qu'elle parut aussi grande et aussi haute qu'un vaisseau de soixante-dix canons ; et elle dit :

« Juge, dois-je entendre que vous avez proclamé non coupable cet homme qui a tué mon mari sans motif, sous mes propres yeux, à côté de mon petit enfant ? Est-ce là tout ce que peuvent contre lui la justice et la loi ?

– Vous l'avez dit », répondis-je.

Que pensez-vous qu'elle fit alors ? Eh bien ! elle se tourna comme un chat sauvage vers ce mauvais drôle d'Espagnol, sortit un pistolet de sa poche et lui brûla la cervelle en pleine Cour.

– C'était vif, il faut l'admettre.

– N’est-ce pas, c’était vif ? répéta le juge avec admiration. Je ne voudrais, pour rien au monde, avoir perdu le coup d’œil. J’ajournai la Cour sur-le-champ ; chacun remit sa redingote et s’en alla. On fit une collecte pour la veuve et l’enfant, et on les renvoya à leurs amis par delà les montagnes. Ah ! quelle petite femme vive !

Comment Je devins une fois directeur d'une feuille rurale

Ce n'est pas sans appréhension que je me chargeai provisoirement de la direction d'une feuille rurale hebdomadaire. S'imagine-t-on qu'un simple pékin, n'ayant pas le pied marin, recevrait sans appréhension le commandement d'un vaisseau ? Mais je me trouvais en des circonstances qui me forçaient à chercher un salaire. Le directeur du journal s'offrait des vacances, pour se rendre à je ne sais quelle cérémonie ; j'acceptai les propositions qu'on me fit, et je pris sa place.

J'éprouvai délicieusement la sensation d'être au travail de nouveau, et je travaillai toute la semaine avec un plaisir sans mélange. On mit enfin sous presse. J'attendis toute la journée avec une certaine anxiété, pour voir si mes efforts allaient attirer quelque peu l'attention. Comme je

quittais le bureau, vers le coucher du soleil, un groupe d'hommes et d'enfants, qui s'était formé au pied de l'escalier, se remua tout d'un coup à ma vue, m'ouvrit un passage, et plusieurs voix chuchotèrent : « C'est lui ! c'est lui ! » Je fus tout naturellement satisfait de cet incident. Le lendemain matin, je rencontrai un groupe semblable au pied de l'escalier et j'aperçus des gens qui se tenaient un par un, ou deux par deux, çà et là dans la rue, sur mon chemin, m'examinant avec un intérêt particulier. Le rassemblement s'ouvrit devant moi, et j'entendis quelqu'un qui disait : « Regardez donc ses yeux ! » Je feignis de ne pas remarquer l'attention que j'excitais, mais au fond du cœur j'en fus ravi et je me proposai d'écrire tout cela à ma famille. Je montai quelques marches ; je perçus des voix joviales et un éclat de rire, au moment d'ouvrir la porte. En l'ouvrant, je vis du premier coup d'œil deux jeunes gens d'apparence campagnarde, dont la figure pâlit et s'allongea à mon apparition. Puis tous deux sautèrent par la fenêtre avec grand bruit. Je fus étonné.

À peu près une demi-heure plus tard, un vieux

monsieur, à la barbe de fleuve, à la physionomie distinguée et quelque peu austère, entra, et, sur mon invitation, prit un siège. Il semblait préoccupé. Il ôta son chapeau, le posa sur le plancher, en tira un foulard rouge et un exemplaire du journal.

Il mit la feuille sur ses genoux, puis, nettoyant ses lunettes avec son foulard, il me dit : « Êtes-vous le nouveau rédacteur en chef ? »

Je répondis que je l'étais.

« Avez-vous jamais dirigé un autre journal d'agriculture auparavant ?

– Non, c'est mon début.

– Très vraisemblablement ! Avez-vous quelque expérience pratique en matière d'agriculture ?

– Non, je ne pense pas.

– Quelque chose me le disait », fit le vieux monsieur, mettant ses lunettes à cheval sur son nez, et me regardant par-dessus ses lunettes avec quelque rudesse, tandis qu'il déployait son journal. « Voulez-vous que je vous lise ce qui m'a donné

cette idée ? Voici l'article. Écoutez-le, et voyez si c'est bien vous qui l'avez écrit. »

Et il lut :

« Il ne faut jamais arracher les navets, ça leur fait du mal. Mieux vaut faire grimper quelqu'un et le laisser secouer l'arbre. »

Et il me regarda de nouveau par-dessus ses lunettes.

« Eh bien ! qu'en pensez-vous ? reprit-il ; car positivement je présume que c'est vous qui avez écrit cela.

– Ce que je pense ? Mais je pense que c'est bien. Je pense que c'est juste. Je suis sûr que chaque année des milliers et des millions de navets sont gâtés dans le pays, parce qu'on les arrache à moitié mûrs, tandis que si l'on faisait grimper un jeune homme pour secouer l'arbre...

– C'est votre cervelle qu'il faut secouer ! Est-ce que les navets poussent sur les arbres ?

– Oh ! non, non, n'est-ce pas ? Mais qu'est-ce qui vous a dit qu'ils poussaient sur les arbres ? L'article est métaphorique, purement

métaphorique. Quiconque a de l'idée, aura compris tout de suite que c'est le prunier que le jeune homme doit secouer. »

Le vieux monsieur sauta sur sa chaise, déchira le journal en petits morceaux, foula ces petits morceaux sous ses bottes, cassa plusieurs objets mobiliers avec sa canne, et dit que je n'en savais pas plus qu'une vache. Alors il s'en alla, fracassa les portes, bref, se conduisit de façon à me faire croire que quelque chose lui avait déplu. Mais, ne sachant pas quoi, je ne pus rien y faire.

Un instant après, une longue créature cadavéreuse, avec des mèches flasques qui descendaient sur ses épaules et un chaume d'une semaine planté droit dans les vallées et sur les collines de son visage, s'élança dans le bureau, et soudain fit halte, immobile, un doigt sur les lèvres, la tête et le corps penchés dans l'attitude de quelqu'un qui écoute. Aucun son ne se faisait entendre. L'étrange individu écoutait toujours. Rien encore ! Alors il tourna la clé dans la serrure et vint avec précaution vers moi, sur la pointe des pieds. À quelques pas, il s'arrêta ; il scruta un

moment ma figure avec un intérêt intense, tira de son sein un exemplaire plié de notre journal, et dit :

« Voyons, vous avez écrit cela ? Lisez-moi cela, vite, vite, vite ! Soulagez-moi. Je souffre. »

Je lui lus ce qui suit ; et tandis que les phrases tombaient de mes lèvres, je pouvais voir le soulagement lui venir, je pouvais voir ses muscles contractés se détendre, l'anxiété quitter son visage, et la sérénité revenir doucement sur ses traits, comme un suave clair de lune sur un paysage désolé.

Voici ce que je lus :

« Le Guano. – C'est un bel oiseau, mais il faut beaucoup de soins pour l'élever. Il ne doit pas être importé plus tôt qu'en juin, ni plus tard qu'en septembre. L'hiver, il faut le laisser dans un endroit chaud, où il puisse couvrir ses petits.

« Sur la Citrouille. – Ce fruit est en faveur chez les natifs de l'intérieur de la Nouvelle-Angleterre, lesquels le préfèrent aux groseilles à maquereau pour faire les tartes, et pareillement

lui donnent la préférence sur les framboises pour alimenter les veaux, comme plus nourrissant et tout aussi satisfaisant. La citrouille est le seul comestible de la famille des oranges qui puisse vraiment réussir dans le Nord, avec la courge et une ou deux variétés du melon. Mais l'habitude qu'on avait de la planter sur le devant des jardins est en train de s'en aller très vite, car il est aujourd'hui généralement reconnu que la citrouille, comme ombrage, ne fait pas bien.

« En ce moment, les chaleurs approchent et les dindons commencent à frayer... »

Mon auditeur ne put y tenir ; il bondit vers moi, me serra les mains et dit :

« C'est bon ! Merci, monsieur. Je sais maintenant que je n'ai rien, car vous avez lu cet article juste comme moi, mot pour mot. Mais, jeune étranger, quand je l'ai lu ce matin pour la première fois, je me suis dit : « Jamais, jamais je ne l'avais cru jusqu'à présent, mais je le crois maintenant, je suis fou, fou ! » Et avec cela j'ai poussé un hurlement que vous auriez pu entendre d'une lieue ; puis je me suis sauvé pour tuer

quelqu'un, car, vous savez, je sentais que j'en viendrais là un jour ou l'autre, et je pensais qu'il valait mieux en avoir le cœur net tout de suite. J'ai relu un de ces paragraphes d'un bout à l'autre, afin d'être bien convaincu de ma folie ; vite j'ai brûlé ma maison de la cave au grenier et je suis parti. J'ai estropié plusieurs personnes, et j'ai mis quelqu'un à l'ombre, dans un endroit où je suis sûr de le retrouver si j'ai besoin de lui. Puis, en passant devant le bureau, j'ai pensé à monter ici pour tirer définitivement la chose au clair ; et maintenant ça y est, et je vous réponds que c'est bienheureux pour le bonhomme qui est à l'ombre. Je l'aurais tué, pour sûr, en revenant. Merci, monsieur, merci ! Vous m'avez ôté de l'esprit un grand poids. Ma raison a soutenu le choc d'un de vos articles d'agriculture, et je sais que rien ne pourra l'altérer maintenant. Dieu vous garde ! »

Je ne me sentis pas tout à fait à mon aise, en pensant à l'incendie et aux crimes que s'était permis cet individu, car je ne pouvais m'empêcher de me sentir un peu son complice ; mais ces idées s'évanouirent vite, quand le

véritable directeur du journal fit son entrée.

Le directeur paraissait triste, perplexe, abattu.

Il considéra les ruines que le vieux monsieur et les deux jeunes fermiers avaient faites, et dit : « Voilà une mauvaise affaire, une très mauvaise affaire. La bouteille à la colle est en pièces ; il y a six carreaux de cassés, plus une patère et deux chandeliers. Mais là n'est pas le pis. La réputation du journal est perdue, et irrévocablement, j'en ai peur. Jamais, à la vérité, je n'avais vu pareille foule le demander ; jamais on n'en a vendu tant d'exemplaires ; jamais il ne s'est élevé à une telle célébrité. Mais quelle célébrité que celle qu'on doit à sa folie ! Et quelle fortune que celle qu'on doit à ses infirmités ! Mon ami, aussi vrai que je suis un honnête homme, la rue, là, dehors, est pleine de gens qui vous attendent, qui veulent voir comment vous êtes fait, parce qu'ils pensent que vous êtes fou. Ils vous guettent, il y en a de perchés partout. Et cela se comprend, après la lecture de vos articles. C'est une honte pour le journalisme. Qui, diable ! peut vous avoir mis dans la tête que vous étiez

capable de diriger une feuille de cette espèce ? Vous semblez ne pas connaître les premiers rudiments de l'agriculture. Vous parlez d'un boyau et d'un hoyau comme si c'était la même chose. Vous parlez d'une saison de la mue pour les vaches. Vous recommandez l'appriivoisement du putois, pour sa folâtrerie et ses qualités supérieures de ratier. Votre remarque – que les colimaçons restent tranquilles si on leur joue de la musique – est superflue, entièrement superflue. Rien ne trouble les colimaçons. Les colimaçons restent toujours tranquilles, les colimaçons se fichent pas mal de la musique. Ah ! terre et cieux ! mon ami, si vous aviez fait de l'ignorance l'étude de votre vie entière, vous ne pourriez pas en avoir acquis une plus forte dose. Je n'ai jamais vu rien de pareil. Votre observation – que les marrons d'Inde, comme article de commerce, sont de plus en plus en faveur – est tout simplement calculée pour détruire le journal. Je viens vous prier d'abandonner votre place et de partir. Je ne veux plus prendre de vacances, je ne pourrais pas en jouir si j'en prenais. Non, certainement, je ne le pourrais pas, vous sentant

ici. J'aurais continuellement peur de vos prochaines recommandations. Je perds patience chaque fois que je songe à cette dissertation sur les bancs d'huîtres, que vous avez intitulée : *Jardinage paysagiste*. Je vous somme de vous en aller. Rien sur terre ne pourra m'induire à m'octroyer un nouveau congé. Ah ! pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous ne connaissiez rien à l'agriculture ?

– Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que j'avais à vous dire, à vous, brin d'avoine, à vous, navet, à vous, fils de chou-fleur ? C'est la première fois qu'on me tient un langage aussi singulier. J'ai fait quatorze ans de journalisme, sachez-le bien ; et c'est la première fois que j'entends dire qu'il faille connaître quoi que ce soit pour rédiger un journal. Triple panais ! Quels sont donc les bonshommes qui écrivent la critique dramatique dans les grands journaux ? Des écoliers ambitieux, des savetiers sans ouvrage ou des apothicaires déclassés, qui s'entendent juste autant au théâtre que moi à l'agriculture, pas un iota de plus. Quels sont les bonshommes qui y font la revue des livres ? Des garnements qui

n'en ont jamais publié un seul. Et ceux qui composent les forts articles de finance ? Des vanu-pieds qui n'ont pas la moindre expérience en pareille matière. Et les littérateurs qui critiquent les campagnes de nos officiers contre les Peaux-Rouges ? Des messieurs qui ne sauraient distinguer une tente de guerre d'un wigwam et n'ont jamais vu un tomahawk.

« Quels sont aussi ceux qui, sur le papier, préconisent la tempérance et pérorent contre les débordements de l'orgie ? Parbleu ! les plus joyeux compères et les plus grands amateurs de franchises-lippées, gens qui ne commenceront qu'au tombeau l'apprentissage de la sobriété. Et quels êtres dirigent donc les feuilles rurales, s'il vous plaît, farceur que vous êtes ? Les individus qui, règle générale, ont échoué dans la carrière poétique, dans la carrière des romans à couverture jaune, dans la carrière des drames à sensation, dans la carrière des feuilles urbaines, et qui, finalement, retombent dans l'agriculture comme dans un asile provisoire contre la mendicité et l'hôpital. *Vous* voulez m'apprendre, à *moi*, quelque chose en fait de journalisme !

Monsieur, j'ai traversé le journalisme de part en part, de fond en comble, d'alpha à oméga, et je vous affirme que moins un journaliste en sait, plus il fait de bruit et d'argent. Ô mon Dieu ! si j'avais eu le bonheur d'être ignorant au lieu d'être cultivé, d'être impudent au lieu d'être modeste, j'aurais certainement pu me faire un nom à moi dans ce monde égoïste et vain. Je prends congé de vous, monsieur ; puisque j'ai été traité d'une façon si ridicule, je ne désire rien tant que m'en aller. Mais j'ai la conscience d'avoir fait mon devoir. J'ai rempli mon engagement aussi bien qu'il a été en mon pouvoir de le remplir. Je vous avais dit que je pouvais rendre votre feuille intéressante pour toutes les classes de la société, et je l'ai fait. Je vous avais dit que je pourrais élever votre vente à vingt mille exemplaires, et si vous m'aviez seulement laissé libre une quinzaine, je l'aurais fait. Je vous ai donné la meilleure catégorie de lecteurs que puisse jamais avoir une feuille rurale : celle où il ne se trouve pas un seul cultivateur, pas un seul valet de ferme, pas une seule bourrique champêtre, mais rien que des individus qui,

même pour sauver leur vie, ne sauraient dire quelle différence il y a entre un melon d'eau et une pêche de vigne. C'est *vous*, n'en doutez pas, vous seul qui perdez à notre rupture, vous, espèce de chinois pour bocal. Adieu. »

Et je sortis.

Avis aux bonnes petites filles

Une bonne petite fille ne doit pas faire la grimace à sa maîtresse à tout propos ; elle doit réserver cela pour les circonstances d'une importance particulière.

Si une bonne petite fille n'a qu'une méchante poupée en haillons, simplement bourrée de son, tandis qu'une de ses heureuses compagnes de jeu possède une magnifique poupée articulée, la première doit néanmoins montrer à la seconde la plus cordiale amitié ; elle ne doit tenter aucun échange forcé avec celle-ci, à moins qu'elle ne se sente assez vigoureuse pour réussir dans une pareille opération, et qu'elle n'ait une conscience assez aimable pour l'en absoudre complaisamment.

Une bonne petite fille ne doit jamais arracher de force les joujoux des mains de son petit frère. Mieux vaut le séduire par la promesse de la

première pièce de sept francs cinquante centimes qu'on trouvera flottant au fil de l'eau sur une pierre meulière. Avec la simplicité inhérente à son jeune âge, il croira conclure une affaire magnifique. À tous les âges, d'ailleurs, de semblables et non moins douces illusions ne conduisent-elles pas les esprits ingénus très loin, très loin à travers le monde ?

Si une bonne petite fille veut corriger son petit frère, elle ne doit pas lui jeter de poussière au visage ; non ! Mieux vaut lui jeter sur la tête une bonne bouilloire d'eau chaude, qui le débarbouillera bien et lui enlèvera toute espèce de saleté de la peau, voire même un peu la peau par-ci par-là.

Si la maman d'une bonne petite fille lui dit de faire quelque chose, il est vilain de répliquer : « Je ne le ferai pas ! » Il est meilleur et plus convenable de répondre qu'on le fera, sauf à agir par la suite selon ses propres lumières.

Une bonne petite fille ne doit jamais oublier que c'est à ses bons parents qu'elle doit son pain, son doux lit et ses beaux habits, et le privilège de

rester à la maison et de ne pas aller à l'école quand elle dit qu'elle est malade. Elle doit donc respecter les petits travers et supporter les petites taquineries de ses bons parents, jusqu'à ce que ça devienne réellement insupportable.

Une bonne petite fille doit toujours témoigner une déférence marquée aux vieilles gens. Elle ne doit jamais tracasser les aïeux, à moins qu'ils ne la tracassent eux-mêmes les premiers.

Une bonne petite fille ne doit jamais, si sa maman l'a mise au pain sec, se venger de sa maman en lui cachant ses souliers de bal dans la fameuse cachette où une dame de la cour ne put jamais retrouver les siens, une fois, à Compiègne. Non ! il vaut mieux tout simplement les donner à un pauvre aveugle, dans la rue.

Concernant les femmes de chambre

Contre toutes les femmes de chambre, quels que soient leur âge et la couleur de leurs cheveux, je déchaîne ma malédiction de célibataire.

Parce que :

Elles mettent toujours les oreillers juste du côté du lit où n'est pas la table de nuit ; de telle sorte que, quand vous lisez et fumez avant de vous endormir (c'est l'ancienne et honorée coutume des célibataires), il vous faut tenir votre livre ou votre journal en l'air, dans une position fatigante.

Vous vous décidez à changer les oreillers de place, à la fin, naturellement.

Mais quand, le lendemain matin, elles trouvent les oreillers de l'autre côté du lit, la leçon ne leur profite pas. Elles vous en veulent. Glorieuses de leur pouvoir absolu, sans pitié pour votre

faiblesse et votre abandon, elles refont le lit strictement comme la veille, et se réjouissent en secret des angoisses que vous cause leur tyrannie.

Et toujours, et toujours, et dans les siècles des siècles, elles remettent les oreillers où il ne faut pas. Elles ont, avec cela, un air de défi. Elles saturent d'amertume la vie que Dieu vous a donnée.

Au besoin, pour vous faire enrager et vous mettre mal à l'aise, elles installent votre lit dans un courant d'air.

Si vous posez ingénieusement votre malle à cinquante centimètres du mur, pour ne pas heurter le couvercle en l'ouvrant et le faire tenir droit une fois ouvert, elles poussent toujours votre malle tout contre la muraille ; elles guettent votre malle pour exécuter cela ; elles le font exprès.

Si vous avez besoin du crachoir ici ou là, elles l'emportent toujours ailleurs, à l'autre extrémité de la chambre.

Elles vous logent toujours vos chaussures en

des lieux inaccessibles. Elles se plaisent surtout à les glisser aussi loin que possible sous votre lit.

Pourquoi ça ? pour que ça vous force à vous mettre à quatre pattes, à tâtonner dans le noir et dans la poussière, et à jurer épouvantablement.

Il n'y a pas de danger que vous trouviez jamais les allumettes à leur place. Elles leur inventent tous les jours une nouvelle cachette ; et elles leur substituent une bouteille ou un verre, ou un bibelot plus fragile encore, s'il est possible, afin que la nuit, en vous éveillant, vous cassiez le bibelot au lieu de trouver de la lumière.

Elles changent continuellement tous les meubles de position. Quand vous rentrez dans l'obscurité, vous avez beau faire, vous vous cognez toujours à quelque chose. C'est dégoûtant. Elles aiment ça.

Qu'est-ce que ça leur fait, que vous teniez à ce que telle chose soit à tel endroit ? Pourtant elles ne laissent rien en repos. Non, vous pouvez en être sûr. Elles vous déménageront tout avec des complications toujours nouvelles. C'est leur nature. Elles mourraient plutôt que de s'en priver.

Elles ont toujours soin de ramasser scrupuleusement tous les rebuts, et de les remettre en évidence sur votre table. En revanche, elles allument le feu avec vos plus précieux manuscrits.

S'il y a quoi que ce soit dont vous vouliez plus particulièrement vous débarrasser, il vous sera parfaitement inutile de faire les plus grands efforts pour arriver à votre but ; elles retrouveront toujours l'objet partout où vous le jetterez, partout où vous le lancerez ; et s'il est en pièces, elles vous en rapporteront jusqu'au moindre morceau. Elles se trouveront mieux, cela fait.

Et elles vous usent plus de pommade qu'une demi-douzaine de laquais. Si vous les accusez d'en voler, elles mentent, elles jettent les hauts cris. Croyez-vous qu'elles aient souci d'un avenir quelconque ? En aucune façon. Croyez-vous qu'elles pensent à une autre vie, à un autre monde ? Vous voulez rire.

Si vous laissez une minute votre clé sur votre porte, quand vous revenez prendre quelque chose que vous avez oublié en sortant, elles vous

enferment et descendent la clé au concierge. Elles agissent ainsi sous le futile prétexte de protéger votre bien contre les voleurs ; mais, en réalité, pour vous faire crier par la fenêtre, ameuter la population, et manquer des rendez-vous.

Elles viennent toujours, pour faire votre lit, avant que vous ne soyez levé, détruisant ainsi votre repos et vous infligeant une fièvre perpétuelle. Mais une fois que vous êtes levé, elles ne reviennent plus de la journée.

Elles font tout le mal possible, avec toute la mesquinerie possible, et cela par simple perversité, pas autrement.

Les femmes de chambre sont dénuées de tout instinct généreux ; elles ignorent tout sentiment humain.

Je les ai maudites, pour le soulagement des célibataires outragés. Elles le méritent. Je veux consacrer le reste de mes jours à faire voter, par notre Corps législatif, une belle et bonne loi abolissant les femmes de chambre, les abolissant à jamais. Voila !

L'infortuné jeune homme d'Aurélie

Les faits que je relate, je les ai trouvés dans une lettre venant d'une jeune personne qui habite la magnifique cité de San-José. Cette jeune personne m'est parfaitement inconnue, et signe simplement : *Marie-Aurélie*. Ce peut être un pseudonyme ; mais n'importe ! la pauvre fille a le cœur brisé par les nombreux malheurs qu'elle a subis ; en outre, les avis contradictoires d'une foule d'amis plus ou moins bien inspirés et d'ennemis plus ou moins insidieux, l'ont jetée dans une telle confusion d'esprit, qu'elle ne sait plus comment faire pour sortir des inextricables difficultés où elle se trouve engagée presque sans espoir. Dans cet embarras, elle se tourne vers moi et me supplie de venir à son aide, et elle a une éloquence qui toucherait le cœur d'une statue. Écoutez donc son histoire.

Vers sa seizième année, elle se prit à aimer, de

toute la puissance d'une nature expansive, un jeune homme de New-Jersey, nommé William Breckinridge Caruthers, qui avait cinq ans de plus qu'elle. Ils se fiancèrent avec l'assentiment de leurs parents et amis, et tout d'abord il sembla que leur carrière fût destinée à être caractérisée par une absence de chagrins, habituellement inconnue à la majeure partie de l'humanité. Mais bientôt la fortune tourna. Le jeune Caruthers fut pris d'une petite vérole des plus atroces ; quand il se releva, sa figure était trouée comme une écumoire et sa beauté à jamais perdue. Que fit Aurélie ? Son premier mouvement fut naturellement de rompre avec lui. Mais la pitié lui vint pour son pauvre adorateur, et elle demanda seulement un peu de temps afin de se faire à cette nouvelle perspective. Le mariage fut remis à trois mois.

La veille même du jour fixé pour la célébration, Breckinridge, en regardant passer un ballon, tomba dans un puits et se cassa une jambe. On dut lui couper cette jambe au-dessus du genou. Que fit Aurélie ? Naturellement, elle eut de nouveau l'idée de rompre ; mais de

nouveau son amour généreux triompha ; on se contenta de remettre encore le mariage, pour donner au fiancé le temps de se refaire.

Et, de nouveau, le malheur s'abattit sur le pauvre garçon. Il perdit son bras droit dans une explosion de gaz ; et trois mois après, une machine à scier les arbres lui enleva le bras gauche. Le cœur d'Aurélie fut accablé par ces dernières calamités. Elle ne put s'empêcher d'être profondément affligée, quand elle vit son fiancé s'en aller ainsi morceau par morceau.

Elle sentait bien qu'avec ce désastreux système de réduction, il ne pourrait durer longtemps ; elle ne voyait, du reste, aucun moyen de l'arrêter sur la pente qu'il descendait. Désespérée, les yeux pleins de larmes, elle regrettait presque de ne pas l'avoir pris tout d'abord, avant qu'il n'eût subi tant d'alarmantes dépréciations ; elle se lamentait comme un courrier qui, après avoir refusé un prix raisonnable de sa marchandise, voit dégringoler les offres et augmenter sa perte. Mais son brave cœur l'emporta encore une fois, et elle résolut de

se résigner derechef à l'éparpillement peu naturel de son jeune homme.

Encore une fois le jour de la noce approcha, et une fois encore Aurélie fut désappointée. Caruthers attrapa un érysipèle et perdit complètement l'usage d'un de ses yeux. Les amis et parents de la fiancée, considérant qu'elle avait eu déjà plus de longanimité qu'on n'en pouvait attendre d'elle raisonnablement, intervinrent alors et insistèrent pour que tout fût définitivement rompu. Mais après quelques instants d'hésitation, Aurélie, s'inspirant d'une louable générosité, dit qu'elle avait réfléchi gravement à tout cela, et que dans tout cela elle ne voyait pas que Breckinridge eût encouru le moindre blâme.

Et elle attendit encore, et il se cassa l'autre jambe.

Ce fut un triste jour pour la pauvre fille, quand elle vit le chirurgien emporter avec componction le sac à chair humaine dont elle n'avait que trop appris l'usage. Elle sentit, ô cruelle réalité ! qu'on lui dérobait quelque chose de plus de son futur. Elle ne put se dissimuler que le champ de son

affection se rétrécissait singulièrement. Mais, cette fois encore, elle résista aux représentations de sa famille et tint bon.

Enfin, tout était prêt pour les unir. Mais non ! Encore un désastre. Il n'y eut qu'un homme scalpé par les Peaux-Rouges l'an dernier, et cet homme fut William Breckinridge Caruthers, de New-Jersey ; il rentrait d'un petit voyage, la joie au cœur, quand il perdit pour toujours son cuir chevelu ; à cette heure de suprême amertume, il maudit le destin qui ne prenait pas le crâne avec le cuir.

Maintenant, Aurélie se trouve dans une sérieuse perplexité. Que faire ? Elle aime encore son Breckinridge ; elle aime encore, m'écrit-elle avec une vraie délicatesse féminine, ce qui reste de son Breckinridge. Mais la famille s'oppose absolument à leur union, vu qu'il n'a pas de fortune et qu'il a perdu tout moyen de faire vivre le ménage par son travail. Que faire ? demande-t-elle donc avec une pénible et anxieuse sollicitude.

La question est délicate. Il s'agit du bonheur de toute la vie d'une femme et de toute la vie de

près des trois quarts d'un homme. À mon sens, on assumerait une trop grande part de responsabilité en ne se bornant pas dans sa réponse à de simples suggestions. Et d'abord, ne faudrait-il pas remettre ce jeune homme au complet ? Si Aurélie peut en supporter les frais, qu'elle donne à son amant mutilé des bras et des jambes de bois, un œil de verre, une perruque et tout ce qui lui fait défaut. Ensuite, qu'elle lui accorde un nouveau délai de trois mois, qui sera le dernier sans rémission ; et si, dans ce délai, il ne se casse pas le cou, s'il ne perd aucun morceau indispensable de sa personne, qu'elle l'épouse à tout hasard.

De la sorte, vous ne courez pas grand risque, Aurélie. S'il suit son fatal penchant à s'endommager chaque fois qu'il en trouve l'occasion, ce sera fait de lui à la prochaine épreuve, et alors plus de difficultés. Les jambes de bois et autres membres artificiels reviennent à la veuve. Vous ne perdrez rien qu'un dernier fragment d'un époux chéri, mais infortuné, qui eut l'honnête intention de bien faire, mais ne put résister à ses instincts extraordinaires. Essayez

donc, Marie-Aurélie, essayez ! Oui, j'y ai mûrement réfléchi ; vous n'avez que ce moyen de vous tirer de là. Caruthers aurait certes mieux fait de se casser le cou d'emblée ; mais on ne peut lui reprocher enfin d'avoir duré plus longtemps, d'avoir mieux aimé s'en aller en détail que partir en bloc. Il faut tirer le meilleur profit possible des circonstances et ne point en vouloir aux gens. Soyez assez bonne pour ne pas oublier de m'envoyer une lettre de faire part, quoi qu'il arrive.

Mais, ma pauvre Aurélie, j'y pense : si vous alliez avoir une ribambelle d'enfants affligés des mêmes tendances que leur père ! Ça mérite réflexion.

Le cas de Johnny Greer

L'église était remplie d'une foule compacte, en ce beau dimanche d'été ; et chacun, les yeux tournés vers le petit cercueil, semblait vivement ému du sort de ce pauvre enfant noir.

Sur la silencieuse assemblée s'éleva la voix du pasteur ; et les assistants de tout âge écoutèrent avec intérêt les nombreux et enviabiles compliments qu'il prodigua au bon, au noble et audacieux Johnny Greer. Voyant le cadavre du noyé emporté par le courant au plus profond de la rivière, d'où les parents éplorés n'auraient jamais pu le retirer, Johnny s'était élancé vaillamment dans le fleuve, et avait, au péril de sa vie, poussé le cadavre à bord.

Un gamin en haillons se tourna vers Johnny et, l'œil vif, le ton rude, lui dit tout bas :

« Tu as fait ça ? »

– Oui.

– Poussé la carcasse à bord, sauvé la carcasse toi-même ?

– Oui.

– Et qu'est-ce qu'ils t'ont donné pour la peine ?

– Rien.

– Malheur !... Sais-tu ce que j'aurais fait à ta place ? J'aurais ancré la carcasse au beau milieu de l'eau, et j'aurais crié : Cinq dollars, mesdames et messieurs ! ou vous n'aurez pas votre négrillon ! »

Réponse d'un rédacteur en chef à un jeune journaliste

Oui, mon ami, les médecins recommandent aux écrivains de manger du poisson, parce que ça donne de la cervelle. Mais ce qu'il vous faudrait personnellement en manger, je ne saurais vous le dire au juste avec certitude.

Pourtant, si le manuscrit que vous venez d'apporter est un fidèle spécimen de ce que vous faites d'ordinaire, je me crois autorisé à vous répondre que, peut-être, une paire de baleines de moyenne grandeur serait tout ce qu'il vous faudrait chaque jour.

Pas de première grandeur ; de moyenne grandeur simplement !

Pour guérir un rhume

Il est bon, peut-être, d'écrire pour l'amusement du public ; mais il est infiniment plus relevé et plus noble d'écrire pour son instruction, son profit, son bénéfice actuel et palpable. C'est l'unique objet de cet article. S'il a quelque efficacité pour rappeler à la santé un seul de mes semblables, pour rallumer une fois de plus la flamme de l'espoir et de la joie en ses yeux, pour rendre à son cœur désolé les vifs et généreux battements des beaux jours, je serai amplement récompensé de mon travail ; mon âme pourra connaître alors les saintes délices qu'éprouve un vrai chrétien quand il a fait avec courage une action bonne et désintéressée.

Dans l'incendie de la Maison-Blanche, je perdis mon intérieur, ma félicité, ma santé et ma malle. La perte des deux premiers objets n'était pas de grande conséquence. On se refait aisément

un intérieur, lorsque dans l'intérieur perdu il n'y avait ni mère, ni sœur, ni parente à un degré quelconque, pour vous rappeler, en rangeant vos bottes et votre linge sale, que quelqu'un au monde pensait à vous. Quant à la perte de ma félicité, ça m'était fort égal, par cette raison que, n'étant pas poète, la mélancolie ne pouvait longtemps cohabiter avec moi.

Mais perdre une bonne santé et une excellente malle, c'était infiniment plus sérieux.

Le jour même de l'incendie, ma santé succomba sous l'influence d'un rhume cruel, que j'attrapai en faisant des efforts surhumains pour recouvrer ma présence d'esprit. Du reste, ça ne me servit absolument à rien ; le plan que je combinai alors pour éteindre le feu, était trop compliqué ; je ne pus le terminer avant la fin de la semaine suivante.

La première fois qu'il m'arriva d'éternuer, un ami me conseilla de prendre un bain de pieds bouillant et de me mettre au lit. Ce qui fût fait. Peu après, un autre ami me conseilla de me lever et de prendre une douche froide. Ce qui fut fait

également. Bientôt, un troisième ami m'assura qu'il fallait toujours, suivant le dicton, « nourrir un rhume et affamer une fièvre ». Rhume et fièvre, j'avais les deux. Aussi pensai-je faire pour le mieux en m'emplissant d'abord l'estomac pour nourrir le rhume, et en allant subséquemment affamer la fièvre à l'écart.

En pareil cas, rarement je fais les choses à moitié. Je résolus donc d'être vorace. Je me mis à table chez un étranger qui venait d'ouvrir un restaurant à prix fixe le matin même. Il attendit près de moi, dans un respectueux silence, que j'eusse fini de nourrir mon rhume, et alors me demanda si l'on était très sujet aux rhumes en Virginie. Je répondis affirmativement. Il sortit, ôta son enseigne et ferma boutique.

Je me rendis à mes affaires. Chemin faisant, je rencontrai un quatrième ami intime ; il me dit qu'il n'y avait rien au monde pour guérir un rhume comme un verre d'eau salée bien chaude. J'avais peur de n'avoir plus la moindre place vacante dans mon estomac. À tout hasard, j'essayai d'avaler. Le résultat fut merveilleux. Je

crus que j'allais rendre mon âme immortelle.

Je n'écris ce détail que pour le profit de ceux qui sont affligés d'un malaise pareil au mien ; qu'ils se gardent de l'eau salée chaude. Ce peut être un bon traitement, mais c'est un traitement de chien. Si j'attrapais un autre rhume de cerveau, et qu'il me fallût absolument, pour m'en débarrasser, choisir entre un tremblement de terre et un verre d'eau salée chaude, ma foi ! je crois que je préférerais avaler tout le tremblement.

Quand l'orage suscité dans mes entrailles se fût calmé, aucun autre bon Samaritain ne se présenta pour me donner aucun autre bon conseil ; j'allai, empruntant partout des mouchoirs de poche et les mettant en bouillie, tout à fait comme au début de mon rhume. Survint une vieille dame, qui arrivait justement de par delà les plaines. Elle habitait, paraît-il, un pays où généralement les médecins brillaient par leur absence. Elle s'était donc trouvée dans la nécessité d'acquérir une habileté considérable pour la guérison des petites indispositions courantes. Je compris qu'elle devait avoir

beaucoup d'expérience, car elle semblait avoir cent cinquante ans.

Elle me fit une décoction de tabac, de bismuth, de valériane et autres drogues amalgamées, et me prescrivit d'en prendre un petit verre tous les quarts d'heure. Le premier quart d'heure fut suffisant. À peine le breuvage absorbé, je me sentis entraîné hors de tous mes gonds, dans les bas-fonds les plus horribles de la nature humaine. Sous sa maligne influence, mon cerveau conçut des miracles de perversité, que mes mains furent heureusement trop faibles pour réaliser. J'avais épuisé toutes mes forces à expérimenter les divers remèdes qui devaient infailliblement guérir mon rhume ; sans cela j'aurais été, je crois, jusqu'à déterrer, oui, jusqu'à déterrer les morts dans les cimetières.

Comme beaucoup de gens, j'ai parfois des pensées peu avouables, suivies d'actions peu louables. Mais jamais je ne m'étais reconnu une telle dépravation, une dépravation aussi monstrueusement surnaturelle. J'en fus fier.

Au bout de dix jours, j'étais en état d'essayer

d'un autre traitement. Je pris encore quelques remèdes infailibles, et, finalement, je fis retomber mon rhume de cerveau sur la poitrine.

Je ne cessai de tousser. Ma voix descendit au-dessous de zéro. Chacun des mots que je prononçais roulait comme un tonnerre, à deux octaves plus bas que mon diapason ordinaire. Je ne pouvais régulièrement m'assurer quelques heures de sommeil, la nuit, qu'en toussant jusqu'à complète extinction de mes forces. Et encore, si j'avais le malheur de rêver et de parler en rêve, le son fêlé de ma voix discordante me réveillait en sursaut.

Mon état s'aggravait chaque jour. On me recommanda le gin pur. J'en pris. Puis le gin à la mélasse. J'en pris également. Puis le gin aux oignons. J'ajoutai les oignons, et je pris les trois breuvages mêlés. Je ne constatai aucun résultat appréciable. Ah ! pardon, mon haleine commença à battre la cloche et à bourdonner terriblement.

Je découvris qu'il fallait voyager pour me rétablir. Je partis pour le lac Bigler, avec mon camarade, le reporter Wilson. Je suis heureux de

me souvenir que nous voyagions dans le plus haut style. Mon ami avait pour bagages deux excellents foulards de soie et une photographie de sa grand'mère. Tout le jour, nous chassions, nous pêchions, nous canotions, nous dansions ; et je soignais mon rhume toute la nuit. Par ce procédé, je réussis à obtenir un certain répit, un certain soulagement. Mais le mal continuait tout de même à empirer. C'est singulier, c'est incompréhensible.

Un *bain-au-drap* me fut recommandé. Je n'avais encore reculé devant aucun remède ; il me sembla honteux, ridicule et stupide, de commencer le recul devant celui-ci. Donc, je résolus de prendre un *bain-au-drap*, quoique je n'eusse pas la moindre idée de ce que cela pouvait bien être.

Le bain me fut administré à minuit. Il faisait froid. J'avais la poitrine et le dos nus. On enroula autour de moi un drap trempé dans l'eau glacée. Maudit drap ! il semblait qu'à y en eût cinq cents mètres. On l'enroula, on l'enroula jusqu'au bout, jusqu'à ce que je fusse devenu parfaitement

semblable à un énorme paquet de torchons.

Vrai ! c'est un cruel expédient. Quand le linge glacé touche votre peau tiède, ça vous fait bondir violemment ; ça vous fait ouvrir la bouche comme un four, comme s'il vous fallait avaler un obélisque, comme si l'on allait perdre la respiration, à l'instar des agonisants. Ça me gela la moelle des os ; ça m'arrêta les battements du cœur. Je crus mon heure venue.

Ne prenez jamais un *bain-au-drap*, jamais ! Après la rencontre d'une connaissance féminine qui, pour des raisons connues d'elle seule, ne vous voit pas quand elle vous regarde et ne vous reconnaît pas quand elle vous voit, il n'y a pas de chose plus désagréable au monde.

Mais continuons. Le *bain-au-drap* ne m'ayant fait aucun bien (au contraire !), une dame de mes amies me recommanda l'application d'un emplâtre de graine de moutarde sur la poitrine. Je pense que, pour le coup, j'aurais été radicalement guéri sans le jeune Wilson. Quand je fus pour me mettre au lit, je posai l'emplâtre, un superbe emplâtre de dix-huit pouces carrés, sur la table de

nuit, à ma portée. Mais le jeune Wilson se réveilla avec une fringale diabolique et dévora l'emplâtre, tout l'emplâtre. Jamais je n'ai vu personne avoir un pareil appétit. Je suis sûr que cet animal-là m'aurait dévoré moi-même, si j'avais été bien portant.

Après un séjour d'une semaine au lac Bigler, je me rendis à Steamboat-Springs, et, outre les bains de vapeur, je pris un tas de médecines les plus horribles qu'on ait jamais concoctionnées. On m'aurait bien guéri à la fin, on en était sûr ; mais j'étais obligé de revenir en Virginie. Je revins, et, malgré une série très panachée de nouveaux traitements, j'aggravai encore mon malaise par toutes sortes d'imprudences.

Enfin, je résolus de visiter San-Francisco. Le premier jour que j'y passai, une dame me dit de boire, toutes les vingt-quatre heures, un quart de whisky, et un citoyen de New-York me recommanda la même absorption. Chacun me conseillant de boire un quart, ça me faisait donc un demi-gallon à avaler. J'avalai. Je vis encore. Miracle !

C'est dans les meilleures intentions du monde, je le répète, que je sou mets ici, aux personnes plus ou moins atteintes du même mal, la liste bizarre des traitements que j'ai suivis. Elles peuvent en tâter, si ça leur fait plaisir. Au cas où elles n'en guériraient pas, le pis qui puisse leur arriver, c'est d'en mourir.

Table

À quoi tient l'amour ?.....	5
Lucile Fraisier.....	6
Le mariage d'Octave	82
La demoiselle du moulin	98
Par une nuit de neige	113
La Strettina	121
La vieille au chien noir	135
La désespérée.....	145
Une vraie Française	153
Contes de France.....	183
Le jeune Alexis.....	184
Nouvelle manière de coller les timbres-poste.....	198
La veillée	206
Ernest, coiffeur	213
Le péché.....	223
Sœur Sainte-Ursule.....	240

La foire de Ménilmontant.....	246
La messe des anges.....	259
Les derniers jours de Pécuchet	273
Esquisses américaines	293
Préface de 1881	294
Histoire du méchant petit garçon.....	295
La célèbre grenouille sauteuse de Calaveras.....	302
Le journalisme dans le Tennessee	315
La « petite femme vive » du Juge.....	331
Comment Je devins une fois directeur d'une feuille rurale.....	335
Avis aux bonnes petites filles	349
Concernant les femmes de chambre ..	352
L'infortuné jeune homme d'Aurélié..	357
Le cas de Johnny Greer	364
Réponse d'un rédacteur en chef à un jeune journaliste	366
Pour guérir un rhume	367

Cet ouvrage est le 802^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.